BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

LIVRE DE PIÉTÉ

DE

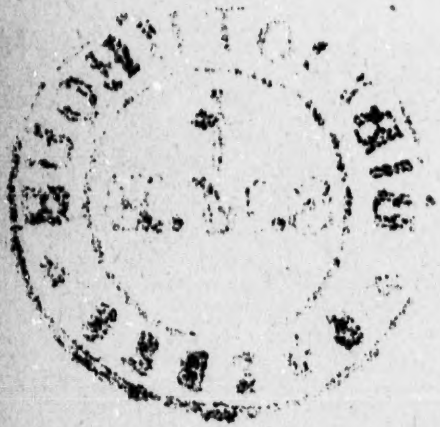
L'ENFANT CHRÉTIEN

N° 645

Vu et approuvé :

† P.-L. Card. GOOSSENS,

Arch. de Malines.



102

LIVRE DE PIÉTÉ

DE

L'ENFANT CHRÉTIEN

CONSEILS AUX ENFANTS
ET RÈGLEMENT DE VIE JUSQU'A LA
PREMIÈRE COMMUNION

par le R. P L.

BIBLIOTHÈQUE
S.M.E
QUÉBEC

LIBRAIRIE DU CLERGÉ,
J. P. GARNEAU
6, Rue de la Fabrique
QUÉBEC

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

INTRODUCTION

« LAISSEZ venir à moi les petits enfants. » Qui donc, mon enfant, a prononcé cette parole si tendre et si paternelle? Ah! vous le savez; seul le bon Jésus est capable de trouver dans son Cœur ces accents qui pénètrent jusqu'à l'âme et font tressaillir d'émotion. Ses disciples qui ne comprenaient pas les inépuisables richesses de son amour, écartaient de lui comme importuns et fâcheux ces petits innocents, qui se pressaient sur ses pas, et que l'on s'imagine volontiers s'attacher à ses bras et à ses vêtements, pour mieux jouir de sa douce présence. Non seulement le Sauveur veut qu'on les laisse venir à lui, mais il ajoute une parole bien élogieuse, ô mon enfant, pour ceux de votre âge : « Le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. »

Voilà le secret de l'affection, que Notre-Seigneur a pour les enfants. Par leur innocence, leur candeur, leur simplicité, ils sont les frères des anges; leur âme est sans tache, purifiée qu'elle a été par la grâce divine; elle est un miroir où Dieu se réflète comme le soleil dans un lac à la surface limpide; c'est une fleur, riche de couleur et de parfum, qu'aucun contact impur n'a jamais souillée. Comment Jésus n'aimerait-il pas ces chers petits, qui lui rappellent le beau ciel qu'il a quitté un moment, pour venir sur la terre faire fleurir les vertus qui ravissent son âme? La

porte du paradis est ouverte à tous, mais rien de souillé ne doit y entrer à jamais. Comment n'aimerait-il pas ces fleurs qui pourraient y être, pour ainsi dire, transplantées sans autre préparation?

Soyez donc, mon enfant, heureux de la prédilection, dont vous êtes l'objet de la part de Jésus; mais tâchez de toujours la bien mériter par votre pureté et une conduite qui soit digne d'être proposée en exemple à tous. Ayez soin de rendre au bon Sauveur amour pour amour, afin qu'en grandissant vous acquériez de nouvelles vertus sans perdre celles qui font en ce moment votre honneur. Comme lui, grandissez en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Devenez un autre Jésus; que ses pensées soient les vôtres, que ses sentiments soient les vôtres. De cette façon vous mériterez d'entendre toujours cet appel de son Cœur : « Laissez venir à moi cette âme; je l'aime, je veux me donner à elle, je veux la mettre dans mon paradis. » Quel bonheur pour vous!

C'est pour vous aider à l'obtenir, que ce petit livre a été composé. Vous y trouverez d'abord quelques traits de la vie de Jésus qui a bien voulu vivre parmi nous pour nous servir de modèle. La connaissance de son amour pour vous, vous amènera à l'aimer lui-même de tout votre cœur, et par conséquent à fuir tout ce qui lui déplaît et à pratiquer les vertus qui conviennent à votre âge. Sujet capital sur lequel on s'arrêtera longuement.

Le règlement de vie de votre journée, ainsi que les dévotions et pratiques de piété qui suivront, seront des moyens très efficaces pour vous faire vivre bien chrétiennement, et en même temps pour vous disposer à la première

communion qui est encore lointaine sans doute, mais qu'il faut toujours avoir devant les yeux, pour vous conserver dans la ferveur et l'amour de Dieu. Tous les exercices, que ce petit livre recommande et explique, seront comme le bois, qui entretiendra le feu de la divine charité dans votre âme.

Prêtez, cher enfant, l'oreille aux conseils que vous adressera Jésus dans le cours de vos lectures et de vos prières. S'il vous appelle à lui, c'est pour vous éclairer, vous former à la piété, vous préparer à la grande grâce de la première communion.

PREMIÈRE PARTIE

FORMATION DE L'ENFANT A LA PIÉTÉ

AVANT-PROPOS

Vous voulez vivre en bon chrétien, n'est-ce pas, mon enfant ? Mais savez-vous bien ce que c'est que de vivre en bon chrétien ? Vivre en bon chrétien, c'est vivre de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est aimer ce qu'il a aimé, haïr ce qu'il a haï, imiter les vertus dont il a donné l'exemple, et mettre en pratique les enseignements de son saint Evangile. Toute la vie chrétienne consiste à ressembler à Jésus-Christ, notre modèle à tous ; tout chrétien doit devenir un autre Jésus-Christ ; c'est la raison d'être de son nom. Aussi est-ce un devoir pour nous tous qui avons été baptisés, de connaître ce bon Sauveur, de l'étudier et de faire passer quelque chose de sa vie et de ses sentiments dans notre vie et dans notre conduite ? « Plus il y a de Jésus en nous, disait Mgr de Ségur, plus nous sommes chrétiens. »

Cette parole, mon cher enfant, s'applique à vous-même et aux enfants de votre âge, aussi bien qu'aux grandes personnes. Seulement, au lieu d'avoir à imiter les actions de la vie publique du Sauveur, vous vous bornez à prendre pour modèle Jésus enfant ; les douze premières années de sa vie, voilà le tableau offert à votre étude et à votre imitation.

Appliquez-vous donc, mon cher enfant, à méditer de votre mieux la sainte enfance de Jésus, les touchants mystères qu'elle renferme et dont l'Evangile nous a conservé l'édifiant récit. Vous tâcherez ensuite de reproduire en votre âme les sentiments qui étaient dans l'âme

de l'enfant Jésus. En vous rappelant l'horreur qu'il avait pour le péché, vous exciterez en vous une disposition semblable ; car le péché éteint la vie chrétienne, comme l'eau éteint le feu. Enfin, en voyant les vertus que l'enfant Jésus a pratiquées et qu'il demande à ses petits amis de pratiquer, je ne doute pas que vous ne fassiez tout votre possible pour les mettre en pratique. Si vous agissez ainsi, vous serez un bon chrétien ; vous ferez honneur à ce beau nom d'enfant de Dieu que nous recevons tous au jour de notre baptême ; vous réjouirez le cœur de tous ceux qui vous aiment ici-bas ; vous réjouirez surtout le cœur de l'enfant Jésus qui reconnaîtra en vous son petit frère et qui vous préparera dans le ciel une place à côté de lui pour être heureux pendant toute l'éternité.

CHAPITRE PREMIER

Enfance de Jésus, modèle de l'enfance chrétienne.

I. — LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. Le sixième jour, après avoir orné le monde comme un palais, il créa l'homme qui devait en être le roi et le maître.

Adam et Eve, nos premiers parents, furent placés dans le paradis terrestre où tout était à souhait pour leur bonheur. Ils n'avaient rien à désirer ; leur seule obligation était de respecter les ordres de leur créateur qui voulait ainsi mettre à l'épreuve leur fidélité. On sait ce qui advint. Les ingrats furent rebelles ; ils commirent une désobéissance dont le châtiment devait être la mort et la mort éternelle pour eux et pour toute leur postérité. Nous étions

perdus à tout jamais, mon cher enfant, si la divine miséricorde n'était venue à notre secours.

Les trois personnes de la sainte Trinité tinrent conseil pour savoir ce qu'elles feraient de l'humanité coupable ; la justice demandait un châtiment terrible ; que dis-je ? le monde méritait d'être abandonné et de retomber dans le néant d'où il avait été tiré. Eh bien ! non, il n'en sera pas ainsi. Admirez, ô mon enfant, la bonté infinie de votre créateur ; oh ! qu'il est juste de l'appeler « le bon Dieu », comme nous faisons ! Les trois personnes de la Sainte Trinité décident de sauver le monde par l'Incarnation.

Dieu le Fils s'offre à son Père pour venir sur la terre expier tous les péchés du genre humain et se proposer en exemple à tous ceux qui voudront se sanctifier et aller au ciel recouvrer le bonheur perdu par la faute de nos premiers parents. Dieu le Père consent à sacrifier son fils unique par amour pour les hommes qui deviennent ainsi ses enfants adoptifs. Enfin, Dieu le Saint Esprit préparera pendant quatre mille ans l'accomplissement de ce grand mystère de charité.

Promis au monde tout de suite après la chute, annoncé et figuré continuellement dans tout le cours de l'histoire sainte, le Rédempteur devait naître d'une créature incomparable, d'une Vierge sans tache, dont le talon écrasera la tête du serpent infernal.

Cette femme bénie entre toutes les femmes, vous la connaissez et vous l'aimez ; dès votre plus bas âge, votre pieuse mère vous a appris à prononcer son nom avec celui de Jésus, c'est la très sainte Vierge Marie.

Dès son enfance la plus tendre, on la voit auprès de sainte Anne, sa mère, donnant déjà

l'exemple de toutes les vertus ; puis, attirée par une force toute divine au temple de Jérusalem, elle passe ses jours aux pieds des autels du Seigneur à qui elle s'est consacrée.

Elle revint ensuite, pour obéir aux ordres de Dieu, habiter la petite ville de Nazareth et unir sa destinée à celle du chaste Joseph qui était issu, comme elle, de la famille du saint roi David.

Un jour (c'était le 25 mars) que la Très Sainte Vierge Marie priait avec plus de ferveur encore que d'habitude dans son humble demeure, voilà que soudain elle est enveloppée d'une brillante lumière. Au milieu de cette clarté céleste apparaît l'Ange Gabriel envoyé par Dieu.

Il se tient saisi de respect devant celle qui par sa pureté immaculée et son humilité profonde a attiré les regards du Tout-Puissant. « Je vous salue, dit-il, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Marie, qui se considérait dans son humilité comme la dernière des créatures, ne comprend rien à cette salutation si élogieuse pour elle ; elle se trouble en pensant dans son cœur ce qu'elle pouvait signifier.

L'ange la rassure en lui disant : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez et enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus : il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut. Ce qui s'accomplira en vous s'accomplira par l'opération du Saint-Esprit. »

Marie prononce alors cette parole à jamais mémorable que le ciel et la terre attendaient comme le signal du plus grand événement de l'histoire : « Je suis la servante du Seigneur ;

Bibliothèque du Séminaire de Québec

qu'il me soit fait selon votre parole. » A ce moment le Sauveur fut donné à la terre; Marie devint Mère de Dieu; à ce moment le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. A ce moment commence l'existence mortelle de ce divin Enfant qui est le modèle des enfants, et de tous les hommes.

O mon enfant, tombez à genoux en pensant à cet ineffable mystère de l'Incarnation. Adorez ce divin Enfant comme étant le Fils de Dieu et le roi du Ciel venu parmi les hommes par amour pour vous. Si vous craignez de ne pouvoir l'adorer et l'aimer comme il le mérite, suppliez la sainte Vierge de vouloir bien vous aider à le faire en vous communiquant les admirables dispositions de son cœur.

Prière.

O Marie, Vierge sainte, Mère de l'Enfant Jésus, je vous salue avec l'Ange et je vous félicite d'avoir été choisie par le bon Dieu pour devenir la Mère du Verbe Incarné. Aidez-moi à remercier les divines personnes de la Sainte Trinité qui par amour pour moi ont accompli dans votre âme de si grandes merveilles; car c'est pour me sauver que le fils de Dieu s'est fait homme, c'est pour venir dans mon cœur qu'il est d'abord descendu dans votre sein.

O Jésus, qui êtes venu sur la terre à cause de moi, pour m'arracher au péché et me rendre heureux à jamais, je vous adore et je vous aime. Qu'il me tarde de vous recevoir dans mon cœur, comme les enfants qui ont fait leur première communion. En attendant cet heureux jour où il me sera permis de prendre part au banquet eucharistique, je vous prie de mettre

en moi les bonnes dispositions qui me rendront semblable à vous.

II. — LA NAISSANCE DE L'ENFANT JÉSUS

DIEU qui conduit tous les événements lors même que sa main ne paraît pas, permit qu'un dénombrement de tout l'empire, prescrit par un édit de l'empereur César-Auguste, amena Joseph et Marie de Nazareth à Bethléem où, d'après les prophéties, devait naître le Sauveur du monde.

Ne trouvant point de place dans l'hôtellerie, à cause de leur pauvreté, les saints voyageurs durent malgré leur fatigue chercher ailleurs quelque asile pour la nuit.

Ils trouvèrent en dehors de la ville une grotte qui servait d'étable aux animaux ; la tradition nous dit qu'il y avait là un bœuf et un âne.

Joseph et Marie furent tout heureux de rencontrer cet abri où devait se passer quelques heures plus tard un mystère ineffable qui devrait le ravissement du ciel et de la terre.

Le moment était venu où Jésus devait apparaître aux yeux des hommes. Joseph et Marie préparent à la hâte et de leur mieux une petite couchette pour recevoir l'Enfant-Dieu. La crèche lui servira de berceau. Joseph y met un peu de la paille qui composait la litière des animaux ; Marie la recouvre de pauvres langes qu'elle avait apportés, et ce fut tout ; ils ne pouvaient faire davantage.

Le milieu de la nuit arrive ; c'est l'heure fixée par Jésus pour faire son entrée dans le monde. Pendant qu'au dehors règnent les ténèbres, une lumière surnaturelle éclaire à l'intérieur de la grotte un spectacle merveilleux. Un enfant nouveau-né est là souriant à sa Mère,

que la flamme du saint amour avait plongée dans une douce extase. Qui dira la délicieuse émotion qui envahit le cœur de Marie, lorsque pour la première fois son regard rencontra celui de son divin Jésus! Elle se prosterne respectueusement devant lui pour adorer le Fils du Très-Haut qui a daigné se faire enfant pour attirer à lui tous les cœurs; elle le prend dans ses mains virginales, le presse avec tendresse sur son cœur, et dépose sur son front d'ardents baisers d'amour. A son tour le bon saint Joseph vient rendre ses hommages d'adoration, de reconnaissance et d'amour au divin Enfant, dont il aurait tant voulu rendre la couche moins rude!

Prière.

O Jésus, doux Enfant, qui venez d'apparaître aux yeux des hommes et qui avez voulu choisir pour naître une pauvre étable abandonnée et le milieu d'une froide nuit d'hiver, permettez-moi de venir me présenter devant vous et vous réchauffer de mes baisers, comme je vois que font le bœuf et l'âne avec leur haleine; permettez-moi surtout de vous adorer et de vous aimer comme je vois que font votre sainte Mère et votre père nourricier. Oui, je vous aime, mais faites que je vous aime encore davantage; faites que je vous aime toujours de plus en plus, jusqu'au jour heureux de ma première communion, où mon cœur vous servira de berceau. O Vierge Marie et vous, saint Joseph, qui avez apporté tant de soins à préparer une demeure convenable au divin Enfant malgré la pauvreté de l'étable de Bethléem, aidez-moi, je vous prie, à préparer aussi dans mon cœur, malgré sa pauvreté, une demeure digne de Celui qui ne dédaignera pas de venir l'habiter un jour.

Gardez-le bien pur, ornez-le des vertus que vous savez être les plus chères au saint Enfant Jésus.

III. — L'ADORATION DES BERGERS

Pendant que ce grand mystère s'accomplissait dans la grotte de Bethléem, des anges envoyés par le bon Dieu descendent sur la terre. L'un d'eux, tout éblouissant de clarté, se présente à des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les environs de Bethléem. A sa vue, les bergers sont effrayés ; mais l'Ange les rassure en disant : « Ne craignez pas ; je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour vous et pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ; il vous est né aujourd'hui un Sauveur, le Christ, le Seigneur. Voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Tout à coup une grande multitude d'esprits célestes se joignent à l'ange qui avait parlé et le chœur angélique entonne le chant dont les échos harmonieux remplissent les airs : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Les bergers écoutent ravis le concert angélique ; quand il se perdit dans les profondeurs des cieux, ils se dirent aussitôt les uns aux autres : « Allons à Bethléem, voyons cette merveille que Dieu vient d'opérer et qu'il a daigné nous faire connaître. » Et sans plus tarder, ils partent pour Bethléem. Leur cœur simple accueille immédiatement le message extraordinaire qui leur est apporté du ciel. Leur docilité reçoit aussi sans tarder la récompense qu'elle méritait.

Ils trouvent l'étable et dans l'étable un enfant couvert de langes et reposant sur la paille. Leur foi éclate en joyeux transports. Loin de

se scandaliser de tout cet appareil de misère et de dénûment, ils y voient le signe auquel ils devaient reconnaître le Sauveur qu'Israël attendait. Ce spectacle ne fait qu'augmenter leur amour et leur admiration. Ils croient fermement à la vérité de tout ce qui leur a été dit ; ils croient que cet enfant, faible et dénué de tout, est le Messie promis, le Dieu fort, l'Eternel, le Seigneur, le Créateur de toutes choses. Aussi avec quel respect ils se prosternent devant sa crèche pour l'adorer ! Comme ils le remercient d'avoir daigné se manifester dès le premier moment de son apparition sur la terre ! Comme ils sont contents maintenant d'avoir répondu docilement à l'invitation de l'ange ! En même temps ils souffrent de voir ce divin Enfant exposé à la rigueur du froid et aux privations de l'extrême pauvreté. Ils voudraient pouvoir le soustraire à cette souffrance ; ils cherchent à compenser leur impuissance par la générosité et l'amour de leurs cœurs.

N'est-ce pas là un beau spectacle, mon enfant, que celui qu'offre en ce moment l'étable de Bethléem. Considérez la simplicité, la docilité et la reconnaissance des premiers adorateurs de l'Enfant-Dieu, et soyez ravi d'admiration.

Considérez maintenant la bonté avec laquelle Jésus appelle à lui, dès son entrée en ce monde, les humbles, les petits, les cœurs purs et innocents ; c'est à eux que vont ses préférences. C'est une belle leçon pour vous ! Elle vous apprendra à conserver toutes ces vertus qui sont le partage des enfants, mais que certains ne tardent malheureusement pas à perdre par leur faute.

Considérez surtout avec quelle tendresse le divin Jésus accueille ces fervents adorateurs ; il parle à leur âme, les éclaire, les anime au

service du bon Dieu, et répand sur eux ses plus abondantes bénédictions. Ils s'en retournent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

Prière.

Heureux bergers qui par delà ces langes et cette paille avez reconnu la divinité de l'Enfant Jésus et qui avez, les premiers après la sainte Vierge et saint Joseph, contemplé de vos yeux le Sauveur venu sur la terre pour nous ouvrir les portes du ciel, priez Celui dont vous êtes maintenant les adorateurs dans la gloire, de me faire part de votre foi simple et docile, surtout quand je visite les églises, où réside le même Jésus que vous avez vu et adoré dans l'étable de Bethléem. Que ma foi soit augmentée et que cette conviction plus ferme de la présence réelle dans la maison de Dieu me fasse trouver du plaisir à y venir et à y demeurer.

Obtenez-moi un peu de l'amour qui vous embrasait, quand vous étiez agenouillés au pied de sa crèche, afin qu'il me bénisse, comme il vous a bénis vous-mêmes.

IV. — L'ADORATION DES MAGES

DANS l'étable de Bethléem, tout était pauvre et humble; mais autant Jésus se plaît à cacher sa grandeur dans ce misérable réduit, autant il prend soin que sa venue parmi les hommes ne passe pas inaperçue. L'honneur de Dieu demandait qu'il en fût ainsi.

Déjà, comme vous l'avez vu, un ange est descendu du ciel pour annoncer à la sainte Vierge le grand mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu. Au jour de sa naissance, d'autres anges apparaissent aux bergers et célèbrent son avènement par des cantiques d'allégresse. Voici maintenant un autre prodige qui n'est pas moins

étonnant. Une étoile inconnue jusqu'alors et plus brillante que les autres se montre tout à coup dans le firmament, là-bas bien loin, du côté de l'Orient, en Perse et en Arabie. Des Mages de ce pays, c'est-à-dire des rois et des savants, sont frappés d'étonnement à la vue de cet astre nouveau. Tout d'abord ils n'en comprennent pas la signification; mais bientôt Dieu éclaire leur intelligence et leur fait connaître que cette étoile est l'étoile de Jacob que les prophètes avaient annoncée autrefois et qu'elle est le signal de la naissance du Roi d'Israël, du Sauveur du monde.

A peine cette lumière a-t-elle brillé dans leur esprit, que trois d'entre eux prennent la résolution d'aller rendre hommage au nouveau-né que le ciel leur manifestait. Bien des obstacles s'opposaient à leur voyage. Que de fatigues à supporter! que de dangers peut-être à courir! Rien n'arrête ces généreux voyageurs. Ils vont où Dieu les appelle. Arrivés à Jérusalem, la ville sainte du peuple de Dieu, où ils croyaient que se trouvait le nouveau Roi, ils demandent: « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu son étoile en Orient et nous venons l'adorer. »

A cette nouvelle, le roi Hérode se trouble, car il craignait pour son trône. Cependant il dissimule ses craintes et sa colère; après avoir consulté les prêtres et les scribes, il dit aux Mages que c'est à Bethléem qu'il faut aller.

Ceux-ci prennent alors congé d'Hérode et se dirigent sur la petite ville de Bethléem. A peine eurent-ils quitté Jérusalem, que l'étoile brilla de nouveau à leurs regards. Cette vue les remplit d'une grande joie. L'astre guida leurs pas et s'arrêta sur le lieu où était l'enfant.

Ils entrent dans ce pauvre réduit. Quelle

n'est pas leur surprise, quand ils aperçoivent le nouveau-né couché sur de la paille, et auprès de lui Marie sa mère et saint Joseph dont les vêtements dénotent la pauvreté et l'humilité! Quoi! est-ce là le palais du grand Roi dont le ciel a annoncé l'avènement par un signe merveilleux? Est-ce là le Saint des Saints, l'Oint du Seigneur, que Balaam avait contemplé se levant de Jacob comme une étoile? Bien loin que leur foi soit ébranlée et que leur ferveur se refroidisse à la vue de ce dénûment, ils se sentent saisis de stupeur devant tant de grandeur abaissée, tant de splendeurs cachées, tant de majesté rapetissée. Ils se prosternent dans la poussière et adorent leur Dieu, leur Roi, leur Sauveur, qu'ils reconnaissent dans ce pauvre enfant. Ouvrant les trésors qu'ils avaient apportés, ils les lui offrent en présent : c'était de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Si l'on en croit la tradition, le premier des Mages s'appelait Melchior; c'était un vieillard aux cheveux blancs, à la longue barbe; il offrit l'or au Seigneur comme à son roi. Le second, nommé Gaspar, jeune, sans barbe, rouge de couleur, offrit à Jésus, dans l'encens, l'hommage dû à sa divinité. Le troisième, au visage noir, portant toute sa barbe, s'appelait Baltasar ; la myrrhe qui était entre ses mains rappelait que le fils de l'homme devait mourir.

Représentez-vous, mon cher enfant, le bonheur de ces bons rois Mages aux pieds de l'Enfant Jésus. Oh! comme ils étaient récompensés de toutes les peines et fatigues de leur long voyage! Avec quels sentiments d'admiration et d'amour, de respect et de reconnaissance, ils contemplent les traits du divin Enfant! Avec leurs trésors, ils offrent en présent leurs cœurs avec tout le dévoûment dont

ils sont capables. Des larmes de tendresse coulent de leurs yeux, et ils conçoivent le dessein de faire connaître et aimer partout un Dieu si aimable.

Jésus ne se laisse pas vaincre en générosité. Non content de témoigner par des regards pleins d'amour combien il agrée les présents et les sentiments de ses pieux visiteurs, il le leur témoigne encore autrement, en les récompensant largement des sacrifices qu'ils se sont imposés pour lui. En échange de l'or qu'il a reçu, il les embrase de son saint amour. En échange de l'encens, il leur communique le don de la prière qui doit attirer sur eux toutes les bénédictions du ciel. En échange de la myrrhe, il les enrichit de l'esprit de force et de patience qui fera d'eux tous autant d'apôtres et de martyrs.

Prière.

O Jésus, qui venez de naître sur la terre et qui appelez à vous toutes les âmes de bonne volonté, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, je vous remercie de vous être fait connaître à moi par l'intermédiaire de mes bien-aimés parents qui m'ont appris de bonne heure que vous êtes le bon Dieu, le Roi des rois, le Sauveur du genre humain. Oui, je crois que, malgré les apparences de faiblesse dont vous vous êtes revêtu, vous êtes le Tout-Puissant, le Créateur du ciel et de la terre, le Maître et Seigneur de toutes choses; je vous prie de régner entièrement sur moi, sur mon âme, sur toutes mes facultés, sur mon cœur et ma volonté, afin que jamais je ne désobéisse à vos saints commandements.

Je vous demande aussi à vous, saints rois Mages, qui jouissez maintenant dans le ciel de

la récompense de votre docilité et de votre dévouement, je vous demande de m'obtenir du divin Jésus la bonne volonté, la foi vive et l'amour ardent qu'il attend de moi, en particulier quand je viens le visiter dans son temple.

V. — LES LARMES DE JÉSUS A BETHLÉEM

OUI, mon enfant, le petit Jésus pleure à Bethléem. Il pleure, car il souffre. Toute la nature devrait lui sourire à son apparition sur la terre ; car c'est son roi qui vient plein d'amabilité et de grâce. Les hommes surtout devraient tous lui faire fête. Hélas! à part Marie et Joseph, les bergers et les mages, que trouvons-nous partout pour accueillir l'Enfant-Dieu ? Indifférence et cruauté.

Jésus souffre dans son âme, en pensant aux rebuts que ses parents ont essuyés en arrivant à Bethléem. Il y avait place pour tout le monde, excepté pour eux, et il leur fallut aller chercher un abri dans une étable et partager la demeure des animaux. Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont point reçu.

Il souffre dans son corps. Il manque de tout dans le misérable réduit où il a voulu naître. Ses membres frêles et délicats sont exposés à la rigueur du froid et aux injures de l'air qui pénètre par les ouvertures mal closes de l'étable délabrée. Ni la paille, ni les langes ne sont capables de défendre le nouveau-né contre la souffrance qu'ils contribuent plutôt à augmenter.

Ce n'est pas tout ; huit jours après sa naissance, l'Enfant-Dieu, pour obéir à la loi, est soumis à la douloureuse cérémonie de la Circoncision ; il commence à répandre quelques gouttes de son sang qu'il doit verser à flots dans sa Passion. Quelle douleur il dut ressen-

tir alors dans son corps qui était plus tendre et plus sensible que celui des autres enfants! car Jésus avait dès ce moment le plein usage de sa raison.

Ah! cher petit ami, votre cœur est ému en pensant aux souffrances du Divin Enfant, et aux larmes qu'elles lui arrachent. Et peut-être vous demandez-vous pourquoi il a voulu tant souffrir dès son entrée dans le monde et durant toute sa vie? Pourquoi? C'est parce qu'il aimait les hommes et qu'il vous aimait vous-même, mon enfant. S'il a souffert, c'est pour satisfaire à la justice de son Père, c'est pour apaiser sa juste colère contre le monde coupable qui l'avait indignement outragé, c'est pour nous sauver tous. S'il a pleuré, c'est pour toucher le cœur de Dieu le Père et laver nos péchés. A elles seules, ces larmes et ces souffrances de Jésus enfant suffisaient pour achever l'œuvre de notre Rédemption. Si Jésus a voulu rester plus longtemps sur la terre et y souffrir davantage, c'est pour nous montrer la surabondance de son amour pour nous.

Prière.

Pardon, ô mon doux Jésus, des larmes que je vous ai fait verser. Plus méchant que les habitants de Bethléem qui vous ont fermé une fois la porte de leurs demeures, je vous ai refusé bien souvent l'entrée de mon cœur, lorsque vous y frappiez par vos saintes inspirations. Que de fois n'ai-je pas renouvelé vos douleurs en désobéissant à votre volonté, en cherchant mes aises et la satisfaction de ma gourmandise et de ma sensualité! Je le reconnais maintenant, toutes ces fautes sont autant de blessures que je vous ai faites et qui vous ont été plus sensibles que les rigueurs

du froid ou les souffrances de la circoncision. Désormais, je chercherai à sécher vos larmes au lieu de les faire couler ; je m'appliquerai, moyennant votre sainte grâce, à ne jamais rien faire qui vous déplaise, mais au contraire à vous faire plaisir en tout, même s'il me fallait, pour cela, souffrir et pleurer.

VI. — LA PRÉSENTATION DE L'ENFANT-JÉSUS AU TEMPLE.

DÈS son entrée dans le monde, Jésus avait dit à son Père : « Les victimes de l'ancienne loi ne vous sont plus agréables ; me voici, ô mon Père, pour les remplacer et faire votre volonté. »

Ce sacrifice, que Dieu seul connaissait, il fallait le manifester publiquement ; c'est ce que Jésus fait quarante jours après sa naissance dans la Présentation au Temple. Il n'accomplit pas cette cérémonie, comme les autres enfants qui n'ont encore ni raison ni volonté, mais c'est avec une pleine connaissance et un parfait amour qu'il s'offre à son Père pour le glorifier et pour sauver les hommes. Il sait ce qu'il aura à souffrir d'humiliations et de douleurs ; n'importe : il accepte tous les sacrifices que la justice divine réclamera ; il s'offre comme la victime universelle pour tous les péchés des hommes ; dès maintenant il offre sa tête pour porter un jour la couronne d'épines ; il offre ses mains et ses pieds pour être percés de clous ; tous ses membres pour être déchirés et meurtris ; son âme pour être abreuvée d'amertume et de honte ; son cœur enfin, pour être ouvert par la lance du soldat.

Quel beau modèle pour les enfants ! Vos bons parents, mon cher petit, vous ont aussi porté à l'église aussitôt après votre naissance.

A ce moment vous avez été fait enfant de Dieu par le saint baptême. En retour de la grâce ineffable que vous avez reçue, vos parrain et marraine ont promis en votre nom que vous seriez fidèle à suivre les commandements du bon Dieu. A vous, maintenant que vous êtes devenu plus grand, de ratifier les promesses faites en votre nom, alors que vous ne pouviez les comprendre.

Un jour viendra où l'Eglise vous fera renouveler solennellement cet engagement ; ce sera au soir de la première communion. La main sur l'Evangile, vous jurerez de renoncer au démon et de vivre selon les maximes et les exemples de Jésus-Christ.

Il ne faut pas attendre ce jour, mon enfant, pour donner au bon Dieu la joie de voir que vous êtes heureux et fier de votre titre de chrétien et des engagements qu'on a pris pour vous. Tous les jours, dans votre prière du matin, vous direz : « O mon Dieu, je vous appartiens et je ne veux appartenir qu'à vous ; je me mets entièrement à votre service pour faire en tout votre volonté ; je vous offre mes pensées, mes paroles, mes actions, mon travail et mes souffrances ; je vous les offre en union à l'offrande que vous avez faite au jour de votre Présentation au temple. »

Le soir, quand de nouveau vous vous agenouillerez pour faire votre prière, vous redirez encore votre désir de lui appartenir uniquement et vous vous abandonnerez entre ses mains, comme Jésus qui disait sur la croix : « Je remets mon âme entre vos mains, » ou bien encore comme le vieillard Siméon qui, après avoir eu le bonheur de voir et de tenir dans ses mains le divin Enfant au jour de la Présentation au temple, s'écriait avec le plus par-

fait abandon : « Seigneur, laissez aller maintenant votre serviteur en paix ! ».

Prière.

O divin Jésus, j'admire votre obéissance qui vous fait vous soumettre à toutes les lois, lors même qu'elles ne semblent pas faites pour vous. Vous obéissez à l'empereur Auguste qui ordonne le dénombrement des sujets de son empire, aux prophètes qui avaient prédit que votre naissance aurait lieu à Bethléem, à la loi de la circoncision, toute pénible qu'elle fût, enfin à celle de la Présentation qui figurait pour vous l'immolation du Calvaire. Ce n'est pas en murmurant ou avec nonchalance que vous obéissez, comme il m'arrive trop souvent de le faire, c'est avec amour et empressement. O Jésus, mon modèle, apprenez-moi à obéir comme vous et à faire généreusement tous les sacrifices que l'obéissance imposera à ma volonté et à mon amour-propre.

VII. — LA FUITE EN ÉGYPTE

JÉSUS est venu sur la terre pour sauver les hommes ; mais à peine est-il né que les hommes cherchent à le faire mourir. Le roi Hérode, à qui les Mages avaient demandé de leur faire connaître où est né Celui dont ils ont vu l'étoile en Orient, avait peur que cet enfant mystérieux ne vînt un jour lui ravir son trône. Pauvre insensé ! Qu'a-t-il à craindre du Roi pacifique qui vient pour régner sur les âmes et non sur les corps ? A quoi bon se plonger dans des abîmes de cruauté qui, loin de sauver sa dynastie, appelleront sur elle comme sur lui les plus terribles châtiments.

Il ordonna de faire mourir tous les enfants

de Bethléem et des environs, ayant moins de deux ans; il espérait bien, par ce calcul barbare, que Jésus n'échapperait pas à sa fureur. Dieu, qui connaissait les noirs complots de ce méchant, envoya à saint Joseph un ange pour lui dire de prendre Jésus et sa mère et de fuir en Egypte. Saint Joseph obéit aussitôt aux ordres du ciel. Il quitte Bethléem avec la sainte Vierge et l'Enfant Jésus, à la faveur des ténèbres de la nuit, et se dirige sur la frontière. Il est facile de s'imaginer les souffrances qu'ils eurent à endurer dans un tel voyage et ensuite sur la terre d'exil où ils durent passer de longs mois et peut-être plusieurs années, au milieu d'une population païenne dont ils ne connaissaient pas la langue. Dieu voulait ce sacrifice pour augmenter les mérites de son divin Fils et par conséquent faire obtenir plus efficacement le pardon et le salut des pécheurs.

Considérez aussi, cher enfant, le soin avec lequel il veille sur ceux qu'il aime. Il envoie un ange à saint Joseph pour l'informer des mauvais desseins d'Hérode et lui dire ce qu'il doit faire dans cette triste occurrence. Soyez donc bien fidèle au bon Dieu et il ne vous abandonnera jamais, vous pouvez en être assuré; il vous protégera contre les embûches du démon et les pièges de tous ceux qui voudraient vous faire du mal.

Enfin, vous devez saluer avec un profond respect vos petits frères, les Saints Innocents, qui ont versé leur sang pour sauver la vie de l'Enfant Jésus. C'est un grand honneur pour eux, mais un honneur qui a coûté bien des larmes. Ils sont de tendres fleurs bien belles et bien odorantes que le glaive du bourreau a coupées à leur apparition sur la terre. Ils

sont de tendres agneaux, immolés pour célébrer la naissance de l'Agneau de Dieu qui venait effacer les péchés du monde. Ils sont les premiers qui ouvrent cette longue série de martyrs qui donneront jusqu'à la fin des temps leur vie pour Jésus-Christ. Ce sera l'éternelle gloire de l'enfance d'avoir été choisie pour donner aux hommes un pareil exemple.

Encore aujourd'hui, mon petit ami, il y a des Hérodes, c'est-à-dire des hommes méchants qui cherchent à faire mourir les enfants, du moins ce qu'il y a de plus noble en eux, c'est-à-dire leurs âmes, en leur apprenant le mal et en les poussant à commettre le péché. Notre Seigneur nous a bien avertis qu'il ne fallait pas craindre ceux qui tuent le corps, mais ceux qui tuent l'âme en le scandalisant; car l'enfer et la damnation sont le seul partage de ceux qui meurent à la vie de la grâce, si Dieu ne vient auparavant, par les sacrements, les ressusciter. Aussi vous saurez résister courageusement à tous ceux qui voudraient vous entraîner au mal, particulièrement aux mauvais camarades qui portent envie à votre innocence et qui chercheraient à la flétrir par leurs paroles inconvenantes et leurs pernicieux exemples. Vous direz comme les braves chevaliers du moyen âge : « Plutôt la mort que le péché; » et vous serez un jour couronné de gloire, comme les Saints Innocents qui, selon la naïve et touchante expression de l'Eglise, jouent maintenant au ciel avec leurs couronnes.

Prière.

O divin Jésus, je vous demande, avec toute la ferveur dont je suis capable, de ne pas permettre que je m'écarte de vous et que je

vous manque de fidélité. Protégez-moi contre ceux qui voudraient m'entraîner dans le péché et la désobéissance à vos saintes lois.

Et vous, Saints Innocents, qui êtes morts pour épargner le sang de l'Enfant Jésus, vous que j'aime à considérer comme mes petits frères, je vous demande de prier pour moi; faites que moi aussi je puisse vivre et mourir dans l'amour de Jésus.

VIII. — L'ENFANT JÉSUS A NAZARETH.

LORSQUE la vie du divin Enfant ne courut plus aucun danger de la part du cruel Hérode, un ange le vint annoncer à la sainte Famille qui quitta alors la terre d'exil pour fixer sa demeure à Nazareth où avait eu lieu le mystère de l'Incarnation.

C'est là dans cette pauvre maison que Jésus a passé la plus grande partie de sa vie mortelle, puisque c'est de là qu'il est parti pour prêcher l'Evangile quand il avait environ trente ans. Maison sainte et vénérable entre toutes que le bon Dieu n'a pas voulu laisser au milieu des infidèles de la Palestine. Il l'a fait transporter par ses anges au sein de la chrétienté et déposer à Lorette, en Italie, où des milliers de pèlerins viennent de toutes parts s'agenouiller.

Sur ses murailles bénies on lit ces mots qu'on ne se lassera jamais de méditer : « C'est ici que le Verbe se fit chair et habita parmi nous. » Vous avez déjà médité, mon cher enfant, la première partie de ce texte, attachez-vous maintenant à la seconde.

C'est dans cette maison de Nazareth que le Fils de Dieu habita parmi nous ! Qu'est-ce à dire ? C'est là qu'il vécut humble, pauvre, obéissant ; c'est là qu'il travailla et qu'il gran-

dit en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. En un mot, c'est là, mon enfant, que Jésus se montra le parfait modèle de ce que vous devez être.

***

Jésus était soumis à ses parents. Voilà les quelques mots qui résument près de trente ans de sa vie. Déjà vous avez pu admirer comment il était soumis au bon Dieu et à la loi de Moïse. Ici c'est un degré de plus qu'il nous faut considérer.

Jésus est soumis ! Avez-vous réfléchi à cette simple parole ? Qui est-ce qui est soumis ? C'est le créateur du ciel et de la terre, le Tout-Puissant, le Souverain Maître de toutes choses, le Verbe éternel. C'est celui qui commande aux flots de la mer et à qui les flots de la mer obéissent. C'est celui qui dirige à son gré les astres et les esprits célestes ; c'est celui qui ordonne à la mort de rendre à la vie ceux qu'elle a frappés.

A qui est-il soumis ? A ses créatures ; saint Joseph et la sainte Vierge étaient sans doute bien agréables aux yeux du bon Dieu, à cause de leurs admirables vertus, la sainte Vierge surtout, à cause de son titre d'Immaculée et de Mère de Dieu. Ils n'étaient toutefois que des créatures bien inférieures à Jésus en science, en dignité et en sainteté.

L'autorité est entre les mains de celui qui semble avoir le moins de droit pour commander. Comme cette autorité de saint Joseph représente l'autorité de son Père qui est dans les cieux, Jésus est soumis et nous apprend à ne jamais nous prévaloir de nos talents, de notre âge ou de nos qualités pour nous soustraire à l'obéissance.

Les circonstances qui entourent la soumission de l'Enfant Jésus ne sont pas moins instructives pour nous et particulièrement pour vous, mon cher enfant.

On aime assez obéir, quand l'obéissance est glorieuse ou quand il y a une récompense en perspective. Les enfants aiment qu'on les voie, qu'on les flatte, qu'on les mette à la première place. Sans doute, tout n'est pas à condamner dans cette disposition qui les rend accessibles au sentiment de l'émulation et de l'honneur, et par suite capables de faire des choses grandes devant lesquelles reculerait leur paresse, laissée à elle-même.

Ce qu'il faut considérer dans la vie de Jésus à Nazareth, c'est que les occupations auxquelles il se livre sont pénibles et obscures et que le regard invisible de son Père céleste lui suffisait pour lui faire bien faire toutes choses.

Il travaillait comme les enfants des familles pauvres; il aidait sa mère dans le soin du ménage; plus tard, quand il aura grandi, nous le verrons travailler dans la boutique de saint Joseph, qui était charpentier. Nous en avons la preuve dans cette exclamation de ses compatriotes qui s'étonnaient de la science qu'il montrait en prêchant aux foules ou dans les synagogues : « D'où vient, disaient-ils, qu'il est si savant? Où a-t-il fait ses études? N'est-ce pas là le fils de Joseph le charpentier? N'est-il pas charpentier lui-même? »

Voilà, mon enfant, qui vous apprendra à ne pas murmurer quand vos parents vous commanderont quelque chose, et à ne pas trouver que le travail qu'on vous impose est trop au-dessous de vous, ou qu'il n'y a personne pour vous admirer ou point de récompense pour vous encourager. Quand vous êtes soumis à

os parents, c'est au bon Dieu lui-même que ous êtes soumis; il vous voit, cela doit vous uffire, et, si vous n'êtes pas récompensé ici- as, vous êtes sûr de l'être dans le ciel; car ieu inscrit sur le livre de vie toutes les onnes actions qu'il voit faire aux hommes sur a terre.

Prière.

O Jésus, qui avez été soumis à vos parents n toutes choses, et qui l'avez été dans les ravaux les plus humbles, je vous demande la râce de vous ressembler et d'être moi-même oujours soumis à la volonté de mes bons arents. J'obéirai, lors même que ce qu'on me ommandera sera pénible, et que l'on ne me romettra rien si je le fais. Il me suffira de avoir que le bon Dieu veut tout ce que mes arents veulent, et que c'est à Lui que j'obéis uand je leur obéis. O Jésus, donnez-moi ncore plus de bonne volonté et une foi plus ive qui me fera voir en tout la volonté divine.

***

A Nazareth, l'Enfant Jésus vous donne une autre leçon bien importante, sur laquelle 'Evangile insiste tout particulièrement. Voici en effet ce que nous y lisons : « L'enfant croissait et se fortifiait, plein de sagesse; la grâce de Dieu était en lui. » Ce n'est pas encore assez. L'Evangile ajoute : « Jésus grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

Vous le voyez, mon enfant, Jésus faisait des progrès en sagesse en même temps qu'il avançait en âge.

Nous ferons toutefois à ce sujet une remarque pour ne pas donner une idée fausse de Notre-

Seigneur. Dès le premier instant de son existence, il possédait tous les trésors de la science et de la sagesse ; dès son apparition sur la terre, il était plein de grâce et de vérité ; seulement cette plénitude, il ne la manifestait que peu à peu, avec le temps, par des actes de vertu et des œuvres de grâce qui se multipliaient sans cesse et qui étaient de plus en plus excellentes. Il faisait comme le soleil, qui, possédant dès le matin toute la force de sa chaleur et de sa lumière, la ménage et la répand progressivement jusqu'à la splendeur .de son midi.

Et pourquoi cela, mon enfant, sinon pour apprendre aux enfants qu'ils doivent eux aussi, à mesure qu'ils croissent en âge, croître également en sagesse et en grâce pour plaire à Dieu et être utile aux hommes ?

Oui, mon enfant, le bon Dieu, vos parents et vos maîtres attendent de vous que vous grandissiez, non pas seulement en âge, car cela se fait tout seul, mais en sagesse et en grâce, en science et en vertu. Jésus vous a donné l'exemple, et, comme vous l'avez vu, le saint Evangile a pris la peine de le faire remarquer à deux reprises ; vous ne serez son imitateur qu'à la condition de faire constamment des progrès en tout ; vous grandirez en science en apprenant ce que vos maîtres vous enseignent chaque jour, surtout en enrichissant votre esprit de la connaissance la plus précieuse de toutes, à savoir de la connaissance de la religion ; vous savez que c'est le prêtre qui la donne et que le catéchisme en contient le résumé. Vous grandirez en sagesse, en aimant toujours plus le bon Dieu qui se découvrira à vous de plus en plus avec les merveilles de son amour. Vous grandirez en grâce, en éprou-

vant toujours de plus en plus de l'horreur pour le péché et pour tout ce qui pourrait ternir la beauté de votre âme et déplaire aux regards de Dieu. Vous grandirez en vertu, en devenant chaque jour plus pieux, plus obéissant, plus laborieux, et en dépouillant chaque jour votre âme des défauts de l'enfance, de la gourmandise, de la sottise et des caprices, de la manie de mentir, de la paresse et de la désobéissance.

Oh! comme le bon Dieu vous aimera, mon enfant, le jour où vous ressemblerez à votre divin modèle, à l'Enfant Jésus. Il dira aussi en parlant de vous : « Celui-là est mon enfant bien-aimé, et je mets en lui toutes mes complaisances. » N'allez-vous pas, mon enfant, chercher de tout votre pouvoir à mériter ce témoignage de satisfaction du bon Dieu qui est le seul à qui il importe souverainement de toujours plaire sans aucune exception.

Prière.

O Jésus, mon divin modèle, je vous demande de vous ressembler, de croître comme vous en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Que la vie divine que j'ai reçue au baptême grandisse en moi, qu'elle envahisse tout mon être, toutes mes facultés comme un fleuve bienfaisant qui se répand dans la plaine, et qu'elle noie tous mes défauts. Que les hommes, en me connaissant, soient portés à glorifier notre Père qui est aux cieux. De moi-même je ne suis rien, je suis rempli de défauts, mais, ô Jésus, vous pouvez me donner tout ce qui me manque, et je vous prie et vous supplie de venir à mon aide afin que je puisse, comme vous, mériter les complaisances du bon Dieu,

IX. — L'ENFANT JÉSUS A DOUZE ANS

LORSQUE l'Enfant Jésus eut douze ans, ses parents montèrent à Jérusalem pour la fête de Pâques et l'Enfant demeura pendant trois jours dans le temple.

Ce n'est pas sans une intention particulière de la Providence que l'Evangile mentionne parmi les années de l'enfance de Jésus cette douzième année dans laquelle il était quand il monta au temple de Jérusalem pour la première fois.

Dans la vie de l'enfant chrétien, cette douzième année n'est pas comme les autres. C'est alors que pour la première fois dans le temple saint il monte jusqu'à l'autel pour s'y nourrir de l'aliment divin préparé par les anges pour la joie et la consolation de l'homme.

La douzième année de Jésus forme comme le portique par lequel il passe de l'enfance à l'adolescence. Il en est de même du chrétien. Jusqu'ici il y a eu dans votre existence, mon enfant, une part bien grande à la vie des sens ; votre intelligence et votre volonté se ressentaient de la faiblesse de l'âge et de l'inexpérience des réalités. Quoiqu'au sein de la famille et à l'école on ait commencé à vous entourer de respect, comme il convient, néanmoins la plupart du temps vous ne comptiez guère ; en tout cas, on ne pouvait vous considérer comme un homme. L'Eglise elle-même, si douce aux petits, vous tenait à l'écart du banquet eucharistique auquel il semble que votre innocence vous donnait un droit particulier.

Maintenant tout va changer. Sans doute vous ne vous poserez pas en homme avant le temps par l'infatuation et l'indépendance ; vous resterez longtemps encore enfant par candeur de

cœur, de langage et de conduite qui fait tant d'honneur à ceux de votre âge et qui leur prête tant de charmes. Mais les années de la plus tendre enfance ont fait place à d'autres qui ont apporté en venant un peu plus de sérieux à votre caractère et de connaissances à votre esprit. Vous avez reçu de bonne heure les premiers principes de la religion; en grandissant en âge et en taille, vous avez grandi aussi en science et en sagesse. Enfin vous êtes devenu capable de comprendre bien des choses qui vous étonnaient auparavant. On vous a admis aux offices publics et aux cérémonies de l'église. Comme Notre-Seigneur, vous avez eu votre place marquée dans le temple.

Ah! cher enfant, qu'il serait à désirer que vous y apportiez les dispositions de son cœur. Le divin Enfant avait fait un grand voyage, plus de trente lieues, pour venir au temple de Jérusalem; et quand il y est, il s'y plaît tellement qu'il aurait voulu y rester toujours, occupé, comme il le dit à sa Mère, aux choses de son Père. Il fallut qu'on vînt le chercher. Il assistait bien régulièrement et bien assidûment à tous les exercices religieux qui s'y faisaient; il y priait avec la plus grande ferveur; il écoutait la parole de Dieu avec attention et respect. Son âme était recueillie et son extérieur tout empreint de modestie.

Ce n'est pas tout. Le saint Evangile nous fait assister à une scène qui mérite notre attention. Quand saint Joseph et la sainte Vierge retrouvent le Divin Enfant qu'ils ont cherché pendant trois jours, il était assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de la sagesse de ses réponses.

Il y a là pour vous, mon cher enfant, un

exemple qu'il vous est peut-être difficile d'imiter parfaitement. On comprend que l'Enfant Jésus, qui possédait tous les trésors de la science et de la sagesse, ait pu jeter dans la stupéfaction les docteurs de la loi qui ne connaissaient pas le mystère secret de sa divinité. En l'entendant expliquer si bien la loi de Moïse, est-ce que l'idée ne leur vint pas un moment que c'est Lui-même qui la donna un jour sur le mont Sinaï ? En l'entendant dérouler avec tant de netteté et d'amour la longue série des prophéties et des figures de l'Ancien Testament, est-ce qu'ils ne soupçonnèrent pas que le Sauveur prédit et figuré était là sous leurs yeux.

Les maîtres qui vous enseignent le catéchisme et à qui vous avez à répondre, quand ils vous interrogent, ne s'attendent pas à ce que vous les plongiez dans un pareil ravissement. Ils savent que votre intelligence a des limites encore bien étroites et que vos connaissances sont encore bien imparfaites. Aussi dans leur enseignement ont-ils soin de s'abaisser à votre niveau et de vous rendre accessibles ces vérités qui ont fait l'admiration des grands génies. Ce qu'ils demandent de vous, c'est que vous les écoutiez docilement ; que vous soyiez plein de bonne volonté pour chercher à comprendre et retenir ce qui vous est enseigné. Il arrive parfois que des enfants de votre âge étonnent leurs maîtres par la sagesse de leurs réponses. Il faut se rappeler en effet que l'âme est naturellement chrétienne et que, la grâce de Dieu aidant, quand le péché n'est pas venu obscurcir l'esprit, les vérités de la foi sont faites pour entrer comme d'elles-mêmes dans le cœur de quiconque a été baptisé.

Pourquoi, mon cher enfant, ne seriez-vous

pas du nombre de ceux-là ? Oh ! alors vous ne vous contenteriez pas de connaître la religion, vous la goûteriez, vous l'aimeriez, et vous seriez prêt à la grande action qui doit marquer votre douzième année et qui sera la plus importante de toute votre vie.

Prière.

O Jésus de douze ans, je suis rempli d'amour pour vous en pensant que vous avez voulu être un modèle pour moi à toutes les époques de ma vie. Que je serais heureux, si chacune de mes années ressemblait à la vôtre, si je pouvais si bien marcher sur vos traces que mes pas seraient toujours dans vos pas jusqu'à la fin de ma vie. Vous avez voulu passer par l'âge auquel je suis arrivé ; vous avez eu huit ans, dix ans, comme moi. L'Evangile ne me dit rien de particulier sur cette époque de votre vie, sinon que vous étiez obéissant à vos parents et que vous grandissiez en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Je chercherai à vous imiter ; mais je veux surtout m'appliquer à préparer ma première communion qui va me rappeler votre douzième année. Je vous demande la grâce de bien aimer la maison du bon Dieu et de bien comprendre mon catéchisme, afin que je puisse satisfaire tous ceux qui s'occupent de moi, vous surtout, ô mon Jésus, qui allez venir dans mon cœur.

CHAPITRE II

Ennemis à combattre.

§ 1. — Des Tentations

I. — Les trois grands tentateurs.

Des ennemis à combattre ! Des tentations, c'est-à-dire des dangers, à éviter ! Quoi !

est-ce bien à vous, cher enfant, que ces paroles s'adressent ? Pouvez-vous bien avoir des ennemis ? Qui donc sera assez méchant pour oser s'attaquer à vous qui ne savez pas encore ce que c'est que de faire du mal à quelqu'un ? Convient-il de vous parler de guerres et de batailles, alors que toutes vos préférences sont encore pour les jeux et les amusements ?

Mon enfant, le ciel et la terre passeront, mais les paroles de Dieu dans la Sainte Ecriture ne doivent pas passer, sans qu'elles s'accomplissent. Or, voici ce que nous lisons dans la Bible : « La vie de l'homme est un combat. » On a à combattre toutes sortes d'ennemis : la faim, la misère, la souffrance, la mort. Le travail est un combat ; pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à regarder les gouttes de sueur qui tombent du front de votre père ; les sollicitudes inquiètes de votre mère et les soupirs qui, parfois, s'échappent de sa poitrine, vous font voir que les êtres les meilleurs et les plus dignes d'être heureux ici-bas ont aussi leurs combats qui sont bien pénibles. Mais ces luttes ne sont rien auprès de celles que nous allons signaler. On les appelle les « tentations » ; l'enjeu est du plus grand prix ; il s'agit en effet du sort de l'âme qui sera éternellement heureuse ou malheureuse, selon qu'elle aura résisté ou non à ces ennemis qui lui font la guerre. Si par la pensée vous regardez au fond des enfers, vous verrez les victimes innombrables qu'ils ont faites. Le spectacle d'un champ de bataille, couvert de morts et de mourants, est bien triste ; mille fois plus triste encore est le spectacle des âmes, vaincues, blessées, défigurées et mises à mort par les ennemis que je voudrais vous faire connaître, pour que vous les fuyiez à jamais. La

première chose à apprendre à un soldat qui va à la bataille, c'est de savoir discerner les ennemis contre lesquels il a à combattre. Les ennemis de votre âme sont au nombre de trois : il y a le démon, le monde et la concupiscence. Je vais vous donner leur signalement, pour que vous puissiez les reconnaître partout, sous quelque déguisement qu'ils se cachent.

Le démon.

Avant de créer les hommes, Dieu avait créé les anges, qui sont, comme vous l'avez appris dans le catéchisme, de purs esprits destinés à célébrer sa gloire et à exécuter ses ordres. Malheureusement ils n'ont pas tous persévéré dans l'état de grâce et de sainteté dans lequel ils étaient tout d'abord. Dieu les soumit à une épreuve, comme il était juste, afin que leur bonheur éternel fût en partie le fruit de leurs mérites. Il n'agit pas autrement avec nous. Il leur fit voir dans l'avenir le mystère de l'Incarnation. La seconde personne de la Trinité devait s'incarner; quel abaissement! mais aussi quelle gloire pour la nature humaine! Plusieurs parmi les anges se révoltèrent à la pensée qu'ils auraient à reconnaître et à adorer un homme, lors même que la divinité lui serait unie; ils prononcèrent le mot fameux de l'orgueilleux Lucifer : « Je ne servirai pas. »

Le châtiment ne pouvait tarder à suivre une pareille démence. Dieu précipita immédiatement dans l'enfer ces malheureux rebelles qui devinrent les anges de ténèbres, les démons.

Jaloux de voir que les hommes peuvent jouir du bonheur qu'ils ont perdu par leur faute, ils n'ont qu'une pensée, qui est de tenter les enfants de Dieu pour les entraîner à leur suite dans l'abîme de la perdition. Comme des lions

rugissants, ils rôdent sans cesse autour de nous pour nous dévorer. Sans doute on ne les voit pas; car ce sont des esprits invisibles. Notre âme non plus n'est pas visible ; nous savons pourtant bien qu'elle existe et qu'elle agit.

Il vous faudra prendre garde, mon cher enfant, pour ne pas vous laisser dévorer par cette bête infernale qui se tiendra tout le temps sur votre chemin pour essayer de vous mordre; parfois elle se revêtira d'une peau de brebis pour vous tromper. Attention toujours. Ce qu'il y a de consolant, c'est qu'elle ne mord que ceux qui le veulent bien. Elle est comme un chien à l'attache, qui peut bien faire peur par ses aboiements, mais qui ne mord que les imprudents qui vont trop près de lui.

Le monde.

Le second tentateur que vous avez à redouter, mon enfant, c'est le monde. Sans doute vous ne le connaissez pas encore bien: vous ne savez peut-être pas même ce que c'est que le monde. Cependant, tout jeune que vous êtes, vous avez bien dû remarquer autour de vous que le bon Dieu n'est guère aimé par certaines gens. On l'outrage, on blasphème son nom, on méprise ses commandements et ses maximes ; on tourne en dérision la religion, les cérémonies sacrées, les ministres des autels. A côté des fêtes et des réunions religieuses, il y a des fêtes profanes et des assemblées funestes à la vertu. D'un côté, c'est le calme et la paix, de l'autre c'est le trouble et le bruit. Eh bien, mon enfant, le monde, c'est tout cet ensemble de mauvais exemples qui se rencontrent partout, et au milieu desquels il faut vivre. Sous le même toit il y a des personnes qui

appartiennent au monde et d'autres qui appartiennent au bon Dieu; dans le même chemin, on peut apercevoir en même temps un spectacle édifiant qui inspire la piété, et au contraire un spectacle dangereux qui porte au péché et détruit l'innocence dans les âmes. Dans l'air qu'on respire, il y a un parfum de foi chrétienne, mais aussi des miasmes et les mauvaises odeurs du péché.

Il est difficile de se préserver de cette contagion qui envahit presque tous les pays. Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu et à ceux qui l'appellent à leur secours. Cela explique pourquoi, dans nos paroisses chrétiennes et même dans les villes où il y a tant de mal, il reste encore tant de familles et de personnes sur lesquelles les regards de Dieu s'abaissent avec amour. Cela vous expliquera aussi, mon enfant, pourquoi tant de jeunes gens de toute condition quittent si volontiers ce monde corrupteur, pour s'enfermer dans un cloître, et se consacrer au service de Dieu.

La concupiscence.

Enfin il est un troisième tentateur, plus terrible que les deux autres dont nous venons de parler. Celui-là, il ne nous quitte jamais, nous le portons au dedans de nous-mêmes. On l'appelle la concupiscence : c'est une inclination qui porte l'âme vers tout ce qui est défendu. Que c'est triste de constater que notre nature est mauvaise et que nous sommes beaucoup plus portés au mal qu'au bien et que nous avons beaucoup plus de propension à désobéir à Dieu qu'à lui obéir! Hélas! c'est là l'héritage que nos premiers parents nous ont transmis avec le péché originel.

La concupiscence est la source de toutes les passions, de tous les péchés; continuellement elle expose l'âme inattentive à toutes sortes de tentations, à l'orgueil, à la sensualité, à la paresse, à la colère. Malheur à celui qui laisse ce torrent dévastateur suivre son cours. En peu de temps il se verra plongé dans les plus affreux désordres.

Avant le péché d'Adam, notre volonté était droite et tournée vers Dieu. Tout a changé depuis. Il est vrai que le baptême est venu effacer la tache originelle; mais Dieu n'a pas voulu détruire toutes les conséquences de cette première faute. La concupiscence reste en nous pour être une source de mérites. Les saints ont ressenti en eux toutes les inclinations au mal que nous éprouvons, mais ils ne les ont pas suivies; ils ont résisté vaillamment; c'est cette lutte de tous les instants qui a le plus contribué à les sanctifier et à leur procurer la gloire dont ils jouissent maintenant dans le ciel.

Ce simple petit aperçu suffit, mon cher enfant, pour vous faire voir que si vous avez des ennemis puissants qui peuvent vous faire du mal, il n'en est aucun d'eux qui ne puisse être vaincu avec la grâce de Dieu. Nous allons considérer maintenant les moyens d'arriver à ce résultat indispensable.

II. — Comment peut-on triompher de la tentation?

Vous avez certainement entendu parler, mon enfant, de ces grands capitaines qui, à toutes les époques de l'histoire, ont illustré notre patrie. Ils ont remporté de nombreuses victoires, et ont couvert leur nom de gloire en délivrant le pays de nos ennemis. Malheureusement aussi il

y a eu parfois des désastres à déplorer, des taches qui ont terni l'éclat du drapeau. Comment se fait-il que la victoire ne nous a pas toujours été fidèle et que parfois les ennemis ont été plus forts que nous ? Ce n'est pas à moi à vous le dire ici. Il faut savoir y reconnaître la main de Dieu qui récompense et qui châtie suivant que nous le méritons.

En ce moment je veux seulement vous faire remarquer que les victoires sont dues généralement à d'habiles manœuvres de nos chefs d'armée qui ont su attaquer ou se défendre tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, suivant les circonstances. Au contraire, quand il y a eu une défaite à inscrire dans nos annales, c'est que l'on n'a pas su employer la tactique réclamée par la situation. On a attaqué, alors qu'il fallait attendre le choc de l'ennemi, et l'on a été vaincu ; d'autres fois, il fallait prendre l'offensive, et l'on a été battu parce qu'on s'est contenté de se tenir sur la défensive. Il est même des circonstances où le salut n'a été dû qu'à une retraite prudente opérée à temps. Ce dernier moyen déplaît au courage de notre nation ; il n'a pourtant rien de déshonorant, quand la sagesse l'impose.

Dans les luttes intérieures avec les ennemis de notre salut, il faut aussi savoir employer les moyens les plus variés suivant le genre d'ennemis qu'on a à combattre et suivant les dispositions dans lesquelles on se trouve. Il faut savoir résister en face, attaquer de front, ou fuir à propos quand on se trouve en présence de forces supérieures et qu'on a intérêt à ne pas se mesurer avec elles. Oui, mon enfant, vous êtes un petit capitaine et vous avez des batailles à livrer ; c'est pour ainsi dire tous les jours que l'occasion s'en présentera. Il

importe donc beaucoup de savoir ce que vous devez faire.

Laissez-moi vous donner deux indications excessivement précieuses pour vous faire remporter la victoire. A votre âge, il n'est pas toujours bon de s'en remettre aux circonstances pour savoir ce qu'il est plus utile de faire. Vous serez infailliblement vaincu, si en face de l'ennemi, vous délibérez pour savoir quelle tactique il faut prendre. Quand votre jugement sera plus ferme et que vous aurez acquis un peu plus d'expérience, vous pourrez ajouter quelque autre méthode à celles que je vais vous signaler. Pour le moment, si vous voulez vaincre les ennemis de votre âme, vous avez deux choses à faire : fuir les occasions du péché et recourir à la prière. Si vous employez bien fidèlement cette double tactique, je vous promets la victoire en toutes circonstances.

1° La fuite des occasions.

Vous avez compris, n'est-ce pas, mon enfant, que vous avez à faire à des ennemis bien puissants. Qu'allez-vous faire pour n'être pas vaincu, vous qui êtes si petit, si faible, et qui n'avez encore aucune expérience ? Il faut faire ce que font les soldats isolés quand ils voient venir une armée entière. Vont-ils se précipiter à sa rencontre ? Ce serait aller à une mort certaine et inutile pour le pays. Sans doute, s'il a été placé là en sentinelle, le factionnaire devra plutôt mourir que d'abandonner son poste ; mais nous parlons ici de ces soldats détachés pour harceler l'ennemi sans dépenser inutilement des forces dont la patrie a besoin. Le grand art consistera à porter des coups sans avoir à en recevoir, et même sans être vu.

Cet exemple, mon enfant, est suffisant pour

vous faire comprendre ma pensée ; mais il en est d'autres plus frappants, et même plus justes; car enfin le tirailleur qui cherche à faire du mal à l'ennemi attaque et s'expose à de grands dangers, malgré le soin qu'il prend d'échapper aux coups.

Vous avez entendu parler de la déroute de la Grande Armée en 1812. Les soldats n'ont trouvé devant eux que le désert et la dévastation ; l'ennemi qu'ils poursuivaient était invisible ; toujours il fuyait plus loin. A la fin, lasse de marcher toujours sans jamais rien rencontrer, cette puissante armée, qui avait triomphé sur cent champs de bataille, perd tout élan te tombe dans un abattement qui la disposa à l'une des plus lamentables déroutes que l'histoire ait enregistrées. C'est en fuyant que nos adversaires nous ont vaincus. C'est en fuyant aussi que vous vaincrez le démon, le monde et la concupiscence. C'est en fuyant que vous triompherez des tentations, principalement de celles qui se rapportent à la pureté. Saint Philippe de Néri disait avec raison que « dans ces sortes de combats, ce sont les plus poltrons qui remportent la victoire ».

Vous connaissez la parole de l'Ecriture : « Qui aime le péril y périra. » N'avez-vous pas plus d'une fois expérimenté en petit la vérité de cette maxime. Les enfants qui s'approchent trop du bord du fossé ne finissent-ils pas par tomber dedans ? Ceux qui s'amusent avec des couteaux ou des armes dangereuses ne quittent guère leurs jeux sans s'être blessés. Voilà pourquoi vos parents vous font si souvent des recommandations, dès qu'ils vous voient vous exposer à quelque danger dont vous ne soupçonnez pas la gravité. Quand le mal est fait, c'est trop tard pour l'empêcher. Ces exemples qui peut-

être vous sont plus familiers que ceux que nous avons tirés de la guerre nous amènent à conclure qu'il faut fuir les occasions du péché et ne pas vous exposer volontairement à la tentation.

« L'occasion fait le larron, » dit un proverbe bien connu. Voilà un enfant qui va tranquillement son chemin ; il ne pense pas du tout à mal faire. Tout à coup un fruit suspendu à un arbre dans le champ du voisin lui apparaît ; il le contemple ; il se délecte à l'avance de son goût savoureux. La tentation est née dans cette âme qui, deux minutes auparavant, n'y pensait pas. Si l'enfant ne s'arrache pas violemment à cette fascination du fruit défendu, il ne manquera pas de commettre un larcin doublé d'un acte de gourmandise.

Malheur à vous, si vous vous arrêtez à discuter avec la tentation ! Fuyez au plus vite, autrement vous êtes perdu. Ah ! si Eve, au lieu d'écouter Satan et de discuter avec lui, avait tourné les talons à la première proposition qui lui était faite, elle n'aurait pas désobéi aux ordres de Dieu et n'aurait pas amené sur la terre ce déluge de maux dont nous souffrons.

Si David et Salomon, ces deux grands monarques, ne s'étaient pas exposés à la tentation, ils ne seraient pas tombés dans les grands péchés qui ont souillé leur vie et n'auraient point attiré sur leurs têtes et celle de leurs enfants les châtiments dont Dieu les a punis.

Prenez donc bien garde, mon enfant, de ne pas vous exposer à la tentation, et de ne pas rechercher la rencontre des ennemis de votre âme. Faites plutôt comme cette petite souris qui s'empresse de se blottir dans son étroite retraite, pour ne pas tomber entre les griffes du chat dont elle soupçonne la présence.

Vous aurez soin, mon enfant, de marquer cet éloignement surtout pour les mauvaises compagnies et les mauvaises lectures, qui sont les deux occasions de péché les plus dangereuses pour les enfants et les jeunes gens.

Les mauvaises compagnies.

Quel fléau pour les âmes que les mauvaises compagnies, les mauvais camarades, les faux amis ! C'est le piège le plus perfide que le démon emploie pour les perdre.

Sainte Thérèse déplora toute sa vie le mal que fit à son âme une de ses jeunes parentes qui n'était pourtant point perverse, mais simplement trop légère.

Ecoutez, mon enfant, ce trait que rapporte une feuille locale. Puisse-t-il vous inspirer plus d'horreur encore pour les mauvaises compagnies !

« Un jeune homme, Joseph Arger, était conduit sur la place publique de Rouen pour y subir la mort que ses crimes lui avaient méritée. Arrivé au pied de l'échafaud, il demande à parler à la foule : « Je vais mourir, dit-il, parce que j'ai fréquenté de mauvaises compagnies. Six semaines ont suffi. C'est un mauvais camarade qui m'a perdu. » Et sa tête tomba sous le couteau fatal. Voilà où mènent les mauvais camarades.

Sans doute cette extrémité restera rare parmi les hommes ; mais il est certain que les mauvaises compagnies mènent à la dissipation d'abord, puis à la corruption et à l'impiété, et finalement à une mort de réprouvé, ce qui est pire que l'échafaud.

Il est impossible qu'il en soit autrement. Toute notre vie dépend des personnes avec qui nous vivons familièrement. En les fréquentant, nous nous habituons à penser, à parler et à

agir comme elles. Si elles sont édifiantes, nous-mêmes nous deviendrons meilleurs en leur société. Si elles sont mauvaises, nous ne tarderons pas à prendre leurs habitudes et à faire ce qui tout d'abord nous paraissait odieux ou abject. Peut-on vivre au milieu des pestiférés sans être atteint du fléau ? Est-ce qu'un agneau est en sûreté au milieu des loups ?

Quelle sera donc, mon enfant, la compagnie que vous rechercherez ? Vous n'en trouverez aucune qui soit meilleure que celle de vos excellents parents. Qu'est-il besoin d'aller ailleurs, alors que sous le toit paternel vous avez tout ce qui peut être recherché par votre jeune cœur ? En tout cas, soyez bien fidèle à n'avoir aucun secret pour votre mère. Si vous veniez à craindre que votre mère ne sût avec qui vous allez et ce que vous faites, c'est un signe certain que vos petits camarades sont indignes de votre affection.

Les mauvaises lectures.

Si les mauvaises compagnies corrompent les âmes, il faut en dire autant des mauvaises lectures et de toutes les images dangereuses qui tombent malheureusement si souvent sous les yeux à notre époque.

Les yeux et les oreilles sont les deux portes par où la tentation entre dans l'âme qui est naturellement curieuse et désireuse de tout connaître et de tout voir.

O funeste curiosité, que de victimes elle a faites! Qu'il y a de personnes qui sont en enfer parce qu'elles ont donné trop de liberté à leurs regards! L'esprit, par suite d'un tableau qu'on a vu ou d'une parole qu'on a lue, se remplit d'imaginations dangereuses et le cœur se laisse aller à de coupables affec-

tions. La crainte de Dieu se perd, et en partant elle laisse la place à tous les désordres.

Qu'ils sont nombreux ceux qui pourraient dire comme le soldat Bonnard au moment où il allait être fusillé : « Je suis bien coupable, mais ceux qui ont écrit les mauvais livres que j'ai lus le sont encore plus que moi : ce sont leurs mauvais livres qui m'ont perverti. »

Pour le moment, il semble peut-être que le danger n'est pas bien grand pour vous, mon cher enfant, parce que vous ne lisez guère et que vous avez déjà assez de peine pour lire les leçons de catéchisme ou de classe. Sans doute, mais le danger grandira, à mesure que vous deviendrez plus capable de lire, et il faut vous habituer dès maintenant à être sévère là-dessus, et à ne jamais souiller votre imagination et votre esprit par une mauvaise lecture ou par des regards sur les gravures qui peuvent réveiller la concupiscence. Lorsque saint Louis de Gonzague trouvait sous la main un livre qui n'était pas bien convenable, il s'empressait de le jeter au feu.

Je vous dirai sur ce point ce que je vous ai dit au sujet des compagnies. Ne lisez rien en cachette de vos parents. Le comte de Maistre, même quand il était étudiant à l'Université de Turin, ne se permit jamais la lecture d'un livre sans avoir écrit à son père ou à sa mère pour en avoir l'autorisation.

Prière.

O mon Dieu, faites-moi la grâce de garder mon âme sans tache et sans souillure pendant tout le temps de ma vie. Pour cela je vous demande de me préserver toujours des pièges trompeurs que le démon et le monde sèment

sous mes pas pour me faire tomber dans le péché.

2° Le recours à la prière.

Nous avons vu, mon enfant, que pour remporter la victoire sur vos ennemis, vous devez autant que possible, éviter de vous rencontrer avec eux ; mais il est des occasions, où malgré tout le soin que vous apporterez à les fuir, il vous faudra combattre de front. De quelle arme vous servirez-vous, mon pauvre enfant, pour renverser ce géant qui vient à vous avec sa pesante armure, alors que, comme David, vous n'avez rien pour vous défendre ? Une fronde avec un petit caillou bien lancé a suffi pour terrasser l'orgueilleux Philistin. Je voudrais vous faire connaître la fronde qui frappe le démon au front et le fait rentrer dans l'enfer.

Cette fronde, c'est la prière, et les cailloux qui servent de projectiles, ce sont les paroles de supplication par lesquelles vous appellerez à votre secours le bon Dieu, la sainte Vierge ou votre ange gardien.

La prière, c'est l'arme du chrétien. Elle met en fuite les ennemis les plus acharnés à la perte des âmes. Cela se comprend bien facilement. Quand on prie, le bon Dieu qu'on invoque accourt immédiatement, puisque lui-même a promis d'exaucer la prière : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez à la porte et l'on vous ouvrira. » Dès lors, ce n'est plus une pauvre petite créature qui lutte avec le démon ; c'est le bon Dieu qui est le Tout-Puissant et qui a déjà fait sentir si souvent les effets de sa puissance en particulier sur le Calvaire, en arrachant le genre humain à l'enfer.

« Si le bon Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » dit l'apôtre saint Paul. Vous n'avez donc rien à craindre, mon enfant, au milieu des plus rudes assauts que vous livrera le démon. Ses traits les plus acérés s'émousseront en arrivant à vous, parce que la prière vous aura revêtu d'un bouclier qu'aucune puissance créée ne peut percer. Voilà qui est bien humiliant pour le démon : un enfant armé de la prière, d'un mot sorti de son cœur, d'un signe de croix, suffit pour le mettre en fuite.

Si l'on est vaincu dans les tentations, c'est que l'on n'a pas eu recours à la prière. Quand commença la Passion qui devait être une épreuve bien pénible pour les Apôtres, Notre-Seigneur leur dit : « Veillez et priez, pour que vous ne succombiez pas à la tentation. » Ils ont succombé néanmoins ; nous les voyons renier leur Maître et se disperser comme les brebis d'un troupeau dont le pasteur a été frappé. Pourquoi cette défaillance ? C'est qu'ils n'ont pas été fidèles à la recommandation du Sauveur. Au lieu de veiller et de prier, ils se sont laissés aller au sommeil. Quand le moment de la tentation est venu, ils n'étaient pas prêts. Il a fallu ensuite bien des larmes pour réparer la faute.

Pendant ce temps la sainte Vierge se fortifiait par la prière et se disposait à faire le grand sacrifice que Dieu lui demandait. Aussi la trouvons-nous debout au pied de la croix, et offrant son divin Fils pour le salut du monde.

« Lorsque l'enfant aperçoit le loup, dit saint François de Sales dans son naïf langage, il court vite se jeter dans les bras de sa mère. » Il ne se contente pas de fuir ; il se met sous la protection de quelqu'un qui puisse le défen-

dre. Voilà le modèle à suivre. Il faut fuir, mais en même temps appeler au secours notre Père qui est dans les cieux et notre bonne Mère qui nous aime tant. A l'heure du danger, dirigez le regard de votre cœur vers Marie, comme le pauvre matelot qui est sur le point de faire naufrage. Vous direz : « O ma Mère, sauvez-moi, délivrez-moi de la tentation, arrachez-moi des mains de ceux qui veulent me faire périr. »

Il est une petite prière très efficace qu'il est bon de réciter, dans les tentations contre la vertu de pureté ; c'est celle-ci : « O Marie, conçue sans péché, priez pour moi qui ai recours à vous. » Marie aime par-dessus tout ce titre d'Immaculée qui lui est donné et elle accourt immédiatement pour sauver son enfant du péril où il se trouve de perdre cette innocence dont elle est le miroir.

Quand les apôtres étaient sur le point de périr sur le lac de Génésareth au milieu d'une tempête, ils viennent auprès de Notre-Seigneur qui dormait et lui disent avec effroi : « Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons. » Jésus se lève, commande aux flots et aux vents, et il se fit aussitôt un grand calme. Voilà l'image de ce que produit dans l'âme, que les orages des passions soulèvent et troublent, une prière humble et confiante. Si la tempête a brisé le navire, la prière fournira au naufragé la planche de salut sur laquelle il pourra arriver au port. Dieu fera un miracle plutôt que de laisser sans la secourir l'âme qui l'aura invoqué avec amour.

Prière.

O mon Dieu, je confesse que mes ennemis sont nombreux et méchants, et que laissé à moi-même je suis incapable de leur résister ;

mais je sais aussi que je puis tout en celui qui me fortifie et que le démon ne me peut rien si j'ai soin de recourir à vous. Aidé de votre grâce que vous ne me refusez jamais, je suis plus fort que tous mes ennemis et je puis déjouer toutes leurs ruses. Aussi je vous conjure, ô mon Dieu, de m'accorder l'esprit de prière afin que je recoure à vous dans tous les périls auxquels mon âme sera exposée.

III. — Une pensée consolante.

Vous avez certainement compris, mon enfant, que les tentations par elles-mêmes ne sont pas des péchés; mais il est bon d'y revenir en terminant, pour que vous ne vous troubliez point sans motif, lorsque vous aurez des assauts à subir de la part des ennemis de votre âme. Les tentations ne deviennent des péchés que si l'on y donne son consentement, et que l'on prenne volontairement plaisir à penser au mal que suggère le tentateur ou à faire ce qu'il propose. Par la tentation, le démon frappe à la porte du cœur; tant que l'on tient la porte fermée, il n'y a pas de péché, lors même que l'on serait ému et tout étourdi par le bruit du tentateur. Si on se laisse vaincre et qu'on ouvre la porte pour y faire entrer le démon, il y a alors consentement et péché.

Non seulement les tentations ne sont pas par elles-mêmes des péchés, mais elles peuvent devenir des sources de grands mérites, quand on n'y succombe pas et qu'on résiste à leurs sollicitations. Par elles, en effet, on trouve l'occasion de repousser le mal et de montrer à Dieu qu'on est fidèle à ses commandements malgré les difficultés.

On dit que Scipion s'opposait en plein Sénat romain à la destruction de la ville de Car-

thage, sous prétexte que les Romains ne tarderaient pas à s'endormir dans la mollesse quand ils n'auraient plus à lutter contre la puissante rivale de Rome. Il avait raison ; celui qui n'est pas tenté ne se maintient pas longtemps dans cette vigueur qui est indispensable à la vertu.

C'est par la résistance ferme aux tentations du démon, que les saints se sont élevés au degré de sainteté et de gloire qu'ils ont atteint.

Notre-Seigneur Jésus-Christ assiste toujours à ces combats de l'âme avec la tentation ; il y assiste pour venir en aide à celui qui l'invoque, pour l'encourager dans la bataille, pour se réjouir de son triomphe et préparer sa couronne dans le ciel. C'est ce qu'il a déclaré un jour à sainte Catherine de Sienne. Celle-ci lui avait demandé où il était pendant qu'elle luttait péniblement contre de violentes tentations qui l'avaient accablée : « J'étais près de toi, ma fille, lui répondit Jésus, et je prenais plaisir à te voir combattre. »

Si par malheur il arrivait que nous fussions vaincus dans cette lutte, faudrait-il nous décourager pour cela ? Gardons-nous-en bien. Il faut nous relever aussitôt, demander pardon au bon Dieu de notre défection momentanée et redoubler ensuite de vigilance et de prière pour qu'un pareil malheur ne nous arrive plus à l'avenir. Dans une bataille, il n'est pas étonnant de voir un combattant tomber ; ce qui serait malheureux, ce serait qu'il restât à terre. Qu'un soldat soit blessé, cela s'explique ; c'est la loi de la guerre, mais on le blâmerait à bon droit si, après une blessure, il désespérait et qu'il négligeât de la panser. Ce même soldat qui est tombé, reprendra courage après qu'il aura été guéri ; il reviendra à la charge avec

d'autant plus de vigueur et de prudence qu'il se souviendra de son échec et il fera reculer ses ennemis.

Prière.

O mon Dieu, je vous remercie des encouragements que vous daignez me donner au milieu des tentations et des épreuves qui m'assiègent. Quelle bonté de votre part d'avoir bien voulu transformer en source de mérites ce qui semble tout d'abord une humiliante sollicitation au péché! Oh! Seigneur, accordez-moi, je vous prie, cette science des combats qui me fera sortir victorieux de toutes ces rencontres inévitables avec l'ennemi de mon salut; faites que jamais je ne perde de vue votre présence qui est là devant moi comme un regard toujours prêt à me sourire et à m'encourager, toutes les fois que le tentateur, par ses mauvaises suggestions, jettera le trouble et l'effroi dans mon âme dépourvue d'expérience et de force.

§ 2. — DU PÉCHÉ

1° *Les deux blessures.*

Sur le champ de bataille un soldat peut recevoir des blessures plus ou moins profondes. Il en est qui ne font que le défigurer un peu, ou que diminuer ses forces. Il en est d'autres qui causent la mort.

Dans les combats intérieurs qu'on appelle les tentations, le chrétien peut aussi recevoir deux sortes de blessures; les unes donnent la mort à l'âme. Ce sont les péchés mortels. Pour bien comprendre cette doctrine, il faut savoir qu'il y a en nous plusieurs sortes de vie; il y a la vie naturelle que nous recevons à la naissance, que nous développons par la nourriture et l'exercice, et que nous perdons par la mort.

Il est évident que ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit quand on dit que le péché nous donne la mort.

Nous avons une autre vie plus parfaite, à savoir, la vie surnaturelle qui consiste dans une participation à la vie même du bon Dieu ; elle nous est donnée au baptême ; nous l'entretenons et l'augmentons par les sacrements, surtout par le sacrement de l'Eucharistie. C'est celle-là qu'on perd par le péché mortel ; cette seule considération fait voir la malice du péché, qui s'attaque à la vie même de Dieu en nous et qui nous fait perdre tout droit au ciel auquel pourtant la bonté divine nous destinait.

Les autres blessures, qu'on appelle les péchés véniels, ne donnent pas la mort à l'âme ; ils n'enlèvent pas entièrement cette vie de la grâce dont nous venons de parler, mais ils la diminuent ; c'est-à-dire que l'âme qui a été ainsi blessée est devenue comme malade et qu'elle n'a plus cette vigueur et cette santé qui lui permettait auparavant d'accomplir facilement les œuvres que Dieu demande aux chrétiens.

Nous allons parler successivement de ces deux sortes de péchés : sujet bien important qui demande une grande attention. L'enfant qui sait bien la malice du péché met tout en œuvre pour l'éviter, et s'il l'évite il est ici-bas un autre Enfant Jésus et il fait la joie du ciel et de la terre.

2° *Le Péché mortel.*

Avant de vous montrer les raisons qui devront vous éloigner à jamais du péché, je veux vous dire tout de suite quand est-ce qu'un péché est mortel.

Pour pécher mortellement, il faut faire volontairement une chose que l'on sait être grave-

ment défendue. D'après cette proposition, trois conditions sont requises pour qu'un péché soit mortel. 1° Il faut qu'on sache ce que l'on fait. Si on agit dans l'ignorance, ou par distraction, dans un état de demi-sommeil ou de demi-attention, par suite de l'habitude ou d'un moment de colère imprévue, le péché n'est pas mortel ; il peut même se faire qu'il n'y ait pas de péché du tout, si l'inattention est telle qu'on ne s'est pas aperçu du mal qu'on a fait.

2° Il faut vouloir librement ce qu'on fait ; c'est ce qu'on appelle donner un plein consentement. Il en est ainsi, lorsque la volonté cède à la tentation proposée par le démon et qu'elle s'y complaît.

3° Enfin, il faut une matière grave, c'est-à-dire quelque chose qui est défendu par Dieu sous peine de l'enfer. Il arrive que des fautes graves deviennent vénielles et réciproquement par l'erreur de la conscience qui les croit autres. Ainsi un enfant qui croit faire un péché mortel en volant un sou ou en disant un mensonge, commet réellement un péché mortel, alors que pour une conscience bien éclairée il n'y a là matière qu'à des péchés véniels. Voilà, mon enfant, qui fait voir combien il importe de juger des péchés tels qu'ils sont dans la réalité. Cela vous servira pour la conduite de toute votre vie ; cela vous servira surtout pour vos confessions. Le plus essentiel pourtant n'est pas là ; il est dans l'horreur à avoir du péché. Si on n'a pas de l'éloignement pour le péché, on sera très souvent inquiété par la question de savoir si l'on a consenti oui ou non aux tentations proposées par le démon. Si au contraire on éprouve une haine vigoureuse pour tout ce qui ressemble à

l'offense de Dieu, on est bien plus tranquille sur l'état de sa conscience. On est pour ainsi dire toujours sur le qui-vive ; on ne se laisse pas surprendre par l'ennemi ; instinctivement on résiste à ses assauts, et s'il arrivait par malheur qu'on cédât un moment, on n'a pas d'hésitation sur la conduite à tenir ; on sait qu'on a été coupable et on demande pardon à Dieu. Il importe donc avant tout de s'établir dans un état de vive opposition au péché, et c'est à ce résultat que tendent les considérations que nous allons faire sur la malice du péché mortel et ses funestes conséquences.

Grave injure que le péché mortel fait à Dieu. Ah ! mon enfant, que je voudrais pouvoir vous faire comprendre et pour ainsi dire toucher du doigt combien ce péché qu'on appelle mortel est quelque chose d'horrible afin que jamais, au grand jamais, vous ne vous en rendiez coupable ! Mais non, je ne puis le faire autant que je le voudrais ; cette énormité est si grande qu'elle dépasse tout ce que je pourrais dire et tout ce que votre jeune intelligence pourrait saisir. Pour la voir dans toute sa laideur, il faudrait pouvoir comprendre la bonté, la grandeur, la majesté infinie du bon Dieu que le péché offense ; et cela sera toujours au-dessus de la portée de notre esprit. Essayons toutefois de nous rendre compte de la malice du péché mortel en nous bornant à deux pensées accessibles à tout le monde. Celui qui offense Dieu par le péché mortel est un sujet rebelle qui se révolte contre son Roi, et en même temps un fils ingrat qui méprise le plus tendre des pères,

Appliquez-vous, mon enfant, à connaître la vérité de ces deux propositions.

***

Le péché mortel est la révolte d'un sujet contre son Roi.

Figurez-vous, mon enfant, un roi très puissant, assis sur son trône, entouré de toute sa cour. Voici que tout à coup s'élance, du milieu des courtisans, un malheureux qui se jette sur le monarque, lui arrache sa couronne et tous les attributs de la royauté, les foule aux pieds et va ensuite rendre ses hommages à un misérable étranger qu'il sait être le plus mortel ennemi de son roi. Ah ! certes, vous trouvez, n'est-ce pas, cette conduite bien indigne. Et pourtant la conduite de celui qui commet un péché mortel est bien pire. Ce n'est plus, en effet, contre un roi terrestre que ce malheureux se révolte, c'est contre le Roi des rois, le Roi du ciel et de la terre. Par ces actes coupables le pécheur fait tout ce qui dépend de lui pour ôter à Dieu sa puissance et son souverain domaine sur toutes les créatures. On peut se le représenter comme s'avançant la tête haute au milieu de la cour céleste et cherchant à ravir le sceptre de domination qui est entre les mains du Tout-Puissant, pour pouvoir le livrer au démon, qui est le grand révolté et le plus irréconciliable ennemi de Dieu.

Quelle injure pour Dieu ! Le pécheur est un sujet révolté qui désobéit au Maître de l'univers alors que tout lui est soumis ; c'est un esclave qui ose dire insolemment à son maître : Je ne vous servirai pas, je ne vous obéirai pas.

Quelle horreur ne devez-vous pas avoir du péché, mon cher enfant, et avec quel soin ne devez-vous pas l'éviter ! Non, il n'y a rien que l'on ne doive être disposé à supporter plûtôt

que de commettre un seul péché mortel. La pieuse mère de saint Louis, Blanche de Castille, était dans ces sentiments, lorsqu'elle disait à son fils encore enfant : «Vous savez, mon fils, combien je vous aime ; cependant je serais moins affligée de vous voir mourir que de vous savoir coupable d'un seul péché mortel. » Nous savons comment le jeune Louis mit à profit les leçons de sa mère ; il est devenu ce saint roi dont les Sarrasins disaient qu'ils n'avaient pas connu de plus fier chrétien. C'est lui aussi qui un jour réprimanda avec attendrissement le sire de Joinville parce que celui-ci avait dit qu'il aimerait mieux avoir commis vingt péchés mortels que d'être couvert de lèpre : « Pauvre sénéchal, reprit le roi, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir offensé Dieu. »

***

C'est la révolte d'un fils ingrat contre son père.

Le roi David avait un fils nommé Absalon ; celui-ci conçut le coupable dessein de détrôner son père ; il se mit à la tête d'une armée et marcha contre l'auteur de ses jours pour le faire mourir. Votre cœur aimant est révolté de tant de méchanceté et d'ingratitude, et je suis sûr que c'est avec un véritable soulagement que vous avez lu dans l'histoire sainte le lamentable échec et la punition exemplaire de cette révolte indigne.

Eh bien, la conduite du pécheur à l'égard de Dieu n'est pas moins odieuse. Que dis-je ? elle l'est mille fois plus.

Celui qui commet un péché mortel se montre ingrat non plus à l'égard d'un père d'ici-bas,

mais à l'égard du meilleur de tous les pères, de Celui que nous appelons « notre Père qui est aux cieux » ; c'est lui qui nous a donné tout ce que nous avons : le corps et tous nos sens, l'intelligence par laquelle nous connaissons la vérité, le cœur par lequel nous nous attachons au bien, l'âme surtout qui a été créée à son image et à sa ressemblance ; c'est lui qui nous conserve la vie et nous fournit continuellement tout ce dont nous avons besoin. Que d'autres biens ne tient-il pas en réserve pour l'avenir ?

En retour de tant de bontés, le pécheur n'offre à Dieu que le mépris et l'insulte. Comme une pareille injure doit être sensible au cœur du plus tendre des pères ! Ecoutez, en effet, la plainte qu'il fait entendre dans l'amertume de sa douleur : « Ah ! si ces injures m'étaient adressées par des ennemis, je pourrais les supporter ; mais elles me viennent de la part de ceux que j'ai comblés de biens, de mes amis, de mes enfants bien-aimés. »

Ce qui met le comble à l'ingratitude du pécheur, c'est qu'il se sert des bienfaits mêmes de Dieu, de ce Père généreux, pour l'outrager. Chacune des facultés dont le Seigneur l'a gratifié devient un instrument d'iniquité, alors qu'elle devrait être toute consacrée à la gloire de son bienfaiteur.

Saint Polycarpe comprenait bien la noirceur de cette ingratitude. Quand les juges païens, au tribunal desquels il était traduit, lui demandaient, pour obtenir sa délivrance, de blasphémer le Christ, voici l'admirable réponse du saint vieillard : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers ; il ne m'a jamais fait que du bien ; comment pourrais-je le blasphémer, Lui qui est mon Roi et mon Rédempteur ! »

Malheurs qu'attire le péché mortel.

Vous connaissez un peu l'histoire du monde, mon cher enfant. Parcourez-la en ce moment à grands traits depuis le commencement jusqu'à nos jours. Que voyez-vous à toutes les époques? Hélas ! partout et toujours, on voit s'amonceler ruines sur ruines, fléaux sur fléaux, guerres sur guerres, crimes sur crimes, souffrances sur souffrances. Qui donc a inondé le monde de ce déluge de maux ? Ce n'est pas Dieu, mon enfant ; Dieu, en effet, ne peut être la cause du mal. La vraie cause, l'unique cause de tous ces débordements et de tous ces malheurs, c'est le péché mortel.

C'est le péché et un seul péché mortel qui a creusé l'enfer et y a précipité les anges rebelles.

C'est le péché et un seul péché mortel qui a fermé la porte du paradis à nos premiers parents et qui a plongé leur postérité dans cet océan de souffrances que nous déplorons.

C'est le péché qui a fait descendre le feu du ciel sur les villes de Sodome et de Gomorrhe.

C'est le péché qui a fait mourir le Fils de Dieu sur la croix.

Le péché mortel nous fait perdre l'amitié du bon Dieu avec la grâce sanctifiante et nous rend dignes des peines de l'enfer.

Le péché mortel ravit à l'âme toute sa beauté pour en faire un objet d'horreur et d'effroi, au point d'arracher à une sainte Catherine, à qui Dieu avait fait connaître la laideur d'une âme en état de péché mortel, ce cri de répulsion : « Non, mon Dieu, épargnez-moi la vue de tant d'horreurs. »

Le péché enlève la joie de la bonne conscience, cette satisfaction du devoir accompli, qui est le bien le plus précieux après l'inestimable trésor de la grâce. Le pécheur ne porte plus

cette paix intérieure qui faisait son bonheur et qui se reflétait jusque sur son visage. A la place, il y a le trouble, l'agitation, le remords, ce ver rongeur dont parle la Sainte Ecriture.

On raconte qu'un missionnaire du Brésil, Joseph Onchieta, demandait un jour à un homme qu'il rencontra où il allait. Celui-ci qui trahissait au dehors les mauvais desseins de son âme veut dissimuler sa pensée et répond : « Je vais me promener. » Le saint missionnaire reprend avec force dans le but d'arrêter le coupable et dit : « Non, vous n'allez pas vous promener ; vous allez vous jeter en enfer. »

Que ces quelques mots suffisent, mon cher enfant, pour vous tenir toujours dans la crainte de Dieu et l'éloignement du péché mortel. Fuyez le péché comme on fuit le serpent. Si dans un chemin vous rencontriez un serpent prêt à vous mordre, avec quel empressement ne vous en éloigneriez-vous pas ! La frayeur vous ferait aussitôt prendre la fuite ; encore craindriez-vous de ne pas fuir assez vite. Ah ! faites au moins, pour sauver votre âme, ce que vous feriez pour la conservation de votre corps.

Prière.

O mon Dieu, inspirez-moi pour le péché mortel toute la haine qu'il mérite ; faites que je le craigne plus que tous les maux de cette vie, que je le regarde comme le souverain mal, comme le seul mal qui soit à craindre. Comment oserais-je, moi qui ne suis qu'un ver de terre, me révolter contre votre suprême majesté ? Serais-je assez ingrat pour outrager le père le plus tendre et le plus aimable ? Rappelez-moi constamment les maux qui

attendent les pécheurs en cette vie et en l'autre. Est-il rien de plus malheureux que d'être éloigné de vous, que de devenir votre ennemi ? Non, mon Dieu, je ne me séparerai pas de vous ; plutôt mourir que de vous offenser. Donnez-moi votre grâce, pour que je veille sur toutes mes pensées, sur toutes mes paroles, sur toutes mes actions, afin qu'il n'y en ait aucune qui soit opposée à votre sainte loi. Fortifiez, Seigneur, cette bonne résolution que vous m'avez inspirée ; ne permettez pas que la violence de mes passions naissantes ou la séduction des mauvais exemples, détruise jamais, ni même qu'elle affaiblisse la volonté sincère où je suis de vous obéir et de vous servir jusqu'au dernier instant de ma vie. Ainsi soit-il.

3° *Le péché véniel.*

Le péché véniel est une désobéissance à la loi de Dieu en matière légère ou sans un plein consentement. Le bon Dieu nous a donné des commandements, mais il ne nous impose pas toute obligation sous peine de la damnation éternelle. Ainsi il nous défend de voler, mais il peut y avoir matière légère dans ce qu'on dérobe. Quelqu'un qui vole un sou, par exemple, commet une faute, mais cette faute qui est réelle et qui déplaît à Dieu, ne rend pas par elle-même le coupable passible des peines de l'enfer. C'est comme devant les tribunaux humains. Toutes les violations de la loi ne conduisent pas à l'échafaud ; on en est quitte quelquefois avec quelques francs d'amende.

Nous avons vu que les péchés mortels peuvent devenir véniels. Cela a lieu, par exemple, quand la conscience est dans une erreur involontaire sur la gravité de la faute, la croyant vénielle

alors qu'elle est grave; ou bien quand il y a défaut de pleine délibération ou de plein consentement.

Par contre un péché véniel peut aussi devenir mortel par l'erreur de la conscience qui le croit mortel. Ainsi pécherait mortellement qui croirait pécher mortellement en cachant un péché véniel en confession. En réalité on n'est pas obligé de confesser les péchés véniels. On le fait habituellement parce que la plupart du temps les enfants heureusement n'en ont pas d'autres à accuser, et que la confession est un moyen plus facile pour en obtenir le pardon et aussi pour se corriger des défauts qui en sont la source.

Un péché véniel devient encore mortel par la fin qu'on se propose ou l'intention mauvaise qu'on a en le commettant. Ainsi une parole simplement légère devient mortelle dans la bouche de celui qui la dit dans le dessein de porter quelqu'un au péché mortel. Il en serait de même, si en faisant une faute vénielle on avait l'intention de mépriser la loi et le législateur et qu'on fût disposé à désobéir quand même la faute serait mortelle.

J'insiste sur ces détails, parce que les enfants n'ont généralement pas le jugement formé, leur conscience est souvent fausse; ils croient faire du mal où il n'y en a pas, et précisément parce qu'ils croient en faire, il y en a. La règle à suivre pour votre conduite, c'est d'être bien sincère, bien ouvert avec votre conscience et avec votre confesseur. Peut-être vous faites-vous un monde d'une faute que vous n'osez pas avouer, alors que peut-être elle n'est même pas un péché. Agissez donc bien simplement en ce qui concerne votre conscience; dites franchement ce que vous croyez permis

ou défendu, et le bon Dieu fera le reste. Le grand avantage des confessions précoces est de former la conscience selon la vérité et d'inspirer une légitime horreur de tout ce qui offense Dieu, que ce soit grave ou véniel, mais sans exagération ni fausseté. Je voudrais maintenant vous mettre en garde contre la facilité qu'on a de commettre le péché véniel quand on sait qu'il n'est pas défendu par Dieu sous peine de la damnation. Il a deux caractères qui suffisent à l'âme délicate pour l'empêcher de le commettre volontairement. Il offense Dieu, et conduit insensiblement au péché mortel.

***

Le péché véniel offense Dieu, puisqu'il est une désobéissance et une ingratitude aussi bien que le péché mortel. Sans doute il ne brise pas les liens de charité qui nous unissent à Dieu; il ne chasse pas le Saint Esprit de notre cœur; mais il refroidit son amitié et montre un sans-gêne qui déplaît à ses yeux.

Que diriez-vous d'un enfant qui n'obéirait à son père, que lorsque celui-ci le menace de le mettre à la porte, ou bien qui lui ferait toutes sortes de petites injures et d'impolitesses. Vous trouveriez que cet enfant est bien mal élevé et qu'il n'aime guère son père; vous auriez raison. C'est pourtant ce que fait l'homme qui commet volontiers le péché véniel. Il désobéit toutes les fois qu'il peut le faire sans encourir sa disgrâce; il ne tient aucun compte de l'autorité du Tout-Puissant qui peut non seulement nous défendre les péchés mortels mais aussi les fautes vénielles. Quand on pense que ce Dieu qui nous commande est en même temps un Père infiniment bon et infiniment aimable, qui nous a comblés de bienfaits de toutes

sortes et qui nous en réserve de plus grands encore pour l'avenir, on voit combien est fausse la pensée de ceux qui regardent le péché véniel comme une chose de peu d'importance.

Ce n'est pas ainsi que le jugeait Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV; étant un jour tombée dans une faute qu'elle se reprochait amèrement, on voulut la rassurer en lui disant qu'elle n'était que vénielle : « N'importe, répondit-elle en fondant en larmes, Dieu en est offensé, elle est mortelle pour mon cœur. »

D'ailleurs si le péché véniel ne nous rend pas passible des peines éternelles, il mérite une peine temporaire à subir dans cette vie ou dans l'autre. Dieu le punit quelquefois d'une manière terrible. Nous en avons des exemples nombreux dans la Bible.

Vous connaissez l'histoire de la femme de Loth. Elle fut changée en une statue de sel, pour avoir voulu jeter un regard de curiosité sur la ville de Sodome qui brûlait.

La sœur de Moïse avait murmuré contre son frère. Dieu l'en punit en permettant qu'elle fût atteinte d'une lèpre hideuse.

Deux ours dévorèrent à Béthel quarante-deux enfants, qui s'étaient moqués de la tête chauve du prophète Elisée.

Le châtiment le plus terrible réservé au péché véniel est celui qui l'attend dans l'autre vie, si l'on n'a pas eu soin de l'expier ici-bas par les satisfactions de la pénitence et des indulgences. Le purgatoire est un lieu de souffrances où les justes qui ne sont pas assez purifiés expient leurs péchés avant d'aller en paradis. Ces péchés qu'on a besoin d'expier pour entrer dans le royaume des cieux, ce sont les péchés mortels pardonnés qui n'ont pas

été suffisamment expiés, et les péchés véniels dont on est coupable au moment de la mort. En voyant Dieu poursuivre ainsi les péchés véniels jusque dans l'éternité, dira-t-on que c'est peu de chose, et qu'il n'y a pas de scrupules à avoir là-dessus?

***

Le péché véniel conduit au péché mortel.

Le péché véniel produit dans l'ordre surnaturel les mêmes effets que les maladies de langueur dans l'ordre des choses corporelles. Il affaiblit l'âme, il l'énerve, il la trouble, il la paralyse et la dispose ainsi à tomber dans le péché mortel. Tel est le danger que nous signale l'Esprit-Saint : « Celui qui regarde les fautes légères comme n'ayant pas d'importance ne tardera pas à tomber dans les grandes. »

Qu'importe, en effet, qu'une maladie ne soit d'abord que légère, si elle prédispose sûrement à d'autres qui doivent amener la mort ? Qu'importe que la voie d'eau qui se forme dans les flancs du navire soit très faible en commençant, si elle doit nécessairement s'élargir et le faire submerger ?

La facilité à se laisser aller au péché véniel affaiblit d'abord la crainte de Dieu dans l'âme ; elle émousse la délicatesse de la conscience ; elle favorise le développement des mauvais penchants. Alors la concupiscence, qui jusqu'ici avait été comprimée, met en avant ses exigences coupables et ne se contente plus de satisfactions légitimes.

Quand le démon veut faire le siège d'une âme et la faire tomber dans l'abîme du péché, il ne faut pas croire qu'il lui propose immé-

diatement de graves désordres ; il sait très bien qu'il serait repoussé avec pertes, l'énormité même de la faute servant plus que tout autre motif à détourner l'âme innocente. Que fait-il ? Il propose d'abord des fautes vénielles, et même il les présente comme des choses insignifiantes, permises ; puis ce seront des fautes plus graves dont il dira : « oh ! ce ne sont que des péchés véniels. » Ah ! malheur à l'âme qui se laissera ainsi gagner par ses mensonges ! Elle en arrivera bientôt à rejeter tout frein. Le démon, dont l'œil vigilant suit parfaitement les degrés du mal dans une âme, s'apercevra bientôt de l'état de faiblesse extrême dans lequel la jettera l'habitude du péché véniel. Quand il verra détruits tous les remparts spirituels qui rendaient ses efforts inutiles et qui empêchaient ses approches, il favorisera de tout son pouvoir une disposition si conforme à ses désirs perfides ; il multipliera toutes les occasions de péché véniel, en poussant cette pauvre âme à omettre ses prières et autres pieuses pratiques, à négliger les sages précautions qui la mettraient à l'abri du danger. Puis tout à coup, au moment opportun, il dirigera subitement contre elle les coups d'une violente tentation, par laquelle il force les derniers retranchements et surmonte les dernières résistances.

C'est ainsi que s'expliquent ces chutes lamentables d'un grand nombre d'âmes qui semblaient promettre beaucoup pour le service de Dieu. Judas n'est pas devenu un traître du premier coup ; il a commencé par quelques infidélités dans la fonction de confiance dont Notre-Seigneur l'avait honoré au milieu des apôtres. Au bout de quelques mois il est devenu voleur, et l'amour de l'argent l'a poussé au

crime exécrable qu'il a commis en livrant son Maître pour quelques pièces de monnaie.

Saint François d'Assise met parfaitement en lumière les procédés qu'emploie le démon pour perdre les hommes : « Il ne commence pas, dit-il, par les enchaîner comme des esclaves ; non, tout d'abord il les attache avec un fil, puis avec une ficelle, une corde et enfin avec des chaînes. »

Comprenez-vous maintenant, cher enfant, l'insistance que nous mettons à vous prémunir contre le péché véniel ? Comprenez-vous maintenant cette parole d'un saint : « Le péché véniel peut nous faire plus de mal que les démons de l'enfer. » En effet, on se méfie des démons, pendant qu'on ne se méfie pas du péché véniel. Et cependant commettre le péché véniel de propos délibéré et surtout par habitude, c'est prêter les mains à l'entrée prochaine du démon dans notre âme qui désormais ne sera plus assez forte pour se défendre.

Veillons donc bien sur nous, mon enfant, afin de ne pas entrer dans cette voie des péchés véniels volontaires, puisqu'elle conduit à la perdition. Nous imiterons les saints qui la plupart ne commirent que des fautes de fragilité et de surprise.

Prière.

Jusqu'ici, ô mon Dieu, j'ai été bien indifférent et bien inconsidéré à l'égard du péché véniel. Aujourd'hui je reconnais toute sa malice, tous ses dangers, toutes ses suites déplorables. Je vous demande pardon de ma conduite passée, et je vous prie de former en moi une conscience tendre et délicate qui s'effraye de l'ombre même du péché ; une conscience ferme

et sévère qui ne me permette ni ne me pardonne rien de ce qu'elle sait pouvoir vous déplaire. Il m'en coûtera, il est vrai, bien des sacrifices ; ce sera pour moi un exercice continuel de vigilance et de mortification ; mais puis-je acheter trop cher l'avantage de vous offenser moins, de vous marquer davantage mon amour et d'assurer mieux la grande affaire de mon salut ?

O Vierge Marie, ma Mère, vous qui êtes sans tache et qui n'avez jamais commis le plus léger péché véniel, daignez m'obtenir du Cœur de votre divin Fils une parfaite fidélité à m'éloigner de tout péché et de tout ce qui pourrait y conduire. Ainsi soit-il.

4° *Principales sources des péchés.*

Les précédentes lectures vous ont conduit, mon cher enfant, à cette résolution bien arrêtée que vous avez prise de faire tout votre possible, n'est-ce pas, pour éviter le péché et ne pas succomber à la tentation. C'est bien, et nous devons remercier le bon Dieu qui est l'auteur de tout don, de cette bonne pensée et de ce bon désir. Celui-là seul qui a donné l'inspiration peut aussi amener à l'exécution ; avant tout il faut donc prier et demander la grâce de rester fidèle. Nous avons dit aussi qu'il faut être vigilant et éviter les occasions de péché. Pour vous mettre davantage en garde contre ces occasions, nous allons considérer les principales sources d'où découlent la plupart des péchés que vous êtes exposé à commettre. Il eût fallu peut-être parler des sept péchés capitaux ; mais si nous ne les mentionnons pas tous ici, c'est que nous les trouverons sous une autre forme dans le cours de cet ouvrage et qu'il y a à parler tout

d'abord de ceux qui occasionnent le plus souvent les fautes des enfants.

L'Orgueil.

L'orgueil est le premier des péchés capitaux, la source de tous les autres, la cause de tous les maux qui sont entrés dans le monde. C'est ce que dit Tobie à son fils : « Mon enfant, ne souffre jamais que l'orgueil domine ou dans tes pensées ou dans tes paroles, car c'est par l'orgueil que tous les maux ont commencé ».

L'orgueil est une estime et un amour déréglés de soi-même, dont l'effet est de se préférer aux autres et de rapporter tout à soi et rien à Dieu, qui est pourtant l'auteur de tout ce que nous avons de bon.

L'enfant orgueilleux s'aime et s'admire dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il dit. Il est satisfait de lui-même et ne se reconnaît que des qualités, que du reste il s'attribue entièrement ; heureux encore quand il ne se glorifie pas de celles qu'il n'a pas et qu'il croit avoir ! De là viennent la vanité et le désir excessif des louanges. Si on le flatte, il est content ; la flatterie la plus grossière, il la recoit avec avidité, il la recherche avec empressement. Si on a le malheur de lui refuser les éloges qu'il mendie ainsi, voilà qu'il devient triste, morose et colère.

L'enfant orgueilleux sera hypocrite ; du moment que sa grande préoccupation est d'attirer sur lui les regards du public, il craint de paraître sous un jour défavorable ; dès lors il s'attachera à cacher soigneusement les défauts qu'il a, et à affecter des vertus qu'il n'a pas, en un mot, à paraître meilleur qu'il n'est en réalité.

Il sera menteur. Comment voulez-vous qu'un

orgueilleux avoue sa faute ? C'est impossible. Une petite perfection, comme il est, doit être impeccable. Il emploiera toutes sortes de ruses pour justifier sa conduite et ne craindra pas, pour se disculper, de charger ses petits camarades.

Il sera désobéissant. Sa petite Excellence ne peut souffrir qu'on lui commande. Toute autorité le blesse et le révolte. L'obéissance, c'est pour les autres, surtout si c'est lui qui commande. Aussi il faut voir la mine qu'il fait quand on lui donne des avis ou qu'on lui adresse des observations ! On dirait qu'il tombe des nues.

Voilà, n'est-ce pas, un portrait qui n'est guère flatteur. La réalité est encore pire. Aussi l'orgueilleux n'est aimé de personne. Comment le pourrait-il être, une fois qu'on a percé à jour le masque égoïste sous lequel il se déguise et qu'on a sondé la dureté de son cœur ? La caractéristique de l'orgueilleux est, en effet, le mépris du prochain ; la haute opinion qu'il a de lui-même et de son propre mérite fait qu'il méprise les autres. Comme il se croit fort au-dessus d'eux, il tient à leur égard une conduite pleine de fierté, il leur parle avec hauteur et prend avec eux un air dédaigneux.

Que ce vice est donc haïssable ! Comme il faut chercher à s'en débarrasser au plus vite dès qu'on s'aperçoit qu'on en est atteint ! Je suis sûr, mon enfant, que, si vous faites comme il faut votre examen de conscience, vous en trouverez tous les jours des traces dans votre conduite. Personne n'en est entièrement exempt ; mais on peut, avec le secours de la grâce et un peu de générosité et d'efforts continus, diminuer sa force peu à peu et le remplacer par la belle vertu d'humilité

qui est la plus agréable de toutes aux yeux de Dieu.

Il est écrit, en effet, que Dieu donne sa grâce aux humbles et qu'il résiste aux superbes. Vous connaissez d'ailleurs comment il a puni l'orgueil de Lucifer et des anges rebelles : l'enfer a été créé pour eux. La désobéissance de nos premiers parents a été au fond un péché d'orgueil ; ils ont eu le fol espoir d'être comme des dieux, connaissant toutes choses, s'ils mangeaient du fruit défendu. Quel triste réveil pour eux, quand ils connurent l'abîme dans lequel ils étaient tombés ! Quel triste épilogue surtout que cette expulsion du paradis terrestre avec la menace de maux sans nombre qui doivent fondre sur leur postérité !

Souvenez-vous aussi de la façon dont fut châtié l'orgueil insensé de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Frappé de folie, ce monarque tombé vécut pendant plusieurs années comme les animaux avec lesquels il broutait l'herbe des champs.

De tels exemples sont bien faits pour inspirer l'horreur de ce vice ; mais je vous conseillerais plutôt, mon enfant, de méditer ces paroles de saint Paul : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'eussiez pas reçu ? » Tous les avantages du corps ou de l'esprit, dont nous jouissons, les dons de la grâce et de la nature, tout nous vient de Dieu. De nous-mêmes, nous n'avons que misère et péché. Du reste, si nous réfléchissons sur ce que nous sommes véritablement, sur ce que nous deviendrons par la mort, quels sujets ne trouverons-nous pas de nous humilier !

Prière.

O mon Dieu, je reconnais qu'à vous seul appartiennent l'honneur et la gloire et que tout ce que j'ai je le tiens de vous. Je serais un véritable voleur, si je vous dérobais une part de la gloire qui vous revient entièrement. Ne permettez pas que j'oublie cette vérité et je demande que toute ma conduite se ressente de cette double conviction de votre grandeur et de mon néant.

La Sensualité.

Il est avec l'orgueil une autre source de nombreux péchés dans l'homme et dans l'enfant : c'est la sensualité, qu'on appelle encore la luxure ou l'impureté, et qui se définit une inclination déréglée aux plaisirs des sens. C'est le vice le plus honteux et le plus méprisable qui puisse être. Rien n'est si opposé à la dignité des chrétiens qui sont tous appelés à la sainteté. Rien n'est beau au contraire comme une âme qui a gardé la pureté ; elle est comme un ange parmi les hommes. C'est une fleur qui a conservé toute sa fraîcheur et tout son parfum. Il est doux de rencontrer une telle âme sur la terre, de la contempler, de l'aimer. On la reconnaît sans peine à une sorte de reflet d'elle-même sur une douce et pure physionomie. En voyant toute la limpidité de ce regard et toute la candeur innocente de ce front, on est charmé. Cette âme, dont le mal ne s'est pas encore approché, et qui ne sait même pas ce que c'est, sinon que c'est une chose laide dont il faut s'éloigner le plus possible et à laquelle il ne faut pas même penser, cette âme, dis-je, n'a pas seulement une grâce qui charme, elle est douée d'une force et d'une tendresse qui ra-

vissent. Elle a gardé toutes les énergies de sa volonté et toutes les richesses de son affection.

Si l'on mettait à côté de ce tableau enchanteur le portrait du pauvre enfant qui est livré au démon de la sensualité, quelle différence, grand Dieu! D'un côté, la paix, la joie, la franchise; l'âme est transparente à travers un sourire qui illumine un visage épanoui. De l'autre côté la tristesse, l'inquiétude; la physionomie s'est assombrie; le cœur s'est resserré; un malaise plane sur toute la personne comme un nuage ou plutôt comme les ténèbres de la nuit. Le regard n'ose plus se porter droit devant soi, comme auparavant; il est devenu défiant, dissimulé, fuyant. On veut cacher quelque chose, et l'on a toujours peur que des yeux trop perspicaces ne pénètrent et ne lisent le honteux secret.

Il y aurait beaucoup à dire sur les funestes conséquences de ce maudit péché qui s'attaque au corps et à la santé, à l'esprit et au cœur; nous ne voulons nous arrêter qu'à celles qui touchent directement à la religion. On n'a plus de goût pour les exercices de piété; la prière ennuie, on la fait avec négligence. Le bon Dieu fait peur; on n'aime pas à penser à lui parce qu'on sait qu'il vengera tôt ou tard tous ces péchés. On s'endurcit peu à peu, de sorte que bientôt on ne peut être touché par rien, ni par l'assistance aux offices de l'église, ni par les instructions qu'on entend, ni par les témoignages d'affection et d'intérêt donnés par les parents et les prêtres. Il n'y a plus de reconnaissance dans ce cœur que la sensualité a gâté, plus de sensibilité généreuse et élevée. C'est ce que reconnaît un écrivain peu suspect, le grand sophiste du XVIII^e^ siècle : « J'ai

toujours vu, dit-il, que les enfants corrompus de bonne heure étaient devenus méchants et cruels. Ils ne connaissent ni pitié, ni miséricorde. Ils sacrifieraient père, mère, et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. »

N'est-ce pas là l'explication de ces crimes d'enfants, suicides, homicides ou autres, dont on n'entendait jamais parler autrefois, et qui commencent à épouvanter le monde, depuis que les principes religieux ne sont plus la base de l'éducation ?

Prière.

O mon Dieu, je suis effrayé du triste aperçu qui vient d'être entr'ouvert à mes regards, surtout lorsque je pense que, sans votre grâce, je serais moi-même capable de pareilles méchancetés. Je suis bien résolu à toujours bien veiller et prier comme vous me le recommandez, pour ne pas succomber à la tentation. Je veillerai sur tous mes sens, afin de ne jamais donner entrée au démon dans mon cœur ; je détournerai mon esprit de toutes les mauvaises pensées aussitôt que je m'en apercevrai ; j'étoufferai tous les mauvais désirs dès le premier instant que je les sentirai naître en moi. Donnez-moi, Seigneur, votre crainte, et rendez impuissants tous les efforts que l'ennemi de mon salut fera pour me perdre. Dans toutes les tentations, j'aurai recours à vous avec une entière confiance. Je vous crierai du fond de mon cœur : Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ; ne permettez pas que rien ne ternisse la pureté de mon âme ; oh ! donnez-moi un attachement inviolable pour cette belle vertu qui nous rapproche de vous et nous unit à vous, ô Dieu de pureté !

O Vierge Marie, qui avez tant aimé la chas-

teté et qui entourez de soins particuliers les enfants qui ont envie de marcher dans cette voie où marchent les vierges, affermissez mes bons désirs et la résolution que je prends de tout mettre en œuvre pour conserver le précieux trésor de la pureté et éviter tout ce qui pourrait le mettre en péril.

La Gourmandise.

Dieu nous a donné un corps, et nous devons le nourrir afin qu'il puisse satisfaire à ses obligations. Il n'est même pas défendu de sentir du plaisir en mangeant et en buvant; la Providence a voulu, par une disposition très sage et très miséricordieuse à l'égard des hommes assaisonner d'un sentiment agréable, l'usage des aliments qui sont nécessaires pour conserver notre vie et notre santé. Mais il en est de ce bienfait comme de tous les autres. On peut en abuser, et alors c'est le vice de la gourmandise qui consiste dans un amour déréglé pour le boire et le manger. On doit manger pour vivre, comme dit saint François de Sales, mais non vivre pour manger. On doit se proposer dans cette action non de rechercher le plaisir, mais de satisfaire le besoin, afin d'être en état de remplir ses devoirs et de servir Dieu, suivant cette parole de saint Paul: « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour l'amour de Dieu. »

La gourmandise a divers degrés. Il y a des excès détestables qui dégradent l'homme et le mettent au-dessous de la brute, puisqu'ils ôtent la raison qui est notre privilège. Vous les connaissez pour en avoir été quelquefois le témoin attristé. Quiconque a un peu d'éducation et de sentiments évite ces grossièretés.

Il y a aussi une autre espèce de gourman-

dise qui paraît moins répréhensible et qui cependant mérite notre réprobation. Laissez-moi vous dire tout bas que les enfants y sont peut-être plus sujets que les grandes personnes et que par conséquent vous avez à faire votre examen de conscience là-dessus et à vous mettre en garde contre elle.

Voici les marques auxquelles on la reconnaît : 1° On est gourmand, quand on ne sait pas se contenter des mets ordinaires et qu'on recherche ceux qui flattent davantage le palais, tels que les bonbons, les sucreries et les pâtisseries. Sans doute, on peut manger de ces choses sans commettre des péchés de gourmandise. Dans les fêtes de famille, on aime à mettre tout le monde dans une douce joie que le bon Dieu non seulement ne condamne pas, mais qu'il approuve. Des personnes qui connaissent votre petit penchant pour les friandises se plaisent à vous en régaler pour vous témoigner leur affection et leur intérêt pour vous. C'est bien ; mais à vous de prendre garde, et de ne pas vous laisser aller aux excès qui sont aussi faciles dans le manger que dans le boire. C'est toujours un excès que de manger uniquement par plaisir.

2° On est encore gourmand quand on mange avec avidité ce qui est offert sur la table et qu'on se jette sur la nourriture comme le ferait un petit animal qui n'a pas la raison pour se contenir. Vous savez comment on appelle les enfants qui agissent ainsi : ce sont de petits gloutons, ou même de petits goulus. Cet empressement leur fait toujours demander plus d'aliments qu'il ne leur en faut, ce qui fera dire à la maman : « Oh ! le petit gourmand ! il a toujours les yeux plus grands que le ventre. »

3° Enfin, on est gourmand quand on fait le difficile pour manger les aliments qui reviennent moins bien au goût. Les parents sont parfois obligés d'employer des prières ou des menaces pour décider le petit entêté à avaler quelques bouchées d'une nourriture commune dont il a besoin. N'est-ce pas une honte? Nous connaissons bien des familles, où l'on fait usage de moyens plus efficaces. On dit au récalcitrant: « Nous mettons de côté votre part; vous la retrouverez quand vous aurez un peu plus faim.»

Venons maintenant à des applications directes. Si jamais, mon enfant, vous remarquez en vous des germes de ce vilain défaut, n'attendez pas, je vous en conjure, que vous soyez devenu plus grand pour les arracher de votre cœur. Plus tard vous aurez plus de peine à le faire, et vous aurez pris un mauvais pli qui deviendrait incorrigible; non pas que je craigne que vous vous laissiez aller à ces excès que vous détestez et que nous avons flétris, non; mais il y a quelque chose de plus à redouter que cela, c'est la déformation de votre volonté. Si étant petit vous vous habituez à rechercher votre plaisir et votre satisfaction dans ces petites choses, plus tard vous ne saurez pas vous renoncer pour obéir au devoir. Quand le plaisir ou l'intérêt se présenteront à vous sous une autre forme, proportionnée à l'âge que vous prendrez peu à peu, vous céderez au lieu de résister et de garder l'honneur intact.

Si vous lisez la vie des saints, vous verrez que de bonne heure, et dès la plus tendre enfance, ils ont cherché à mortifier leur goût en se privant de tout ce qui pouvait développer la sensualité. On dit de sainte Catherine de Sienne que dès le plus bas âge elle ne voulut

jamais rien prendre entre les repas. Elle se levait toujours de table, avant que l'on apportât les desserts que les enfants attendent pourtant avec tant d'impatience. Sainte Rose de Lima, tout enfant, n'était pas moins mortifiée; elle ne mangeait jamais de fruits, quoiqu'elle les aimât beaucoup; si on lui en donnait, elle les distribuait à ses petites compagnes ou aux pauvres.

Appliquez-vous, mon cher ami, à imiter ces deux aimables modèles, enfants comme vous, et vous attirerez sur vous les faveurs du bon Dieu.

Prière.

O mon Dieu, je l'avoue humblement à ma confusion, j'ai été bien loin jusqu'ici de cette tempérance qui attire vos bénédictions. Au lieu de prendre la nourriture pour entretenir mes forces afin de pouvoir mieux vous servir, j'ai cherché avant tout la satisfaction de mes sens. Ce qui devrait m'exciter à vous bénir, je l'emploie à vous offenser. Je vous en demande pardon, ô mon Dieu, et je vous prie de m'accorder la grâce de toujours user chrétiennement des aliments que votre Providence me fournit, de n'y jamais chercher à contenter mon goût. Pour me rendre fidèle à cette grâce, j'aurai toujours soin de sanctifier mes repas par la prière ou au moins par un signe de croix en commençant.

La Paresse.

Voilà encore un défaut dont on accuse les enfants à tort ou à raison. Il y a peut-être et même certainement, de l'exagération dans ce reproche, si on prétend englober tous les enfants. Il y a des exceptions nombreuses, et j'aime à croire que vous en faites partie.

Comme dans les autres défauts, on peut aussi distinguer divers degrés.

Qu'est-ce donc que la paresse? C'est une lâcheté et un dégoût du travail qui font qu'on néglige ses devoirs plutôt que de se faire violence. La paresse conduit à tous les désordres; aussi est-elle appelée communément la mère de tous les vices. Ce n'est pas étonnant; elle met l'âme dans un état d'engourdissement et de faiblesse qui l'empêche de résister à ses mauvaises inclinations. Quand on travaille, on ne songe pas à mal faire; quand on ne fait rien, l'esprit se remplit d'images dangereuses et de projets insensés. Pour un démon qui tente un homme occupé, il y en a cent qui tentent le paresseux.

On peut être paresseux pour les affaires du salut et pour le travail et les choses de cette vie. Je ne sais laquelle de ces deux sortes de paresse est la plus préjudiciable ; elles mènent toutes deux aux mêmes conséquences et aux mêmes péchés.

L'enfant paresseux passe son temps à ne rien faire ou à faire des riens. Est-il étudiant, il s'endort sur son bureau, n'étudie pas ses leçons, ne fait pas ses devoirs. Rien ne sera capable de le faire sortir de cette torpeur, ni les mauvaises notes, ni le point d'honneur. Ou bien s'il s'occupe, ce sera à des bagatelles ou à des amusements frivoles. Il ne profite pas de l'éducation qu'on lui donne ; son esprit sera inculte comme une terre en friche, et il sortira de l'école aussi ignorant qu'il y est entré. Quelle figure pourra-t-il faire dans le monde? Il sera incapable de remplir honorablement les fonctions qu'on lui confiera. Alors il se mordra les doigts d'avoir été paresseux dans son enfance. Mais ce sera trop tard.

Est-il à la maison, il ne fait rien de ce que ses parents lui prescrivent, ou il le fait mal, sans attention, sans application. On est obligé de le gronder continuellement ; il n'a pas la force d'entreprendre les choses les plus faciles ; le moindre obstacle l'arrête ; tout lui paraît impossible parce qu'il ne veut faire aucun effort.

Au service de Dieu, il porte la même négligence ; les devoirs de la religion, les intérêts de son âme lui pèsent ; à l'église, il tente Dieu par sa tenue nonchalante qu'il a même à la sainte messe, aux moments les plus solennels. Loin de faire des progrès dans la correction de ses défauts, il recule. Il a bien de temps en temps de bons désirs, de bons mouvements ; mais cela ne dure pas. Il se lasse bien vite et retombe dans sa première indolence. « Les désirs tuent le paresseux, dit le Saint-Esprit ; il veut et ne veut pas ; il veut aujourd'hui une chose et demain une autre ; aujourd'hui il est bien disposé et demain il sera disposé autrement. »

Que de péchés dans une âme lâche et indolente ! Les tentations sont autant de défaites. « J'ai passé, dit l'Ecriture, par le champ du paresseux, et il était plein de mauvaises herbes ; les épines en couvraient toute la surface, et l'enceinte de pierres qui devait l'environner était renversée. » On ne saurait mieux dire pour peindre le délabrement d'un cœur livré à la paresse.

Vous reconnaissez-vous, cher enfant, dans ce petit portrait ? Si non, bénissez Dieu de vous avoir préservé d'un vice bien funeste. Si au contraire vous retrouvez là quelques traits qui se rapportent à vous, demandez pardon au Seigneur, et appliquez-vous désormais à secouer cette torpeur qui vous mènerait à l'abîme.

- Rappellez-vous la grande loi du travail qui a été portée au commencement et qui est imposée à tous depuis le péché d'Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Rappelez-vous l'exemple de Nazareth. Dans cette humble maison, que voyez-vous ? Tous travaillent, saint Joseph, la sainte Vierge, l'Enfant Jésus lui-même ; oui, l'Enfant Jésus, malgré son âge tendre, malgré sa dignité de Fils de Dieu, travaille comme un pauvre, comme un serviteur. C'est pour vous donner l'exemple.

Le monde lui-même, malgré bien des défauts, réprouve et flétrit les paresseux, pendant qu'il accorde son estime aux vaillants, aux laborieux qui réussissent à force de travail et d'application.

A combien plus forte raison le bon Dieu réprouvera-t-il le lâche chrétien qui se traîne péniblement dans la voie de ses commandements ? Il a même à ce sujet prononcé une parole bien dure à l'adr d'une âme que la ferveur avait abandonn « Je te vomirai, dit-il, de ma bouche. »

Arrière donc cette mollesse indigne d'un homme et d'un chrétien ! Retenez bien la leçon que le bon Dieu vous donne par l'exemple de la petite fourmi : « Considérez la fourmi, dit-il, et apprenez d'elle à être sage. Quoiqu'elle n'ait ni chef qui la conduise, ni maître qui l'instruise, elle a soin de faire sa provision pendant l'été, et d'amasser dans la moisson de quoi se nourrir. Jusques à quand dormirez-vous ? Quand vous réveillerez-vous de votre sommeil ? Si vous restez paresseux, l'indigence viendra fondre sur vous et elle vous accablera. »

Ayez donc toujours, mon enfant, une sainte

activité qui vous fasse aimer vos devoirs et qui vous rende prompt à les remplir en vue de lui plaire et pour votre salut. Que les difficultés du travail ne vous rebutent pas; le bon Dieu, à qui vous vous adresserez, rendra doux et facile ce qui vous paraît tout d'abord dur et pénible.

Prière.

O mon Dieu, vous avez condamné tous les hommes au travail, et il s'écarte de l'ordre que vous avez établi celui qui s'adonne à la paresse et qui perd son temps dans l'inaction ou dans de vains amusements. Faites-moi la grâce de bien comprendre cette leçon et surtout de bien la mettre en pratique en prenant dès mon enfance de bonnes habitudes de travail et d'activité. Je vous offre toutes les peines que me coûtera cet excellent apprentissage de la vie.

La Légèreté.

Ici, je m'attends à ce que les enfants regimbent contre l'aiguillon et viennent dire : « N'allez pas nous faire des reproches cette fois ; nous avons le droit d'être légers; c'est le privilège de notre âge. » Tout doux, mes amis. Ecoutez-moi et vous verrez que je ne condamne que ce qui est vraiment condamnable. Non seulement je vous permets d'être léger d'une certaine façon que je vous expliquerai tout à l'heure, mais je déclare avec les meilleurs éducateurs que ce serait un malheur si un enfant n'avait pas ce défaut.

L'expérience est là pour démontrer qu'il y a plus de ressources d'avenir dans un enfant, plein de vie et d'ardeur, auquel échappent des étourderies, que dans un autre qui est tou-

jours sérieux comme une grande personne et qui languit dans l'inertie. Ce dernier est une eau dormante et trompeuse qui inspirera bien des inquiétudes à l'œil préoccupé d'en sonder les profondeurs. Il paraîtra sans défauts, vivra sans reproche, grandira dans l'habitude des hommages et des compliments, et finira par devenir insupportable à cause de l'orgueil subtil qui s'est insinué peu à peu en lui et qui éclatera avec une violence et une âpreté inouies à la première contradiction sérieuse, au premier mécompte qu'il rencontrera dans la vie. Le bel édifice est par terre, et il n'y a plus moyen de le reconstruire, car l'heure de la formation de la volonté est passée.

L'autre enfant a de la vie, de l'exubérance même; il ne peut tenir en repos ni son corps, ni sa langue; il parle, rit, saute continuellement; sans réflexion, sans méthode, il se laisse aller à la dissipation, et préfère toujours le jeu aux choses sérieuses. Il donnera beaucoup de peines à ses parents et à ses maîtres qui auront souvent à le reprendre pour des fautes extérieures et visibles qu'il sera le premier à reconnaître. Il sait qu'il a des défauts, et qu'il a besoin de correction. Ce n'est pas à dire qu'il recevra toujours bien les observations, mais il n'aura pas entretenu au fond de son cœur ce mal profond de l'orgueil secret qui produit à brève échéance la révolte, le dédain et la haine contre quiconque donne un avertissement ou une leçon. Vienne, avec l'âge, le développement de la raison et du caractère, et aussi, disons-le, grâce à la fermeté d'une direction paternelle, cet enfant si étourdi pourra devenir excellent et capable d'une grande générosité et d'une haute vertu.

« J'ai assisté à ce triomphe, dit Mgr Dupan-

loup, et j'en ai joui : j'ai vu des enfants, avant leur douzième année, fidèles aux heures du silence, attentifs aux leçons de la science et de la vertu, empressés au travail, recueillis dans la prière et je me suis dit : Quelle joie pure, quel honneur pour ceux qui élevèrent ces enfants, et qui sont parvenus à former des esprits si mûrs, des cœurs si fermes, des âmes si sérieuses, dans un si jeune âge ! Mais aussi comment ne pas aimer des enfants si courageux et si aimables! Comment ne pas admirer une enfance si noble et si pure, si généreuse et si docile ! »

Voilà, n'est-il pas vrai, mes chers enfants, des paroles bien belles et bien capables de vous réconcilier avec les moralistes qui vous prêchent vos devoirs à temps et quelquefois, du moins si l'on s'en rapportait à votre appréciation, à contretemps. Nous vous passons une certaine légèreté qui est le propre de votre âge. Mais il en est une autre contre laquelle nous devons vous prémunir ; c'est celle qui, au lieu d'être une passagère faiblesse de l'âge, est un vice inhérent au caractère et à la nature, et qui rend incapable d'application, d'éducation et par conséquent de vertu.

Comment, en effet, s'y prendra-t-on pour former et élever de tels enfants? Tout le travail des maîtres et des parents, tous les soins les plus habiles sont ruinés d'avance par ce malheureux défaut de la légèreté incurable. Tout glisse à la surface, rien ne pénètre au fond ; ou plutôt le fond manque. On a beau y déposer les meilleures leçons, tout y passe comme dans une crible et rien n'y reste.

Si ce défaut persiste dans une âme, on ne peut rien attendre d'elle. Fénelon la compare à une place démantelée qui reste ouverte à toutes les

attaques de l'ennemi. On pourrait la comparer à ces citernes pleines de fissures qui laissent échapper l'eau et qui sont toujours à sec.

Quelles seront les conséquences de la légèreté ? On ne les voit que trop; c'est le gaspillage de tous les dons de Dieu et l'inutilité de la vie qui cependant est sérieuse, puisqu'elle prépare l'éternité. En attendant le châtiment réservé à celui qui ne fait pas fructifier son talent, c'est pendant toute la vie, l'étourderie sous toutes les formes, l'inconstance, l'irréflexion, c'est surtout la ruine de la piété et de la vertu. Sans réflexion, on se laisse bien vite séduire et entraîner au mal. La réflexion apprend, au contraire, à se diriger sûrement et fait éviter bien des fautes. Comme on traite tout avec légèreté, il n'est pas étonnant qu'on agisse de même avec les choses de la religion, les habitudes de prière et le bon Dieu lui-même.

Oh! cher enfant, efforcez-vous dès maintenant de réagir contre ce manque de réflexion; tâchez de rentrer en vous-même par un petit examen intérieur de ce qui se passe en vous; rendez-vous compte de vos actions et des divers motifs qui vous font agir. Ne vous contentez pas de quelques paroles dites à la hâte et par routine en guise de prières, ni de quelques notions superficielles d'un catéchisme récité comme ferait un perroquet. Soyez plus exigeant pour votre âme et ne craignez pas de vous gêner un peu pour réfléchir.

Prière.

O mon Dieu, je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur un point que je croyais de bien peu d'importance. L'âge corrigera peu à peu en moi bien des défauts, mais je comprends que cela ne se fera pas tout seul; il faut que je m'en donne la peine, que je sois un peu

plus réfléchi et que je m'applique moi-même à me débarrasser des défauts de l'enfance. Autrement ces petits défauts disparaîtraient pour faire place à d'autres qui seraient pires. Je vous demande, ô mon Dieu, de me préserver du malheur déplorable dont parle votre prophète, quand il s'écrie: « La terre est remplie de désolation parce que personne ne réfléchit dans son cœur. »

CHAPITRE III

Vertus à pratiquer.

1° LA FOI

Le bon Dieu a parlé aux hommes; d'abord à Adam et à Eve, nos premiers parents; plus tard aux patriarches, à Abraham, à Isaac et à Jacob; plus tard encore il s'est entretenu avec Moïse comme un ami avec son ami, puis avec ces hommes qu'on appelle les prophètes. Enfin, il y a dix-huit siècles, le Fils de Dieu lui-même a daigné venir sur la terre pour instruire et sauver les hommes; il a fait connaître les mystères et les volontés de son Père aux Apôtres et à la foule.

Or, mon enfant, Dieu n'a pas voulu que le récit de ces événements si importants et de ces communications si précieuses fût ignoré des hommes, puisque c'est pour le salut de tous qu'il a agi ainsi. Il a inspiré à des écrivains sacrés la pensée de relater dans des livres parfaitement exacts tout ce qui concerne la religion. Vous savez que l'ensemble de ces livres forme ce qu'on appelle la Bible qui se divise en deux parties : l'Ancien et le Nouveau Testament. Pour que la Sainte Ecriture ne fût pas livrée à l'interprétation libre de chacun, Notre Seigneur a confié à l'Eglise qu'il a établie, le

soin d'enseigner la vérité qui est aussi dans la Tradition, c'est-à-dire dans la transmission orale de la révélation. Le résumé des vérités que nous devons croire est dans le catéchisme, ou, si l'on veut, mais d'une manière très abrégée, dans le Symbole des apôtres.

Avoir la foi, c'est croire à ces vérités que Dieu a révélées et que la sainte Eglise catholique enseigne. Les enfants, pour une multitude de choses qu'ils ne connaissent pas encore, s'en remettent au témoignage de leurs parents qu'ils savent plus instruits et plus expérimentés qu'eux-mêmes. L'autorité sur laquelle nous nous appuyons est bien plus solide encore, puisque c'est celle même de Dieu qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, et celle de l'Eglise qui est infaillible.

Autant est douce et sereine la situation d'esprit d'un fidèle croyant qui se repose sur la parole de Dieu et de l'Eglise qui le représente ici-bas, autant est pénible et douloureux l'état de ceux qui n'ont pas le bonheur d'avoir la foi. Ils ne savent pas d'où ils viennent, ni où ils vont, ni ce qu'ils font sur la terre ni même ce qu'ils sont.

« Oh! qu'on est misérable, s'écriait le plus grand des impies du dix-huitième siècle, quand à quatre-vingts ans on n'a pas la foi. » Le roi de Prusse, son ami, qui n'était pas moins hostile à la religion, ne pouvait s'empêcher de pleurer son incrédulité, quand il voyait les fidèles, ses sujets, aller aux offices de l'Eglise : « Comme ils sont heureux, ceux-là! s'écriait-il, ils croient, ils ont la foi. »

Mon cher enfant, remerciez Dieu de vous avoir fait naître dans un pays chrétien et de bons parents qui vous ont fait recevoir promptement le saint baptême. Ce jour doit être à

vos yeux le plus beau de votre vie jusqu'au jour où vous aurez le bonheur de recevoir le bon Dieu dans votre cœur pour la première fois. Une flamme céleste a été déposée ce jour-là dans votre cœur ; gardez-vous bien de la laisser éteindre ou diminuer. Entretenez-la de votre mieux par la prière et l'instruction religieuse. Aimez à faire des actes de foi dans votre cœur.

Saint Vincent de Paul avait tellement peur de blesser en quoi que ce soit cette grande vertu, qu'il portait constamment sur sa poitrine une feuille de papier sur laquelle il avait écrit un acte de foi à toutes les vérités chrétiennes, et qu'il avait convenu avec le bon Dieu que chaque fois qu'il porterait la main sur son cœur, ce serait comme s'il récitait cet acte de foi.

Croyez donc, mon enfant, de toute la force de votre âme, à toutes les vérités de notre sainte religion, aux grands mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Jésus a béni ceux qui croient docilement et simplement; il a guéri une multitude de malades auxquels il n'a demandé auparavant qu'une chose, qui était de croire. La sainte Vierge a été proclamée bienheureuse parce qu'elle a cru à l'annonce du ciel. Abraham a vu sa postérité bénie et par elle toutes les nations de la terre, parce qu'il a ajouté foi à la parole de Dieu. Celui qui croit fera des prodiges, il transportera les montagnes.

Si la foi n'opère pas en vous des merveilles semblables, elle fera quelque chose de plus utile : elle vous fera remporter la victoire sur tous vos ennemis, c'est-à-dire sur le démon, le monde, la concupiscence, et le péché ; finalement elle vous ouvrira les portes du paradis.

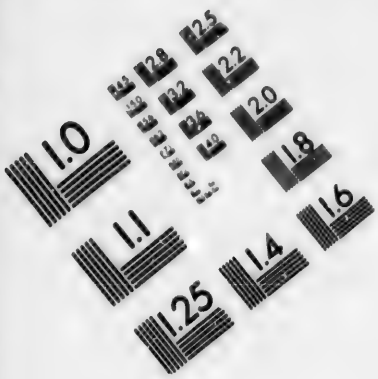
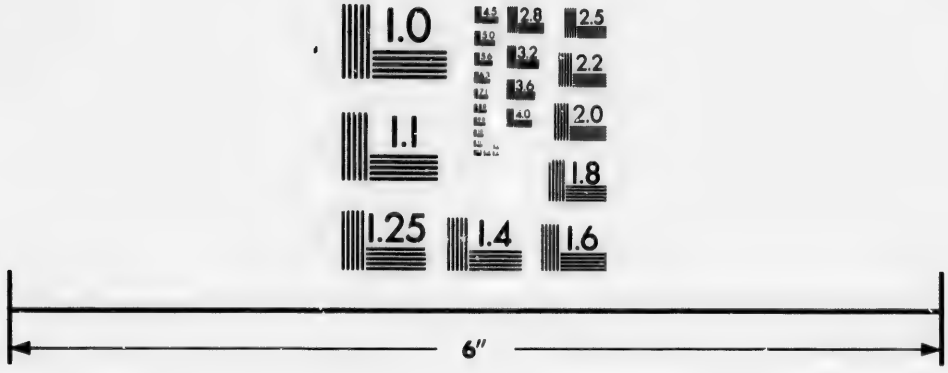
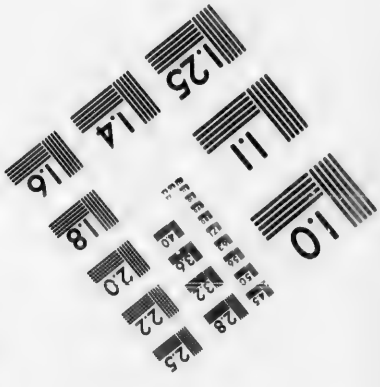


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Prière.

Je crois, ô mon Dieu, oui je crois fermement aux vérités que vous avez révélées au monde; je les crois, parce que vous êtes la vérité même et que vous ne pouvez pas vous tromper ni me tromper; je les crois parce que votre Eglise qui me les enseigne est infaillible. Vous avez dit d'elle que celui qui l'écoute vous écoute vous-même. Je sais qu'en suivant vos enseignements je ne marcherai point dans les ténèbres; vous êtes la lumière du monde, vous êtes la voie, la vérité et la vie.

Mais, je vous en prie, ô mon Dieu, augmentez encore ma foi; et surtout donnez-moi la force de vivre toujours conformément à mes croyances; que ma foi soit agissante et pratique, influant sur toute ma conduite.

2° L'ESPÉRANCE

Partout sur la terre, mon enfant, vous rencontrez cette belle fleur de l'espérance. Tout le monde vit d'espérance. C'est elle qui console le malheureux dans l'adversité : « Demain, se dit-il, apportera la joie peut-être. » C'est elle qui rassure le cultivateur qui a jeté son grain dans la terre; la semence rapportera peut-être le centuple. C'est elle qui donne au matelot la force d'entreprendre ses longs et périlleux voyages à travers les mers ; il espère revenir riche. C'est elle qui soutient vos parents dans leurs travaux et dans les soins dont ils vous entourent; ils pensent qu'un jour vous serez leur bâton de vieillesse et l'honneur de leur nom. C'est elle enfin qui vous donne du courage dans l'accomplissement de vos devoirs, quelque pénibles qu'ils puissent être. Gardez au cœur cette espérance : on en a besoin dans la vie. Toutefois elle ne

suffit pas, celle dont nous venons de parler. Elle est humaine, ne repose que sur une vague confiance et ne s'étend pas au delà de cette vie. L'espérance surnaturelle, qui est une des trois vertus théologales, ne connaît pas de « peut-être », ni de limites; elle est appuyée sur l'autorité de celui qui a les paroles de la vie éternelle; elle perce les nues.

Espérez, mon enfant, les biens infinis de l'éternité, le bonheur sans mélange que Dieu réserve à ses élus ; espérez votre salut, malgré les tentations; Dieu a promis de vous donner la grâce de les surmonter et de parvenir au ciel. Ah! sans doute sur cet océan de la vie, vous verrez votre petite nacelle violemment ballottée par les flots des passions; mais ne craignez rien. Lors même que Dieu semble s'être éloigné; il est là près de nous; il ne permet du reste jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces.

Le saint homme Job était comme écrasé sous le poids des plus grandes afflictions. Il espère néanmoins; il sait que son Rédempteur est vivant et qu'il le verra un jour.

Après sa faute, saint Pierre pleure amèrement, mais va-t-il se désespérer? Non; il laisse à Judas cette funeste détermination. Quant à lui, il a confiance dans la miséricorde de Celui qui lui avait dit à lui-même de pardonner soixante-dix fois sept fois.

En toute circonstance, dans vos peines ou après vos fautes, jetez-vous avec confiance dans les bras du bon Dieu qui est infiniment puissant et infiniment bon. C'est un Père qui, pour vous sauver, n'a pas hésité à sacrifier son Fils unique. Espérez en Jésus-Christ qui est mort pour tous sur la croix et qui nous fait un devoir d'avoir confiance en lui : « Celui

qui croira sera sauvé, » nous dit-il. « Croyez en moi, ajoute-t-il, et que votre cœur ne se trouble pas. » N'est-ce pas nous dire d'espérer en lui? Du reste c'est la dernière parole qu'il nous adresse en terminant son beau discours après la Cène : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Le bon Dieu ne nous fera jamais défaut. Il ne faut pourtant pas que cette confiance très grande et très nécessaire dégénère en présomption. Ce serait une faute, par exemple, de dire : « Je n'ai pas besoin de m'occuper de mon salut, ni de contrarier mes péchés. Dieu est bon ; il ne permettra pas que je sois damné. » Dieu est bon, oui, mais il est saint et juste, il ne peut favoriser le péché qu'il déteste, ni souffrir que le pécheur reste impuni. Il est un bon Père, mais il ne permet pas qu'on se moque de lui et de ses volontés. Il nous a créés sans nous, mais il ne veut pas nous sauver sans nous. « Aide-toi, et le ciel t'aidera, » dit un proverbe qui s'applique aussi bien aux choses du ciel qu'à celles de la terre.

Comptez sur Dieu, mais n'allez pas le tenter par vos imprudences et vous exposer vous-même au danger. C'est parce que l'apôtre Pierre a été présomptueux et imprudent, qu'il a commis la grande faute qu'il dut pleurer toute sa vie.

Prière.

J'espère en vous, ô mon Dieu, parce que vous êtes infiniment bon et miséricordieux ; vous m'avez promis de me donner le ciel dans l'autre vie et dans celle-ci la grâce pour y parvenir. J'attends avec la plus ferme confiance la réalisation de vos promesses, auxquelles il vous est impossible de n'être pas fidèle.

Augmentez encore cette espérance, de sorte que jamais rien ne puisse l'ébranler et que partout et toujours j'aspire à vous posséder dans la bienheureuse éternité.

3° LA CHARITÉ ENVERS DIEU

Est-il besoin de vous dire d'aimer Dieu ? Tout ici-bas ne prêche-t-il pas ce devoir ? Les bienfaits de Dieu ne nous enveloppent-ils pas de toutes parts ? Puisque l'amour appelle l'amour, vous ne pourrez considérer toutes ces marques de la bonté divine à votre égard sans être vous-même pénétré d'un profond sentiment d'amour envers Dieu.

Qu'avez-vous, mon enfant, que vous n'ayez reçu de sa main ? Vous lui devez l'existence et tous les biens qui accompagnent l'existence. Il vous a donné une âme créée à son image et destinée au bonheur éternel. Il vous a donné tous ces avantages du corps et de l'esprit que vous êtes peut-être porté à vous attribuer à vous-même, au lieu d'en remercier Dieu qui en est l'auteur.

C'est pour vous aussi que Dieu a répandu ces innombrables merveilles qui embellissent l'univers. Les saints le bénissaient constamment d'avoir ainsi orné le palais que l'homme habite. Ils le bénissaient surtout en prêtant leur voix à cette multitude de créatures dépourvues de raison, mais dociles à suivre les lois qui leur ont été tracées au commencement, et qui sont toutes pour notre utilité ou notre agrément. Saint Augustin, en lisant dans ce grand livre de la nature, aimait à redire : « Le ciel et la terre me prêchent l'amour de Dieu. » A la vue des astres, des montagnes, des fleurs, il lui semblait entendre une voix

sortir de ces créatures pour lui dire : « Augustin, aime ton Dieu, aime ton Dieu. »

Oui, mon enfant, l'univers entier vous invite à aimer votre Dieu. Mais ne considérez pas seulement ses bienfaits dans leur ensemble et en général ; descendez dans le détail, faites-en l'application à votre âme en particulier.

Rappelez-vous toutes les grâces que le bon Dieu vous a faites depuis que vous existez. Il vous a fait naître dans un pays chrétien, au sein d'une famille chrétienne, alors que tant d'autres enfants naissent dans des pays barbares et plongés au sein des épaisses ténèbres du paganisme. Dès votre entrée en ce monde, vous avez été admis au baptême et, par là, fait enfant de Dieu. Et depuis cette grâce ineffable, que d'autres vous pourriez compter ! L'instruction chrétienne que vous recevez, les exemples de vertu que vous avez sous les yeux, les soins vigilants et continuels de votre bonne mère et de votre excellent père, la réception du sacrement de pénitence en attendant le grand bienfait de la première communion. Dieu va venir en vous ! Y pensez-vous ? Ce même Dieu qui vous a aimé au point de mourir pour vous sur le Calvaire, après les souffrances et les humiliations innombrables de sa Passion, veut porter jusqu'à votre cœur le sang qu'il a répandu afin de purifier et de nourrir votre âme. Jésus est venu sur la terre pour tous les hommes, il est mort pour tous, mais afin de bien montrer qu'il aurait fait pour chacun d'eux ce qu'il a fait pour tous, il descend dans chacun des chrétiens et mêle son sang à leur sang et sa vie à leur vie.

Voilà l'amour de Dieu pour vous ; n'allez-vous pas lui rendre amour pour amour ? Oh ! cher enfant, aimez bien le bon Dieu, et redi-

tes-lui sans cesse de cœur et même de bouche : « O Dieu, mon amour et mon tout ! — Mon Dieu, je vous aime. » Prenez l'habitude d'agir pour l'amour de Dieu. Les pauvres demandent qu'on leur fasse l'aumône pour l'amour de Dieu. C'est une excellente pensée qu'il faut transporter dans toute votre conduite. Agir et surtout souffrir pour l'amour de Dieu, que c'est beau !

Prière.

O mon Dieu, vous m'avez aimé plus que je ne le méritais ; que dis-je ? vous m'avez aimé avant même que j'eusse l'existence. Vous m'avez aimé sans mesure. Faites qu'à la vue de tant de bonté de votre part, je sois moi-même embrasé d'amour pour vous. Voici mon cœur, je vous le donne, consumez toutes les imperfections dont il est rempli ; arrachez-en toutes les fibres qui ne sont pas pour vous. Accordez-moi la grâce de vous aimer par dessus tout, de vous aimer ici-bas et durant l'éternité.

4° LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Ce n'est pas assez, mon enfant, d'aimer le bon Dieu, il faut encore aimer le prochain ; ou plutôt ce n'est pas aimer le bon Dieu que de ne pas aimer le prochain. Cela vous paraît peut-être étrange : c'est pourtant la pure vérité. Entendez en effet cette parole de nos Saints Livres : « Celui qui dit aimer Dieu et qui n'aime pas son prochain est un menteur. » Quelle délicatesse de la part du bon Dieu que d'unir si intimement dans le cœur des hommes l'amour envers lui-même et l'amour envers le prochain !

Notre-Seigneur veut que l'on considère tous les hommes comme des frères, mieux que cela

comme d'autres « lui-même ». « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, dit-il, c'est à moi que vous le faites. Le commandement nouveau que Je vous donne, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. On connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez la charité. » Avant d'enseigner, Notre-Seigneur a donné l'exemple. Sa vie a été toute consacrée au salut des hommes, à leur bonheur. Il n'est pas une misère qu'il n'ait soulagée. Sa mort a été le prix de notre rançon. Pour que sa charité fût manifestée jusqu'à la fin des temps, il a institué la Sainte Eucharistie qui est le don de Dieu par excellence.

Comment mettrez-vous en pratique ce devoir? D'abord en ne faisant point de mal à personne, ni en paroles ni en actions. On dit quelquefois que les enfants sont sans pitié, cruels et méchants. C'est vrai de quelques-uns; c'est faux de la plupart. Vous ne serez jamais du nombre de ceux qui ne songent qu'à nuire et à faire des sottises. Vous n'insulterez jamais les pauvres, ni les vieillards, ni les infirmes; ils sont les amis de prédilection du bon Dieu.

Vous éviterez aussi la jalousie qui est un bien vilain défaut, opposé à la charité. L'enfant jaloux s'attriste du bien qui arrive aux autres; il voudrait tout avoir pour lui, tous les avantages, les premières places dans les compositions, toutes les attentions dans les sociétés. S'il arrive qu'un autre a plus de mérite et plus de succès que lui, il lui voue une haine mortelle et est disposé à lui faire tout le mal possible. C'est l'orgueil dans toute sa laideur, c'est la méchanceté dans tout ce qu'elle a de plus vil.

Il n'est pas défendu de désirer de réussir aussi bien que ses camarades et de faire tous

ses efforts pour cela. Il n'y a là qu'une louable émulation qui peut stimuler l'indolence et aider à l'accomplissement du devoir; mais la basse envie, qui divise les membres d'une même famille, est un fléau qu'on ne saurait trop repousser. Ce qu'il faut dans les cœurs, c'est la charité douce et bienveillante qui fait vouloir du bien à tous les hommes; loin de s'attrister du mérite et des succès du prochain, elle s'en réjouit, de même qu'elle compatît à sa tristesse et à ses peines. Avec elle viendront la paix, la joie et tous les biens.

La charité retiendra sur vos lèvres les paroles de médisance ou de calomnie. Il y a des enfants, surtout parmi les petites filles, qui sont toujours à dire du mal de leurs camarades ou compagnes. Vous ne les imiterez pas et vous vous rappellerez qu'il ne faut pas faire aux autres ce que vous ne voudriez qui vous fût fait.

S'il vous arrive de « discuter », faites-le sans vous « disputer »; cédez volontiers, quand il s'agit de choses de peu d'importance; « mieux vaut, comme disait le bon saint François de Sales, une once de charité que cent charretées de raisons. »

Il ne suffit pas de ne pas nuire au prochain; la charité veut encore qu'on soit disposé à lui faire du bien, à lui venir en aide par l'aumône ou autrement. Celui qui fait l'aumône aux malheureux, non pour être admiré des hommes, mais en vue de Dieu, celui-là est sûr d'être récompensé au centuple par Dieu lui-même, car qui donne aux pauvres prête à Dieu. C'est ce qui faisait dire à sainte Madeleine de Pazzi cette touchante parole : « Quand je suis en contemplation, c'est Dieu qui m'aide; et, quand je secours le prochain, c'est moi qui aide Dieu. »

C'est aussi ce qu'avait compris une petite fille qui se préparait à sa première communion. Sa mère lui donnait chaque jour un sou, afin qu'elle s'achetât quelque chose pour manger avec son pain; au lieu de dépenser son petit pécule, la charitable enfant le conservait soigneusement, afin de faire une aumône abondante aux pauvres le jour de sa première communion.

Par ce commandement, Dieu veut encore que vous aimiez ceux-là mêmes dont vous croiriez avoir à vous plaindre. C'est d'ailleurs l'exemple que Jésus-Christ a donné, particulièrement au moment où il allait rendre le dernier soupir sur la croix. Il prie pour ses bourreaux et dit : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » D'ailleurs, si vous ne pardonniez pas les petites offenses, que vous pouvez recevoir de votre prochain, comment pourriez-vous réciter le « Notre Père » dans lequel il y a « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés »?

Saint François de Sales était si charitable qu'il disait que lors même qu'une personne lui aurait arraché un œil, il la regarderait encore de l'autre avec bonté.

O l'aimable vertu, mon enfant, que la charité! Si elle régnait parmi les hommes, la terre serait un paradis. La charité! mais c'est la vie des anges, c'est la vie de Dieu qui est charité.

Prière.

O Seigneur Jésus, qui êtes la charité même, vous qui avez tant aimé le monde et qui vous êtes plu pendant votre vie mortelle à consoler l'affligé, à secourir les malheureux, à guérir les infirmes, vous enfin qui avez passé en faisant le bien, mettez dans mon cœur une étin-

celle de la flamme de la charité qui consumait le vôtre. Ne permettez pas que je reste insensible aux misères et aux souffrances de mon prochain ; surtout ne permettez pas que je sois pour lui une cause de peine ; faites que je l'aime comme moi-même pour l'amour de vous.

5° LE ZÈLE

La charité, mon enfant, à l'égard du prochain ne consiste pas seulement à vouloir du bien à son corps et à le soulager dans sa pauvreté. Ce n'est là qu'une partie de ses attributions et je dirai même la moins noble. La vraie charité porte à aimer avant tout l'âme de son prochain, à faire son possible pour l'édifier et la sanctifier, la guérir et la sauver.

Travailler au salut des âmes, qui sont les images du bon Dieu, les sœurs des anges, et le chef-d'œuvre de la création, c'est remplir la plus belle mission qu'on puisse avoir à remplir sur la terre. Avoir sauvé une seule âme, disons-le, c'est avoir plus fait que si l'on avait sauvé tout l'univers ; cette âme en effet doit rendre à Dieu une gloire sans fin par des actes qui se succéderont à l'infini dans l'éternité.

C'est la vertu de zèle qui pousse ces milliers de prêtres, de religieux et de religieuses à renoncer au monde pour s'occuper exclusivement de la sanctification des âmes, de l'instruction chrétienne des enfants, du soulagement corporel et spirituel des hommes.

C'est la vertu de zèle qui anime les missionnaires qui s'en vont au loin faire connaître le bon Dieu à ceux qui n'en ont jamais entendu parler. Ils savent bien que là leur sont réservées de grandes persécutions, des privations continuelles, et peut-être même la mort san-

glante. N'importe; leur amour pour les âmes leur fait compter pour rien tous les sacrifices. Si Dieu daigne couronner leurs travaux par le martyre, ils sont au comble de leurs vœux.

Sainte Thérèse, dès son enfance, était tellement embrasée de zèle, qu'à l'âge de huit ans elle s'enfuit de la maison paternelle avec son petit frère pour aller en Afrique sauver les âmes des infidèles. On eut bien de la peine à la ramener et à lui faire comprendre que le temps n'était pas venu pour elle d'exercer ce genre d'apostolat. Elle n'alla jamais aux Missions; néanmoins elle contribua par ses prières à la conversion d'une multitude d'infidèles. Le bon Dieu lui en a donné l'assurance à elle-même.

Cet exemple vous fait voir, mon cher enfant, que le zele s'exerce de bien des manières. A côté de ce grand apostolat des prêtres et des missionnaires, il y en a d'autres qui sont davantage à votre portée.

Avant tout il faut mettre l'apostolat du bon exemple, parce qu'il est obligatoire pour tout le monde. Que d'âmes se sont converties par de bons exemples qu'ils ont eus sous les yeux! On raconte qu'un protestant étant rentré dans une église fut tellement édifié de la piété avec laquelle le sacristain avait fléchi le genou devant le Saint-Sacrement, qu'il se fit catholique.

Pour cet apostolat, il n'est pas nécessaire de vous singulariser, encore moins de faire le prêcheur, il suffit de « bien faire toutes choses » simplement et sans respect humain. Un mot dit à propos peut faire du bien. Une attitude réservée, le silence même, sont une protestation suffisante, et un avertissement salutaire, quand on entend prononcer de vilains mots, ou que

l'on est dans une compagnie qui ne se respecte pas. Ah! malheur, mon enfant, à ceux qui, au lieu d'édifier leurs petits camarades, les porteraient au péché par le mauvais exemple! Notre-Seigneur a lancé contre ces malheureux les plus terribles anathèmes. « Il serait préférable, dit-il, qu'on leur attachât au cou une meule de moulin et qu'on les jetât au fond de la mer. »

Il y a encore l'apostolat de la prière; c'est celui que pratiquait sainte Thérèse dans son monastère, nous l'avons dit. Toutes les personnes pieuses ou religieuses auxquelles on ne fait attention et qui prient pour la conversion des pécheurs, le jour et la nuit, dans le cloître ou dans le monde, sauvent des âmes en grand nombre et auront la récompense réservée aux apôtres. On attribue aux prières d'une pauvre esclave chrétienne la conversion de toute la nation ibérique. Soyez donc, cher enfant, à la maison, à l'église, un petit apôtre, en priant pour les pauvres pécheurs, en demandant au bon Dieu de les toucher et d'en faire des chrétiens fidèles.

Vous pouvez même faire davantage, mon enfant. Qui vous empêche, par exemple, d'offrir tous les jours votre travail ordinaire, vos petites peines, vos souffrances plus grandes, si vous en avez, pour le salut des âmes? Qui vous empêche même d'accomplir à cette intention quelque acte de mortification volontaire, une petite pénitence qui ne nuira nullement à votre santé? Comprenez-vous maintenant comment vous pouvez devenir « un petit missionnaire »? Soyez persuadé qu'en travaillant ainsi au salut des âmes, vous sauverez la vôtre. Courage, et prenez pour divise cette parole d'un saint prêtre, le P. Chevrier, qui a con-

sacré sa vie au service des enfants et des petits : « Tout pour Dieu et les âmes! »

Prière.

O Divin Sauveur, qui vous êtes sacrifié pour mon salut, donnez-moi le zèle qui me fera travailler aussi au salut des âmes. Je n'aurai probablement pas le bonheur d'être au nombre de ces apôtres qui portent au loin la connaissance de l'Evangile; mais par la prière, les bonnes œuvres et surtout par le bon exemple, je puis quand même beaucoup pour l'édification et la sanctification de mon prochain; faites que dès maintenant et toujours je sois fidèle à ce triple apostolat.

6° LA PIÉTÉ

La piété est le devoir de tous les hommes, mais particulièrement des enfants. Que veut-on dire quand on dit d'un enfant qu'il est bien sage? Sans doute, on veut dire qu'il ne fait point de sottises et qu'il est bien obéissant; mais on veut dire surtout qu'il aime bien le bon Dieu, qu'il se plaît à faire sa prière, qu'il se tient comme il faut à l'église, sans causer ni tourner la tête, en un mot qu'il est pieux. On devrait pouvoir faire ce compliment à tous les enfants. Le bon Dieu leur accorde tant de grâces, sans qu'ils s'en doutent; il leur en réserve tant dans l'avenir, que c'est bien juste qu'ils lui consacrent les prémices de leur existence, le printemps de leur vie et que leur conduite puisse réjouir ses regards au milieu de ce monde où il y a tant de mal.

Dans l'enfance, l'âme qui est encore pure et qui n'a pas été obscurcie par le nuage des passions dirige son regard tout droit vers Dieu. Une des meilleures impressions qu'on garde de

ses jeunes années, c'est précisément le souvenir de la sincérité de la piété tendre et naïve qu'on a eu le bonheur de posséder à cette époque. Plus tard on aura plus de peine à se recueillir et à monter cette échelle mystérieuse de Jacob qui aboutit au trône de Dieu, et l'on dira avec le P. Chevrier : « Où est ce beau temps de mon enfance, où ne sachant comment exprimer les sentiments intérieurs de mon âme, je disais : ô mon Dieu, je vous aime grand comme le ciel et la terre? »

Saint Philippe de Néri eut, dès son enfance, un attrait particulier pour la prière. Sa plus grande joie était de s'entretenir avec Dieu, à qui il s'offrait à son réveil; il commençait et terminait toutes ses actions par l'élévation de son cœur à Dieu et par l'invocation de son nom adorable qu'il répétait encore le soir en s'endormant. Chaque jour il assistait à la messe et semblait y être ravi en extase. Quand il avait les mains croisées sur sa poitrine et les yeux levés vers le ciel, il ressemblait à un ange. C'est dans la prière qu'il puisait la force qui lui était nécessaire pour vaincre toutes les tentations et pour conserver fidèlement le trésor de son innocence; c'est ainsi qu'il fit des progrès admirables dans la vertu et dans la science et qu'il devint un grand saint.

Il n'est pas question ici d'inviter les enfants à prendre des attitudes extraordinaires de prière, alors que le cœur ne répond pas à l'extérieur. Non, pas plus dans la piété que dans le reste, il ne faut se singulariser. Soyez recueilli pendant la prière, silencieux, modeste; mais que toujours le dehors soit le miroir du dedans. On ne trompe pas Dieu.

Il n'est pas question non plus de se surcharger de pratiques pieuses; ce serait là une dé-

votion mal comprise et qui ne serait pas de longue durée; il vaut mieux d'abord bien faire tout ce qui est commandé, mais le faire constamment; pour le reste qui est de simple conseil et qu'on appelle les pratiques de surérogation, il faut être prudent, consulter son confesseur, et s'appliquer davantage à la ferveur qu'à la multiplicité des prières.

De cette manière, mon enfant, vous acquerrez peu à peu l'habitude de prier et vous la garderez facilement, après que seront passés les moments de ferveur propres à votre âge.

Vous serez donc bien fidèle à dire avec attention et dévotion vos prières du matin et du soir, à assister avec exactitude et recueillement à la sainte messe et aux offices, à réciter pieusement les prières avant et après les repas, avant et après les classes. Comme pratique de surérogation, je vous conseillerai chaque jour une dizaine de chapelet en l'honneur de la Sainte Vierge.

Si vous priez ainsi, vous recevrez le secours divin sans lequel nous ne pouvons rien faire de bon pour notre salut; vous pourriez résister aux entraînements du mal et obtenir l'inappréciable faveur d'une bonne première communion.

Prière.

O mon Dieu, qui faites vos délices de converser avec les enfants des hommes, pourquoi ne mettrais-je pas mon bonheur à converser avec vous dans la prière? Je me plais à vivre auprès de mes bons parents, à leur redire mon amour, à leur demander ce dont j'ai besoin, ne dois-je pas me plaire avec vous qui êtes infiniment aimable et qui seul pouvez m'accorder les secours sans lesquels il m'est impossible de vivre chrétiennement.

7° L'OBÉISSANCE

L'obéissance, voilà bien la vertu par excellence à proposer aux enfants. Elle résume et contient toutes les vertus de leur âge. Ceux qui ont à leur commander et à qui ils ont à obéir, ce sont leurs parents et les maîtres à qui les parents les confient. Les uns et les autres ne leur commandent que ce qui est bon. Il est bien évident que si de ce côté il y avait des sollicitations au péché, la désobéissance serait un devoir. C'est un cas que nous ne citons que pour ne rien oublier dans un article de cette importance. Heureusement il ne se présentera jamais pour vous, cher enfant, que Dieu a entouré de soins et de protection.

Aussi avons-nous raison de dire que si vous obéissez, vous serez pieux, on vous fera faire exactement vos prières, vous garderez l'innocence, parce que vous éviterez les compagnies dangereuses qu'on vous défendra de fréquenter. Le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un enfant, c'est de dire qu'il est obéissant.

Le bon Dieu le bénit, comme du reste il l'a promis en imposant le devoir par le quatrième commandement : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. »

A côté de la récompense, il y a le châtiment qu'il ne faut pas oublier non plus. L'ancienne loi était très sévère pour les enfants indociles qui violaient ce précepte. Elle parle de la peine de mort quant il s'agit de désobéissance obstinée en matière grave.

Tout le monde sait le terrible châtiment infligé à Absalon, le fils révolté du roi David. En fuyant après une défaite, il resta suspendu par sa chevelure aux branches d'un arbre, puis frappé à mort par un soldat qui était à sa

poursuite. Son corps fut ensuite jeté dans une fosse qu'on remplit de pierres. Maintenant encore après trois mille ans, les parents qui passent près de là avec leurs enfants leur rappellent que c'est là la tombe d'un fils rebelle et leur ordonnent de jeter eux aussi une pierre en signe de réprobation.

Cette même obéissance, vous la devez à tous ceux qui représentent vos parents auprès de vous, et qui ont le pouvoir de vous commander; vous la devez aux maîtres et aux prêtres chargés de vous diriger et de vous instruire.

N'allez pas croire, mon enfant, que vous êtes seul à obéir ici-bas. Tout le monde obéit ; jeunes ou vieux, riches ou pauvres, tous ont des supérieurs auxquels ils doivent se soumettre. S'ils ont des inférieurs à qui commander, c'est une charge de plus et une grave responsabilité qu'ils assument. Ils auront à répondre devant Dieu de cette double série de devoirs ; et croyez bien que les obligations de celui qui obéit sont plus douces que les obligations de celui qui commande. Voilà pourquoi saint Paul demande que l'on obéisse avec joie et empressement pour ne pas aggraver le fardeau déjà bien lourd de ceux qui commandent.

En conséquence, mon enfant, vous obéirez promptement comme les saints qui laissaient une lettre à moitié formée en écrivant pour courir où on les appelait, ou encore comme le jeune Samuel qui se lève plusieurs fois pendant la nuit pour dire au grand-prêtre Héli : « Vous m'avez appelé, me voici. »

Le petit Antoine Chevrier, qui devait fonder plus tard à Lyon une Providence pour les enfants, était tellement fidèle à cette vertu que sa mère a pu dire : « Mon fils ne m'a jamais désobéi. » Un jour que celle-ci devait s'absen-

ter, elle lui dit : « Tu vas t'asseoir là, voici tes jouets pour t'amuser, tu resteras là jusqu'à mon retour. — Oui, maman, » répond l'enfant. Trois heures après, au retour de la mère, il était à la même place qu'il n'avait pas quittée un seul instant.

Pour vous encourager à être bien obéissant, vous méditerez quelquefois cette parole de saint François de Sales : « Jamais un vrai obéissant ne s'est perdu, » ou bien cette autre de nos Saints Livres : « L'homme obéissant remportera des victoires, » ou encore celle de Dieu qui a dit lui-même : « Je préfère l'obéissance aux sacrifices. »

Prière.

O mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné un moyen aussi facile à employer pour vous plaire. Laissé à moi-même, souvent je serais indécis dans la conduite à tenir ; peut-être même vous déplairais-je, en croyant vous honorer. Avec l'obéissance, je n'ai aucune crainte de ce genre. Tout est parfaitement clair dans mes devoirs. Votre volonté, c'est la volonté de mes parents et de tous ceux qui ont autorité sur moi. Je vous demande de me convaincre davantage encore de cette vérité, et de me la rappeler sans cesse, afin que je ne désobéisse jamais, et que par ma soumission je rende mes parents heureux et moi-même digne de mérites.

8° L'AMOUR DES PARENTS

Peut-être, cher enfant, allez vous trouver cet article inutile. Tant mieux, s'il en est ainsi. C'est signe que vous aimez vos parents, que vous êtes bien aise de les voir, de converser avec eux, de répondre par des caresses à leurs embrassements, et que vous désirez les rendre

heureux, et tout cela parce que vous avez compris les grands bienfaits dont vous leur êtes redevable. Mais est-il bien sûr que vous aimiez vos parents autant que vous devriez les aimer ? Est-il bien sûr que vous ayez compris la grandeur des bienfaits dont ils vous ont comblé ? Laissez-moi, cher enfant, répondre hardiment non à ces deux questions, lors même que vous déploieriez toute la bonne volonté dont vous disposez. Ces bienfaits sont comme ceux du bon Dieu, toute proportion gardée. Ils dépassent de beaucoup la capacité de notre cœur. Essayons de les comprendre.

C'est à vos parents, après Dieu, que vous devez l'inestimable bienfait de l'existence. Chaque jour ils vous le conservent, et au prix de quels sacrifices ! Depuis le jour où vous êtes né, votre père et votre mère n'ont vécu que pour vous. Avez-vous jamais fait attention à la sollicitude d'une mère veillant avec amour sur un berceau, attentive à la plus légère plainte, s'émouvant au moindre cri ? Son nouveau-né est tout son plaisir, toute sa vie. Elle ne le quitte pas ; elle ne s'aperçoit point que les fatigues et les insomnies épuisent sa santé. Eh bien, mon enfant, vous avez été l'objet de tous ces soins pendant plusieurs années ; et encore maintenant, et pendant longtemps dans l'avenir, la même sollicitude sous une autre forme veille et veillera sur vous. Votre père n'a plus qu'un but qui est de travailler pour élever l'enfant que Dieu lui a donné, et lui faire un sort plus doux, exempt de privations.

A mesure que vous grandissez, les soins augmentent. Il ne s'agit plus seulement de veiller au développement du corps, il faut aussi instruire l'intelligence et faire naître dans l'âme le germe des vertus chrétiennes. Oh!

quel dévoûment! La vie de vos parents est une longue suite de sacrifices et jamais vous ne pourrez leur rendre tout ce qu'ils ont fait pour vous. Que du moins vous les récompensiez de votre mieux par votre reconnaissance et votre amour. Que jamais vous ne leur fassiez de la peine par le plus léger murmure ou la moindre parole d'irrévérence.

Vous savez ce qui est arrivé à Cham qui avait manqué de respect à Noé, son père; il s'était moqué de lui et avait engagé ses frères, Sem et Japhet, à en faire autant. Le patriarche, en apprenant la conduite indigne de son fils, le maudit et lui prédit que sa race serait esclave. Dieu entendit cette malédiction d'un père offensé, il la réalisa, et nous voyons encore sur la terre la race de Cham soumise à l'esclavage, inférieure aux autres peuples, et comme marquée du sceau de la réprobation. Quel exemple terrible!

L'amour que vous aurez pour vos parents sera donc un amour respectueux, vivifié par la foi; vous les honorerez en vue de Dieu dont ils tiennent la place; de la sorte, les témoignages d'affection que vous leur donnerez se changeront en autant d'actes de religion et d'œuvres méritoires pour le ciel.

Vous les réjouirez par votre bonne conduite : c'est là le témoignage d'amour auquel ils seront le plus sensibles. S'ils sont parfois sévères, loin de vous en affliger, vous leur serez reconnaissant des moyens qu'ils prennent pour vous corriger de vos défauts et de vos mauvaises habitudes; certes, s'ils n'écoutaient que la voix de leur tendresse, ils passeraient toute leur vie à vous faire un oreiller de roses et à vous éviter le plus petit chagrin; mais ils savent que s'ils agissaient ainsi, ils seraient

de véritables bourreaux, vous préparant pour l'avenir les plus amères déceptions et les peines les plus cuisantes; ils savent aussi que Dieu un jour leur dira : « Qu'avez-vous fait de l'âme que je vous avais confiée pour lui apprendre à me connaître, à me servir et à employer les moyens d'acquérir la vie éternelle? » Vous grandirez et dans quelques années vous deviendrez un homme, et pendant ce temps votre père et votre mère bien-aimés vieilliront, leurs cheveux blanchiront; eux que vous voyez maintenant pleins de force et de santé, bientôt (je dis « bientôt » car la vie passe si vite pour les anciens!) vous les verrez brisés et courbant leurs fronts et leurs épaules vers la terre qui doit les recevoir. Oh! cher enfant, si vous pensez à cet avenir, il est certain que vous les entourerez de soins affectueux et de toutes sortes d'égards. Que de regrets vous vous ménagerez pour plus tard, si vous ne leur donnez pas toute la satisfaction qu'ils ont droit d'attendre de vous!

Prière.

O mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné les bons parents que j'ai. Je vous demande que vous les combliez de biens et que vous les conserviez à mon affection jusqu'à l'extrême vieillesse. Je vous demande aussi la grâce d'être toujours pour eux par ma conduite un sujet de consolation et de joie. Sanctifiez et rendez surnaturel ce sentiment d'affection que j'éprouve pour eux, afin que ma récompense soit d'être avec eux dans le ciel pendant l'éternité.

9°. LA FRANCHISE

Le bon Dieu nous a donné la parole pour

manifester extérieurement les pensées et les sentiments de notre âme. La règle est donc de dire les choses telles qu'on les connaît, de les donner comme vraies ou fausses, quand on les croit ainsi. Il y a des personnes qui agissent tout autrement; à les voir, à les entendre, on croirait plutôt que la parole leur a été donnée pour cacher leurs pensées. Leur air, leurs regards les trahiraient; alors ils appellent à leur aide le mensonge de leur bouche pour contredire le langage de leur cœur et de leur physionomie. Ce sont des menteurs.

Deux choses surtout portent l'enfant à mentir : le besoin de s'excuser, et l'envie de paraître plus qu'il n'est dans la réalité.

A-t-il commis une faute, il ne l'avouera jamais; il inventera toutes sortes d'expédients et de ruses pour démontrer que ce n'est pas lui. Il s'imagine par là gagner l'estime de ses maîtres. Quelle erreur! Tôt ou tard la fraude est découverte, et l'on se défiera du petit menteur.

Si vous voulez sûrement gagner l'estime et l'affection de vos parents et maîtres, vous serez toujours franc et sincère avec eux. Ils savent bien que vous n'êtes pas parfait; s'il vous échappe des fautes, avouez-les sans déguisement, on vous pardonnera facilement; on l'a dit avec raison, une faute avouée est à moitié pardonnée. On aura confiance en vous, parce qu'on sait que vous serez assez franc pour raconter ce que vous faites et assez sage pour ne faire volontairement aucune sottise. Si vous avouez vos fautes, c'est signe qu'elles vous déplaisent et que vous voulez vous corriger.

Dans un pensionnat, une petite fille se faisait remarquer par sa franchise. On était à l'époque des compositions de fin d'année qui décident

des prix. Le devoir de l'enfant était bon, mais une lettre mal formée rendait équivoque l'orthographe d'un mot; interrogée par la maîtresse quelle lettre elle avait voulu faire, l'enfant répondit selon la vérité, alors qu'elle savait qu'il y avait une faute. Elle n'eut pas le prix d'orthographe, mais au jour solennel de la distribution, on lui décerna aux applaudissements de toutes ses compagnes le prix de franchise créé spécialement pour elle.

Une autre source de mensonge, c'est l'orgueil, l'amour-propre. L'enfant veut se faire ressortir; il exagérera ses mérites ou ceux de sa famille, et brodera sur quelques faits insignifiants toutes sortes de belles circonstances plus propres à satisfaire sa vanité. D'autres fois, il inventera de toutes pièces des histoires glorieuses, des exploits merveilleux.

Si vous apercevez en vous des tendances à ce défaut, mon enfant, il faudrait attirer continuellement votre attention de ce côté pour vous corriger et établir dans votre cœur la sincérité, la loyauté, la franchise que l'on aime tant rencontrer dans les enfants. Sachez qu'en mentant, non seulement vous déplaisez aux hommes, mais à Dieu, et vous savez que l'on ne peut pas tromper Dieu qui voit tout, jusqu'à vos plus secrètes pensées. Si vous lisez les Actes des Apôtres, vous y trouverez un exemple terrible de la manière dont Dieu punit les menteurs. Ananie et Saphire sont frappés de mort pour avoir voulu tromper saint Pierre. Ceux qui mentent se montrent les fils de Satan, car il est appelé le père du mensonge.

Que votre manière de parler soit celle que vous indique l'Evangile, à savoir le oui et le non de la plus franche sincérité. Suivez

l'exemple de cette enfant de neuf ans qui, ayant pris des friandises à ses parents, se mit à pleurer parce qu'elle craignait d'être grondée, mais qui ne voulut cependant pas mentir, comme le lui conseillait un domestique indélicat afin d'éviter la correction méritée. « Non, dit-elle, je ne veux pas mentir, lors même que mon père devrait me battre ; j'ai déjà été assez malheureuse d'avoir offensé Dieu par ma gourmandise, je ne veux pas l'offenser de nouveau par un mensonge. »

Prière.

O Seigneur, qui êtes vérité, donnez-moi une participation de cette perfection, afin que mon âme soit transparente comme le cristal et que le mensonge ne souille jamais mes lèvres. Celui qui commet le péché se plaît dans l'ombre et les ténèbres ; celui qui vous aime doit marcher dans la lumière et la vérité. Il ne convient pas aux fils de la lumière de se servir de la dissimulation et des artifices; mais pour en arriver à cette parfaite franchise, je sens qu'il me faut purifier mon cœur de bien des passions. Donnez-moi, ô mon Dieu, le courage de le faire.

10° LA DOUCEUR

Vous êtes résolu, mon enfant, à imiter Notre-Seigneur, et à faire régner en vous l'esprit du bon Dieu. Or l'esprit du bon Dieu est un esprit de douceur. Jésus a voulu être appelé l'agneau de Dieu pour montrer combien il affectionne la vertu dont l'agneau est le symbole. Plus tard quand il se donnera pour modèle, il dira encore : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Sa vie tout entière il s'est montré d'une inaltérable dou-

ceur à l'égard de tout le monde, de ses ennemis comme de ses amis, des étrangers comme de ses familiers. Considérez-le au jardin des Oliviers : avec quelle douceur il reçoit le traître Judas qui vient l'embrasser pour le faire reconnaître aux bourreaux dans l'obscurité de la nuit ! Il l'appelle son ami et cherche par un reproche empreint de la plus vive tendresse à lui faire abandonner son sinistre dessein. A saint Pierre qui avait tiré son épée, il dit de la remettre dans le fourreau. Enfin il guérit le serviteur Malchus qui était des hommes venus pour le prendre. Voilà le modèle offert à votre imitation.

Le disciple de Jésus-Christ doit être bon et doux à l'égard de tous, à l'égard des ennemis et des amis, des petits et des puissants. Il évite tout ce qui peut blesser le prochain ; jusque sur son visage il y a comme un reflet de calme et de sérénité qui fait reconnaître l'esprit dont il est animé. Le Saint Esprit répand sur toutes ses actions un parfum d'agréable odeur qui trahit son origine. On dit que pendant la persécution qui sévit au Japon, un chrétien fut reconnu à ce signe qu'il avait reçu un soufflet sans se laisser aller à l'emportement.

La douceur a un autre mérite, que Notre-Seigneur relève dans les béatitudes : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. »

La douceur est en effet un aimant qui attire et attache les cœurs, tandis que l'esprit colère les rebute et les éloigne. « On prend, dit le proverbe, plus de mouches avec le miel qu'avec le vinaigre. » Saint François de Sales, qui aimait à répéter cette maxime, a converti plus de soixante mille hérétiques ; c'est par sa douceur plus que par ses discussions.

Si on se laisse emporter par la colère, le démon ne manque pas de profiter de ces moments pour porter au mal, car, selon le mot de saint Louis de Gonzague, dans l'eau trouble il trouve toujours à pêcher.

Appliquez-vous, mon petit ami, à acquérir la douceur, lors même que vous auriez un tempérament vif et emporté. Saint François de Sales, qui est devenu parmi les saints le type de la douceur, ne l'a acquise qu'à force de bonne volonté ; il était d'un naturel très ardent. Un jour qu'on l'insultait et qu'on mêlait les menaces aux injures, un de ses amis lui reprocha son insensibilité : « Vous croyez que je suis insensible, répondit le saint, mettez la main sur mon cœur, et vous sentirez avec quelle force il bat ; mais je ne veux pas par une impatience perdre en un moment le peu de douceur que j'ai acquise par des efforts de vingt-quatre ans. »

Voulez-vous avoir une règle sûre pour pratiquer cette vertu, c'est précisément saint François qui la donne. La voici : « Ce que vous verrez pouvoir être fait avec amour, il le faut procurer ; ce qui ne se peut faire que par débat doit être laissé. » Cela s'entend bien entendu de ce qu'on peut omettre sans péché.

Prière.

O Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. Oui, donnez-moi cette douceur qui entretient la paix dans l'âme et attire vos bénédictions. Hélas ! bien souvent, je me suis laissé dominer par mes passions et emporter par mon mauvais caractère ; j'ai froissé, offensé mon prochain par ma vivacité et mes brusqueries. Pardon de ces excès ; faites, je vous en prie, qu'animé de votre

esprit, j'agisse en tout dans la douceur et la paix.

11° LA MORTIFICATION

Peut-être, mon enfant, ce mot vous fait-il peur à l'avance. Quelle idée de parler de mortification à un âge où tout invite au plaisir et à la joie.

Ah ! cher enfant, même à votre âge, il est bon d'entendre l'exposé des devoirs tels qu'ils sont. « Le royaume des cieux souffre violence, a dit Jésus-Christ, et seuls, ceux qui se font violence pourront y entrer. » Et ailleurs ne dit-il pas : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ? »

Tout jeune que vous êtes, n'avez-vous pas déjà des fautes à expier ? Comment pourrez-vous le faire, sinon par la mortification et la pénitence ? Autrement vous aurez à les expier douloureusement dans l'autre vie qui n'est plus le temps de la miséricorde et du pardon.

Au reste, il est impossible de se conserver sage, pur, obéissant, si l'on ne se mortifie pas quelquefois. « Comme le sel préserve la chair de la corruption, dit saint François de Sales, ainsi la mortification préserve l'homme du péché. » C'était ce qu'avait bien compris une petite fille devenue plus tard sainte Geise. Dès sa plus tendre enfance, elle portait un dur cilice; quelqu'un s'en était aperçu un jour et lui en demanda la cause. L'enfant rougit d'abord, mais forcée de s'expliquer elle répondit que c'était pour faire pénitence ; « les plaisirs, ajoutait-elle, sont la perte des âmes, et, moi, je veux sauver la mienne. »

C'est cette pensée qui a détermine tant de personnes à quitter le monde, à s'enfermer

dans le cloître pour y vivre dans la pratique des plus rudes mortifications.

Quelles pénitences, mon enfant, sont davantage à votre portée ? La première de toutes et la plus nécessaire, c'est le renoncement à votre volonté pour accomplir la volonté du bon Dieu et de ceux qui le représentent auprès de vous. Ce renoncement, c'est l'obéissance, dont nous avons déjà parlé. Outre cette pénitence que vous avez pris la résolution de pratiquer de votre mieux, il y a la pénitence volontaire qu'on inflige à ses sens en leur refusant les satisfactions qu'ils demandent. Par exemple, vous ferez une chose très agréable au bon Dieu, en ne laissant pas égarer vos yeux sur tout ce qui se présente. Saint Louis de Gonzague tenait les yeux toujours modestement baissés. Ce sera encore une excellente pratique que d'accepter volontiers une nourriture qui ne reviendrait pas bien à votre goût.

Que les maladies, les peines, les fatigues et les petites contrariétés soient comme autant de sacrifices que vous offrez au bon Dieu.

On raconte qu'une jeune enfant avait subi une douloureuse opération sans faire entendre la plus légère plainte. Sa mère lui dit : « N'as-tu donc pas souffert ? — Pardon, ma mère, j'ai souffert beaucoup. — Comment n'as-tu rien fait paraître ? — Ma mère, j'ai pensé aux souffrances de Jésus-Christ sur la croix ; de plus j'ai accepté ces souffrances comme une pénitence pour mes fautes. »

C'est ainsi que vous ferez dans vos souffrances, mon enfant ; vous penserez à Notre-Seigneur sur la croix et aussi à vos péchés. Ces deux pensées vous donneront le courage dont vous avez besoin pour pratiquer la mortification.

Prière.

O bon Jésus, par amour pour moi, vous avez choisi toute une vie de souffrances; vous vous êtes sacrifié pour expier des fautes que vous n'avez pas commises, et moi je ne ferais point pénitence! Je chercherais à satisfaire mes mauvais penchants! Non, il n'en sera pas ainsi; il ne convient pas aux membres d'être dans les délices, quand la tête est couronnée d'épines. Je vivrai dans la pénitence et la mortification; je me ferai violence, je me priverai des jouissances de la vue, de la curiosité, du goût, à l'exemple des saints, et comme eux je me fortifierai dans les luttes du Seigneur en me rappelant les paroles de saint Paul : « Si nous souffrons avec le Christ, nous serons glorifiés avec lui. »

12° SOYEZ UN ANGE

Le sacrement de l'Eucharistie est appelé communément dans la liturgie le pain des anges. Ce mot indique l'innocence et la pureté qu'on doit porter à la sainte Table. Il faudrait être un ange pour recevoir dignement cette nourriture céleste. Dans quelques années, peut-être dans quelques mois, vous serez admis au banquet eucharistique. Oh! cher enfant, ce n'est point trop que de passer tout votre temps désormais à vous préparer à la grande action de votre vie.

Appliquez-vous à devenir véritablement un ange par la piété, l'innocence et toutes les vertus de l'enfance chrétienne, afin que Jésus fasse ses délices de venir habiter en vous et que tous ceux qui seront témoins de votre conduite soient portés par vos bons exemples à lui rendre honneur et gloire.

***

Soyez l'ange de la famille. La famille est l'image de la Trinité sur la terre. Elle devrait reproduire l'harmonie et le bonheur qui règnent dans le ciel. Il s'en manque qu'il en soit toujours ainsi dans la réalité, à cause des passions humaines et des défauts dont aucun fils d'Adam n'est exempt. Il est possible toutefois de se rapprocher du modèle, si l'on ne peut en atteindre la perfection. Vous pourrez y contribuer, mon enfant, par le respect dont vous entourerez votre père et votre mère, par votre empressement à accomplir tous leurs ordres, par votre délicatesse à prévenir leurs désirs. Vous serez encore l'ange de la famille en vous faisant aimer de vos frères et sœurs par votre bon caractère et en vous servant de cette affection pour les tenir unis entre eux et les porter à Dieu. Une grande union existait entre saint François de Sales et ses frères et sœurs. Leur bonne mère le constatait avec joie et ne cessait de dire à sa petite famile : « Mes chers enfants, imitez en tout votre frère François; suivez ses bons conseils et faites tout ce qu'il vous dira. »

***

Soyez l'ange de l'école. L'école joue un rôle immense dans la vie. Ils le savent ceux qui veulent ruiner la société. Comme le fruit dépend de la fleur, ainsi l'homme fait dépend de l'éducation qu'il aura reçue. Plaise à Dieu que l'école soit une pépinière de bons chrétiens! Plaise à Dieu que tous ceux qui la fréquentent donnent le bon exemple! Ce sera, n'est-ce pas, mon enfant, votre préoccupation. Vous respecterez toujours vos maîtres, vous leur témoignerez votre affection et la reconnaissance qu'ils

ont le droit d'attendre de vous à cause des services qu'ils vous rendent. Vous leur prouverez la sincérité de ces sentiments en vous montrant docile à suivre leurs avis et à profiter de leurs leçons, et en vous efforçant d'acquérir les connaissances qu'ils désirent vous inculquer.

Vous serez l'ange de l'école en donnant le bon exemple à vos camarades en tout et partout, non seulement aux heures des classes, mais dans tous vos rapports avec eux. L'école est un monde en petit; exercez-vous, cher enfant, à maintenir la charité autour de vous; soyez l'ange de la paix en étouffant les petites rancunes et querelles si fréquentes entre enfants; soyez l'ange de la modestie en veillant à ce que rien d'inconvenant ne puisse souiller l'âme de vos camarades.

Saint Bernardin de Sienne fut dès sa plus tendre enfance un modèle pour ses condisciples. La moindre parole immodeste qu'il entendait couvrait son front de rougeur et le remplissait d'une si vive horreur pour le péché qu'il ne pouvait s'empêcher de le témoigner par ses discours. Sa conduite était comme une douce lumière qui portait ses condisciples à la vertu, et c'était un frein qui retenait même les plus dépravés. Aussi les conversations un peu libres étaient-elles de suite interrompues, dès qu'il paraissait : « Silence, disait-on, voici Bernardin. » Tant était grande la puissance du bon exemple de cet enfant !

Enfin, cher ami, soyez l'ange de la paroisse. Il faudrait qu'en vous voyant passer dans les chemins, on puisse dire : « Oh ! comme cet enfant est sage ! » C'est surtout à l'église que les habitants de la paroisse doivent remarquer votre sagesse; vous serez l'édification de tous

par votre maintien modeste, recueilli, par la piété avec laquelle vous réciterez toutes vos prières et ferez la génuflexion devant le Saint-Sacrement.

Le jeune Antoine Chevrier était souvent chargé de faire la quête le dimanche dans l'église de sa paroisse. Ce petit enfant de chœur, si poli, si modeste, si candide, attirait sans le savoir l'attention de tous dans les rangs des fidèles. On le désignait communément par le nom de petit ange. Sa vue portait à la vertu et contribua à déterminer des vocations. Des personnes qui habitaient près de ses parents furent si frappées de sa tenue à l'église et de sa conduite, partout où elles le rencontraient, qu'elles se dirent l'une à l'autre : « Pourquoi ne ferions-nous pas comme ce jeune enfant et ne nous consacrerions-nous pas aussi au service de Dieu ? »

Soyez encore l'ange de la paroisse à l'extérieur dans vos récréations et vos travaux. Choisissez bien vos compagnons de jeux. Evitez tout amusement qui pourrait blesser la vertu des anges.

Dans vos travaux soyez appliqué et patient. Dans le ciel les anges travaillent sans cesse à procurer la gloire de Dieu. Faites de même, cher enfant. Que toutes vos actions soient pour la plus grande gloire de Dieu. Et après avoir été ici-bas l'ange de tous ceux qui sont autour de vous, vous irez un jour prendre place parmi les anges du ciel.

Prière.

O mon Dieu, c'est une grande et belle mission que celle que vous daignez me confier. Porter les autres au bien, travailler à votre gloire par le bon exemple, en un mot, être un

ange de vertu ici-bas, quel honneur pour ma faiblesse et ma misère ! Il m'est impossible d'atteindre ce but par mes propres forces, mais je puis tout, si vous me fortifiez. Je vous demande votre grâce, ô mon Dieu, pour que mes paroles et mes actions servent d'exemple et d'encouragement aux autres, et qu'en contribuant ainsi au salut du prochain, je puisse obtenir moi-même miséricorde.

IIe PARTIE

RÈGLEMENT DE VIE POUR LA JOURNÉE DE L'ENFANT CHRÉTIEN.

AVANT-PROPOS

Vous savez maintenant, mon enfant, en quoi consiste la vie chrétienne que vous êtes appelé à mener sur la terre. On vit chrétiennement, quand on évite le péché que le bon Dieu déteste par-dessus tout, et quand on cherche à pratiquer les vertus que le bon Dieu aime particulièrement. Les enfants possèdent un modèle parfait de ces deux dispositions dans la vie sainte de l'Enfant Jésus.

Il s'agit maintenant d'assurer l'exercice de la vie chrétienne et de la développer dans votre jeune cœur. Or vous savez que pour favoriser le fonctionnement et le développement de la vie naturelle et de vos membres encore faibles, on s'adonne à certains exercices corporels, comme la course, la gymnastique, le travail manuel et en général, les jeux. Que de pas, que de mouvements de toutes sortes ne fait-on pas faire au soldat pour l'aguerrir et le rendre apte à faire honneur à sa patrie sur les champs de bataille ! Il y a un esprit, une règle qui englobe et gouverne toute la vie du soldat : C'est la discipline militaire. Par elle tout est réglé du matin jusqu'au soir ; par elle l'ordre et l'harmonie sont substitués à la confusion et à l'anarchie ; c'est elle qui assouplit et fortifie les armées de manière à les rendre invincibles. Elle donne à quiconque s'y soumet un cachet, un pli, un caractère qui fait dire immédiatement : « Voilà un vrai soldat. »

Il en est de même dans la vie spirituelle.

Pour la favoriser et la développer, il y a des exercices à accomplir, une discipline à garder: c'est le règlement. Si on y est fidèle, on ne tarde pas à prendre un caractère qui fait dire aussi : « Voilà un vrai chrétien ! » Vous vous appliquerez, cher enfant, à mériter cet éloge, en observant parfaitement les recommandations qui vont suivre sur les exercices de la journée chrétienne.

§ 1. LE LEVER

Dans l'ancienne loi, on offrait au bon Dieu les prémices de toutes choses, c'est-à-dire les premiers produits de la terre ou des animaux, et même les aînés des familles. Aujourd'hui dans les pays religieux, on a gardé quelque chose de ce pieux usage. Ici c'est l'agriculteur qui apporte à l'église des grains de blé, pour que la récolte entière soit bénie. Là, c'est le vigneron qui dépose au pied de l'autel les premiers et les plus beaux raisins de sa vigne. Offrez les prémices de la journée, c'est-à-dire votre lever ; que votre première pensée en vous réveillant soit de donner votre cœur à Dieu ; votre première parole, une invocation pieuse ; votre première action, le signe de la croix. Soyez fidèle à redire la naïve prière que votre mère vous a apprise, quand vous étiez encore au berceau, ou d'autres semblables : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur. — Je vous offre cette journée. — Je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. »

Il importe beaucoup que le lever soit réglé et prompt. Il ne faut pas que la paresse préside à cet exercice. Ne discutez pas avec le petit démon qui se tient toujours caché sous l'oreiller. Vous seriez infailliblement vaincu et toute la journée se ressentirait de cette première défaite.

Vous avez certainement entendu dire quelquefois : « Un tel est de mauvaise humeur ; il s'est mal levé ce matin. » Cela veut dire que si le lever n'a pas été marqué par une victoire remportée sur la paresse, on est mal en train et mécontent de soi pour toute la journée. Le démon guette en effet le reveil de l'enfant pour le détourner du bon Dieu et de ses devoirs. N'écoutez pas ses suggestions qui vous préparaient, si vous vous y prêtiez, d'autres défaillances plus graves. Ecoutez plutôt les inspirations de votre bon ange qui s'efforcera de tourner votre esprit et votre cœur du côté de Dieu. Oh ! alors la joie du matin et le saint élan qu'elle vous donnera, durera jusqu'au soir.

La pensée de Dieu vous inspirera également une grande modestie. On ne saurait prendre trop de soin pour conserver en s'habillant cette belle vertu, si chère au cœur de Notre-Seigneur et qui fut la vertu par excellence de la Vierge très pure. Souvenez-vous que votre bon ange est près de vous, que le bon Dieu vous voit, et que la moindre immodestie des enfants fait pleurer le bon Dieu.

§ II. LA PRIÈRE DU MATIN

Aussitôt que vous serez habillé, mon enfant, vous vous mettrez à genoux et vous réciterez avec attention, avec ferveur, avec respect votre prière du matin.

Cette prière est le bonjour de l'enfant à son père ; dans les familles, les enfants viennent dès le matin saluer leurs parents et leur offrent leur front à baiser. Excellente habitude qui entretient l'affection, la reconnaissance et le respect. Vous êtes l'enfant du bon Dieu ; n'oubliez pas de vous présenter à lui, dès le commencement de la journée, pour lui témoigner

votre amour et votre désir de l'honorer comme il le mérite. Déjà vous lui avez donné votre cœur, mais il demande un entretien plus long. Il veut déposer sur votre âme le baiser de sa bénédiction. Il veut vous donner sa grâce pour toutes les circonstances et difficultés qui se présenteront dans le cours de la journée ; mais c'est à la condition que vous exposiez vos demandes et que votre bouche exprime vos sentiments à son égard. Excellente et douce obligation qui resserre les liens de charité entre le bon Dieu et sa créature.

Cette prière est un devoir. Vous avez tout d'abord à reconnaître l'excellence des perfections divines et à adorer sa souveraine Majesté, puis à lui rendre des actions de grâces pour le repos que vous venez de goûter et pour le jour qui se prépare.

Tous les hommes sont les serviteurs de Dieu; de même que les domestiques viennent se mettre à la disposition de leur maître pour faire sa volonté, ainsi vous devez chaque jour venir dire au bon Dieu, qui est votre Roi et votre Maître : « Me voici, ô mon Dieu ; je me soumets à votre volonté; commandez-moi; dites-moi ce que vous voulez que je fasse, et, moyennant votre sainte grâce, je l'accomplirai. »

Moyennant votre sainte grâce : ce mot indique une autre raison de la prière. On a besoin du secours d'en haut pour remplir ses devoirs et faire la volonté de Dieu. On en a besoin tous les jours. La prière quotidienne au matin de la journée, est le moyen régulier, établi par Dieu, pour l'obtenir.

Que de dangers attendent l'âme d'un enfant! La tentation se présentera sous toutes les formes; le démon, le monde et la concupiscence feront des efforts combinés pour faire tomber

le pauvre enfant dans les pièges tendus sous ses pas. Comment fera-t-il pour échapper? La prière lui suffira, mais il faut la bien faire.

Comprenez-vous maintenant la raison de ces formules qu'on vous fait réciter chaque jour? La prière vous munit contre les dangers, elle vous revêt d'une armure par laquelle vous triompherez de tous vos ennemis.

Ces formules que l'Eglise met sur vos lèvres sont toutes dignes de vénération. Le « Notre Père » est tiré de l'Evangile; c'est Notre-Seigneur qui l'a enseigné à ses apôtres qui lui demandaient comment il faut prier. Le « Je vous salue Marie » est le salut de l'Ange Gabriel à la sainte Vierge au jour de l'Incarnation. Le « Je crois en Dieu » est le résumé des vérités chrétiennes composé par les Apôtres. Les commandements de Dieu sont la loi donnée autrefois à Moïse par Dieu lui-même sur le mont Sinaï. Les actes de foi, d'espérance et de charité sont l'œuvre des saints; ils expriment de la manière la plus brève et la plus exacte les dispositions fondamentales dans lesquelles nous devons être par rapport à Dieu.

Pensez à cette origine, en récitant votre prière et vous ne vous laisserez pas aller à la distraction.

§ III. LA MÉDITATION

Voilà encore un de ces mots qui effraient les enfants, lesquels se figurent que cet exercice n'est pas fait pour eux. C'est une erreur. La méditation est bonne pour tout le monde, pour les enfants aussi bien que pour les grandes personnes. On lit en effet dans la vie de sainte Jeanne de Chantal que tous les matins, après la prière, elle faisait ranger ses enfants en cercle autour d'elle et qu'elle leur faisait faire quel-

ques minutes de réflexion sur une vérité de foi. « C'était merveille, dit l'auteur, de voir l'aînée, alors âgée de onze ans, faire fort dévotement un gros quart d'heure d'oraison mentale, duquel ensuite elle rendait compte avec une fidélité et une netteté admirables. »

Ce n'est donc pas une chose difficile que de faire tous les jours un peu de méditation. Vous ne pourrez trouver un meilleur moyen de vous préparer à la première communion. C'est là que vous apprendrez vraiment à connaître et à aimer le bon Dieu. C'est là que le bon Dieu qui voudrait tant que vous lui appartenicz entièrement, vous découvrira ses perfections et tout ce qui est le plus capable de vous attacher à lui. N'a-t-il pas dit un jour le désir ardent de son Cœur : « Laissez venir à moi les petits enfants ? »

Qu'est-ce donc, mon enfant, que faire sa méditation ? C'est se recueillir et s'entretenir intérieurement avec le bon Dieu de tout ce qui intéresse l'âme. Ainsi la méditation est une conversation, une causerie, un entretien cœur à cœur avec le bon Dieu qui vous voit, vous entend et vous répond intérieurement. Pour tout cela, il n'est pas besoin de se servir de la parole; il suffit de penser à ce qu'on veut dire au bon Dieu, comme aussi pour entendre sa voix intérieure, il suffit d'écouter au dedans de soi. Le bon Dieu vous parle, en vous inspirant de bonnes pensées, de bonnes résolutions que vous avez soin de mettre en pratique. Y a-t-il, dites-moi, un seul enfant de votre âge qui soit incapable de s'entretenir quelques instants avec son père? Non, il n'y en a pas. Mais le bon Dieu, vous le savez bien, est un Père et le meilleur des pères.

Laissez-moi vous dire maintenant comment

vous vous y prendrez pour converser avec le bon Dieu.

***

Quand vous voudrez faire votre petite méditation, vous devrez tout d'abord vous mettre en la présence de Dieu, c'est-à-dire bien vous persuader que Dieu est là où vous êtes, qu'il vous voit, qu'il vous entend. Vous lui direz du fond du cœur : « Mon Dieu, je crois que vous êtes ici présent, quand même mes yeux ne vous voient pas. » Cette simple pensée fait tenir dans un grand recueillement. Il faudra y ramener de temps en temps votre esprit, lorsque la légèreté de votre âge l'entraînera au loin.

Après avoir reconnu que vous êtes indigne d'être admis en la présence de Dieu à cause de sa grandeur et de votre petitesse, vous direz une courte prière comme celle-ci : « Venez, ô divin Esprit, éclairez mon intelligence, afin que je comprenne vos enseignements; réchauffez mon cœur, afin que je vous aime; fortifiez et dirigez ma volonté, afin que je ne fasse jamais que votre bon plaisir et qu'en particulier aujourd'hui j'accomplisse les bonnes résolutions que vous m'inspirerez. »

Après cela, vous pourrez vous asseoir et lire doucement le sujet de méditation que vous aurez choisi. De temps en temps vous vous arrêterez pour réfléchir aux paroles et aux pensées qui vous auront frappé. Par exemple, en méditant sur la première communion, vous lisez ces mots : « Jésus a tellement aimé les hommes, qu'il a bien voulu se faire leur nourriture ». Ces paroles vous touchent; vous pensez à cette grande charité du bon Dieu, et vous dites au dedans de vous : « Se faire manger par amour pour moi! Non, il n'est pas

possible de pousser plus loin la bonté! » Vous sentirez alors naître en vous des sentiments de profonde affection pour ce bon Jésus et vous le lui direz en répétant souvent ces simples paroles : « Mon Dieu, je vous aime, je vous aime ! Je veux toujours vous aimer. Ne permettez pas que je vous fasse de la peine, ô vous, mon amour! » Avant de terminer, vous prendrez la résolution de témoigner dans la journée votre amour à celui qui vous a tant aimé. Vous déciderez, par exemple, de faire un petit sacrifice, une légère privation dans la nourriture par amour pour le bon Dieu, ou encore de supporter telle ou telle contrariété que vous prévoyez, toujours par amour pour lui.

Peut-être en méditant sur ce même sujet, en lisant une phrase comme celle-ci : « Jésus a changé un peu de pain en son corps, » vous serez frappé par la puissance de Dieu qui d'un mot opère de pareils prodiges. Alors vous vous sentirez porté à louer, à bénir un Dieu si puissant et à vous humilier devant lui. Animé de ces sentiments, vous prendrez la résolution de vous tenir toujours avec un grand respect en sa présence, et vous y penserez toutes les fois que dans la journée vous serez devant le tabernacle et que vous ferez la génuflexion.

§ IV. QUELQUES SUJETS DE MÉDITATIONS

Peut-être, mon enfant, serez-vous embarrassé pour trouver des sujets de méditations. Pour vous venir en aide, nous allons vous en proposer ici quelques-uns sur les grandes vérités qu'on ne saurait jamais trop approfondir. Mais toutes les autres parties de ce livre peuvent également vous servir dans ce

but. Bien plus, chaque chapitre du catéchisme peut être le fondement d'une excellente méditation, comme aussi les mystères du rosaire, les évangiles du dimanche, les instructions que vous entendez. Ainsi vous pouvez varier à l'infini. Un jour vous choisirez la grandeur de Dieu, ou sa bonté ou bien sa sainteté. Une autre fois, ce sera la vie de Notre-Seigneur ou de la sainte Vierge avec les vertus dont ils vous ont donné l'exemple.

1° Pourquoi Dieu m'a-t-il créé?

O mon Dieu, je vois que vous ne m'avez pas créé pour la terre; les biens d'ici-bas sont passagers, et ne peuvent satisfaire les désirs de mon cœur qui veut le bonheur et un bonheur qui dure toujours. Vous m'avez créé pour vous connaître, vous aimer, vous servir et par ce moyen gagner le ciel, ma véritable patrie.

1. Je dois vous connaître, ô mon Dieu, non certes tel que vous êtes. Ma petite intelligence ne saurait comprendre l'infini. Je puis néanmoins m'élever à vous en me servant des créatures comme d'un piédestal. La terre avec toutes ses merveilles, le ciel avec ses astres innombrables et ses espaces immenses me révèlent votre bonté, votre sagesse et toutes vos perfections.

O mon Dieu, je me servirai de tous les moyens à ma disposition pour vous connaître toujours de plus en plus; je lirai dans le grand livre de la nature où est écrit partout en traits infiniment multipliés votre nom sacré, je m'appliquerai surtout à vous connaître dans le catéchisme que j'étudie, et les instructions que j'entends. O mon Dieu, donnez-moi cette science qui est la plus nécessaire de toutes.

2. Je dois vous aimer. O mon Dieu, vous êtes infiniment bon et infiniment aimable ; vous m'avez aimé comme un père le plus tendre aime son enfant de prédilection. Que de grâces j'ai reçues de vous ! Que de bienfaits dans l'ordre de la nature et dans l'ordre surnaturel ! Le création, l'Incarnation, la Rédemption, le baptême, l'appel à la première communion, des parents excellents et chrétiens ! O mon Dieu, tout me dit que je dois vous aimer.

3. Comment vous manifesterai-je mon amour ? Ce sera en vous servant, en accomplissant votre volonté, en obéissant parfaitement à tous vos commandements. Vous servir, ô mon Dieu, mais c'est un honneur, c'est la véritable royauté des hommes ici-bas ; c'est le moyen de régner éternellement dans le ciel. Ce sera, ô mon Dieu, ma joie de faire en tout et partout votre sainte volonté. Commandez, et j'obéirai désormais. Pardonnez-moi mes infidélités passées. Je le reconnais, je suis loin d'avoir correspondu jusqu'ici au dessein que vous avez eu en me créant. J'ai négligé d'apprendre à vous connaître ; bien souvent au lieu de vous aimer et de vous servir, je vous ai offensé et vous ai fait de la peine. Il n'en sera plus ainsi désormais, moyennant votre sainte grâce. Aujourd'hui je me rappellerai chaque fois que j'entendrai sonner la cloche cette parole de saint Bernard : « Pourquoi suis-je venu ici ? » et je dirai : « C'est pour gagner le ciel. »

2° La seule chose absolument nécessaire.

Vous avez dit, ô mon Sauveur, dans l'Evangile qu'une seule chose est nécessaire. Faites-

moi connaître quelle est cette chose pour que je m'y attache uniquement.

1. Cette seule chose absolument nécessaire, ce n'est pas la richesse. Il n'est pas donné à tous, quelques efforts que l'on fasse, de devenir riche. Du reste, vous m'avez averti qu'il ne faut pas amasser des trésors que la rouille ronge et que les voleurs peuvent dérober.

Ce n'est pas non plus l'exemption de misères ou de souffrances. Personne n'en est exempt ici-bas ; la loi a été posée au commencement, quand vous avez dit à Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Il faut que votre sentence s'exécute. Je sais du reste que vous n'avez pas épargné vos saints sur la terre. Plus ils vous aimaient, plus ils désiraient la souffrance.

Les honneurs, non plus que les plaisirs, ne donnent la satisfaction que mon cœur veut. Après avoir goûté à la coupe de toutes les joies et de toutes les dignités terrestres, le roi Salomon résumait ses impressions par ces paroles de découragement : « Vanité des vanités, tout est vanité. »

Un général qui allait mourir et à qui on rappelait ses brillantes victoires, disait : « Hélas ! que n'ai-je plutôt à offrir à Dieu un verre d'eau donné en son nom à un pauvre ! ».

O mon Dieu, faites que je ne me trompe pas dans la recherche du seul bien véritable.

2. Le seul bien véritable, c'est le salut de mon âme ; la seule chose nécessaire, c'est de gagner le ciel, c'est de m'assurer le bonheur éternel. Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, si l'on vient à perdre son âme ?

Oh ! comme les saints étaient pénétrés de cette nécessité de sauver leur âme ! Ils ne

reculaient devant aucun sacrifice, même devant le sacrifice de la vie, dès qu'il s'agissait de leur salut. Ces milliers de martyrs que l'Eglise honore en sont une preuve éclatante, ainsi que ces multitudes de saints et de saintes qui se sont voués à la vie la plus austère.

O mon Dieu, faites-moi comprendre comme eux la nécessité de mettre au-dessus de tous les intérêts, mon salut. Donnez-moi, je vous en prie, la grâce d'employer sans faiblesse les moyens d'assurer cette unique chose nécessaire ; faites-moi en particulier la grâce de résister victorieusement aujourd'hui à toutes les tentations que le démon me suggérera.

3° *Je mourrai un jour.*

O mon Dieu, aidez-moi à tenir mon esprit appliqué à ce sujet pénible ; je voudrais détourner mes regards, mais je sens qu'il est bon de méditer une bonne fois sur la mort. « En toutes choses, me dites-vous, il faut considérer la fin. » Vous ajoutez : « Souviens-toi de tes fins dernières et tu ne pécheras pas. »

1. La fin de ma vie ! Hélas, je la connais, c'est la mort que j'ai vue déjà plusieurs fois frapper autour de moi, peut-être au sein de ma famille bien-aimée.

Thomas de Kempis faisait visiter à un de ses amis une belle maison qu'il avait fait bâtir et ameublir superbement. Le visiteur admira sincèrement l'édifice ; puis il dit : « Votre maison est bien belle, mais elle a un défaut. — Lequel, s'il vous plaît ? — Elle a une porte. — Quoi ! est-ce là un défaut ? — Eh oui, puisqu'un jour il vous faudra sortir par cette porte pour ne plus rentrer ».

Oui, mon enfant, quelque belle que soit la

vie, quelque riche que soit la demeure qu'on habite, quelque affectionnés que soient les proches, il faudra un jour tout quitter. Ne croyez pas que la mort fasse plus de victimes parmi les vieillards que parmi les enfants. C'est le contraire qui est vrai. Elle frappe sans tenir compte de l'âge ou de la condition. Quelle est la famille, un peu nombreuse, qui n'a pas eu à pleurer un enfant qui lui a été ravi au moment où il commençait à donner les plus riantes espérances. A cette pensée, nous ne pouvons nous défendre de songer à un cher enfant qui grandissait jadis en faisant la joie de ses parents. Plein de vie et d'entrain, il prit une fluxion de poitrine dans une course un peu trop rapide. Huit jours après il était mort, âgé seulement de onze ans. Il avait eu néanmoins le temps de se préparer à sa première communion et de recevoir le bon Dieu dans son cœur innocent, la veille de sa mort. C'était son unique désir avant de quitter cette terre.

O mon Dieu, je sais que je suis ici-bas un condamné à mort ; faites que je sois constamment prêt à tout quitter, pour comparaître à votre tribunal.

2. Je mourrai, c'est-à-dire je quitterai tout ce que j'aime ici-bas, tout ce à quoi je tiens le plus. Je suis quelquefois fier de mon corps. Que va-t-il devenir ? De la boue, de la pourriture, quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue et que l'on ne peut regarder sans horreur. O mon Dieu, pourrais-je encore flatter et caresser ma chair, qui deviendra la proie des vers ?

La mort ne fait pas de différence entre le puissant et le pauvre. Les plus grands monarques tombent avec un peu plus de fracas,

et le bruit de leur chute retentit un peu plus au loin ; mais leur néant ne fait que se manifester davantage, et l'on peut redire les paroles d'un philosophe devant le lit funèbre d'un conquérant : « Voilà celui qui hier foulait aux pieds la terre, aujourd'hui il y est enfoui ; hier le monde entier ne pouvait le contenir, aujourd'hui l'espace de six pieds lui suffit. »

Le sultan Saladin voulut qu'au jour de sa mort l'on promenât dans la capitale son linceul et que l'on criât : « Voilà tout ce qu'emporte Saladin. »

O mon Dieu, si la mort nous dépouille ainsi de tout, à quoi bon me donner tant de peines pour amasser des richesses qui doivent périr? Je veux avant tout songer à amasser des mérites qui restent seuls, en accomplissant des actes de vertu. Donnez-moi la force de faire les sacrifices nécessaires pour la pratique des bonnes œuvres. Donnez-moi votre amour pour que je méprise les biens terrestres qui voudraient prendre votre place dans mon cœur.

4° *Comment mourrai-je ?*

Vous le savez, Seigneur, vous qui connaissez toutes choses, l'avenir aussi bien que le présent et le passé. Aurai-je le temps de me préparer à paraître devant vous, ou bien serai-je frappé subitement d'un coup qui me portera du milieu de mes affaires au pied de votre tribunal ? Je l'ignore entièrement. Serai-je à ce moment dans l'état de grâce ou non ? Quelle terrible alternative ! Quel doute épouvantable !

1. O mon Dieu, c'est pour me forcer à être toujours prêt, que vous n'avez pas voulu lever le voile qui me cache mes destinées futures.

Je vous remercie de votre conduite à mon égard, et particulièrement de cette obligation que j'ai de vivre saintement.

Je vous remercie aussi des lumières que vous me donnez par votre sainte Ecriture pour me faire espérer mon salut. « Celui qui croira d'une foi entière et pratique sera sauvé. » Je vois que tous ceux qui ont eu confiance en votre miséricorde ont été sauvés : saint Pierre, sainte Madeleine, le bon larron.» Mais aurai-je le temps qui a été donné à ces saints pénitents ? Vous m'avez promis de me donner la grâce toutes les fois que je vous la demanderai ; mais vous ne m'avez pas promis le lendemain ; et je devrai me tenir constamment dans les dispositions de confiance et de contrition.

La mort peut venir cette nuit, ce soir, tout à l'heure, au moment même où je lis ces lignes. On a vu des enfants d'un âge bien tendre encore être frappés subitement de mort après un premier péché.

O mon Dieu, je ne me coucherai jamais sans avoir fait mon acte de contrition ; et, d'une manière habituelle, je vivrai saintement pour pouvoir mourir saintement. On meurt généralement comme on a vécu. Telle vie, telle mort, dit le proverbe.

2. Du reste, ne m'avez-vous pas dit dans l'Evangile que l'on ne saurait cueillir des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces? Ce qui veut dire qu'une sainte mort ne saurait être le fruit d'une vie de péché.

O mon Dieu, accordez-moi la grâce de mourir pieusement sous votre regard, et pour cela faites que ma vie soit sainte, exempte de péché. Pour m'exciter à être vigilant, je me rappellerai cette parole de l'Evangile : « Je viendrai

à vous, comme un voleur, au moment où vous y penserez le moins. »

O Marie, ma bonne Mère, je vous aurai dit bien souvent pendant ma vie de prier pour moi maintenant et à l'heure de ma mort; ne rejetez pas cette demande que je vous adresse encore en ce moment et que je vous répéterai plusieurs fois aujourd'hui, avec plus d'attention encore que d'habitude.

5° *Les deux Livres.*

O mon Dieu, mourir est déjà bien dur, mais le jugement, qui suit la mort, est bien plus redoutable. Toute ma vie sera devant vos yeux avec le nombre incalculable de mes fautes. Est-ce que l'énumération de mes bonnes œuvres sera capable de les compenser?

1. Dans le livre de vie tenu par mon bon ange, toutes mes bonnes actions seront inscrites, ainsi que toutes mes bonnes pensées, tous mes saints désirs. Les souffrances bien supportées, les sacrifices acceptés volontairement y brilleront comme des lettres d'or. Rien ne sera oublié; vous avez tout vu et tout compté, même un verre d'eau donné aux pauvres en son nom. Pas un cheveu de ma tête ne tombe sans votre permission. Oh! mon Dieu, comme il fait bon vous servir! Vous tenez compte de tout, même des plus légers efforts.

Mais, hélas! à côté de cet ange de lumière, il y avait l'ange de ténèbres, qui veillait sur mes moindres mouvements pour les tourner du côté du mal et pour pouvoir inscrire quelques péchés sur son livre, le livre de mort. O mon Dieu, ce livre sera ouvert sous vos yeux. Ah! malheur à moi, si les pages noires n'ont pas été effacées par les larmes du repentir et la grâce de la pénitence! Il suffit d'un seul mot, le mot de péché mortel, pour m'enlever tous

mes mérites acquis jusque là et pour me faire condamner à jamais. Mais, ô mon Dieu, il me suffit aussi d'un acte de contrition parfaite, d'une confession sincère, pour me faire retrouver tous mes mérites et mes droits au ciel. Merci de votre miséricorde, je veux la chanter éternellement.

2. Cette pensée qu'il faudra rendre compte de toutes les actions de la vie, faisait trembler les saints eux-mêmes. Sainte Madeleine de Pazzi, étant malade, répondait à son confesseur qui voulait la rassurer sur ses craintes du jugement : « Ah ! mon père, ce n'est pas une petite affaire que de se voir sur le point de paraître au tribunal de Dieu ! »

Quand Balthasar vit une main qui traçait sa condamnation sur la muraille, il fut tellement effrayé que ses membres et ses genoux se choquaient les uns les autres. Comment ne tremblerai-je, lorsque je serai en face de mon Juge lui-même ?

O mon Dieu, faites que toutes mes actions méritent d'être inscrites dans le livre de vie ; et si déjà des pages du livre de mort sont noircies par la mention de nombreuses fautes auxquelles je me suis laissé aller malheureusement, je vous demande de vouloir bien les effacer. Je ferai pour cela tout ce que vous exigerez ; j'accepte toutes les conditions que vous voudrez, trop heureux de pouvoir expier mes péchés sur cette terre, afin de n'avoir pas à les expier dans l'autre vie.

Je redirai de temps en temps dans la journée la parole du Maître de l'Evangile à son serviteur et qui me sera un jour adressée par mon Juge : « Rends-moi compte de ton administration. »

6° *La sentence de condamnation.*

Vous direz aux réprouvés : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » Quelles paroles dans la bouche de Dieu ! Comme il faut que le péché soit quelque chose d'horrible pour que le bon Dieu le punisse si sévèrement ! O mon Dieu, faites-moi comprendre tout ce que renferme cette sentence de condamnation, afin que je travaille toute ma vie à l'éviter.

1. Allez, maudits. La pensée d'être maudit par un père ou une mère fait frémir. Mais être maudit par le bon Dieu qui est tout charité, par Jésus, le doux Sauveur qui passait en faisant le bien et qui ne savait prononcer que des paroles de bénédiction, n'est-ce pas mille fois plus terrible encore ? Celui qui disait : « Venez tous à moi, » voilà qu'il ne peut plus supporter la vue des malheureux pécheurs impénitents. Il les repousse ; et les démons, qui attendent leur proie, les entraînent dans les abîmes qui se fermeront sur eux pour toujours. Là, le feu allumé par la colère de Dieu les brûlera sans jamais se consumer. O mon Dieu, je frissonne en pensant aux souffrances des infortunés qui périssent dans les incendies. Qu'est-ce que cela, auprès des douleurs intolérables et néanmoins éternelles, que les réprouvés ressentent dans les enfers ?

Ce feu sera éternel, toujours il brûlera, jamais il ne s'éteindra. Toujours, jamais ! ces deux mots retentiront continuellement dans l'enfer comme le tic-tac d'une horloge qui ne marquera pas d'autre heure que celle de l'éternité.

2. L'éternité ! l'éternité ! c'est cette pensée qui a fait les saints ; c'est elle qui a arrêté des multitudes d'âmes qui étaient sur le point

de succomber à la tentation, c'est elle qui a donné le courage d'accomplir les sacrifices nécessaires pour faire son salut.

Thomas Morus avait été condamné à mort, parce qu'il refusait d'obéir au prince qui exigeait de lui des concessions défendues par le bon Dieu. Sa femme vint tout en pleurs lui dire d'avoir pitié d'elle et de ses enfants et de consentir aux volontés du tyran. « Combien de temps me donnez-vous à vivre? dit alors Thomas. — Au moins vingt ans. — Eh quoi! s'écrie alors le martyr, pour vingt ans de vie ici-bas, vous voudriez que je me perde pour une éternité! Non, je mourrai pour vivre éternellement. »

O mon Dieu, je vous demande que je ne sois jamais du nombre de ces malheureux qui entendront prononcer sur eux la terrible sentence de condamnation. Pour cela, donnez-moi la grâce de vivre exempt de péché mortel, puisque c'est le péché mortel qui seul peut me rendre digne d'un pareil châtiment. Quand la tentation se présentera à moi, quelque séduisante qu'elle me paraisse, je la repousserai en disant : « Arrière, je ne veux pas me damner pour l'éternité. »

7° *La sentence favorable.*

Autant la sentence prononcée contre les damnés est effrayante, autant celle qui est réservée aux élus est consolante. « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement! » Oh! la douce parole! Faites-m'en, Seigneur, goûter tous les charmes, afin que je me rende digne de l'entendre un jour prononcer pour moi.

1. Quel est ce royaume que vous avez pré-

paré dès le commencement du monde pour vos élus, ô mon Dieu? Ah! c'est le ciel, où règne la paix et le bonheur sans mélange; c'est le ciel où l'âme et le corps seront plongés dans un océan de chastes délices dont rien ici-bas ne saurait donner une idée; c'est le ciel où vous vous montrerez face à face à vos élus qui vous posséderont à jamais. Là toutes nos aspirations trouveront leur satisfaction. O mon Dieu, ne permettez pas que je fasse rien qui puisse me ravir un aussi riche héritage.

2. O mon Dieu, que d'actions de grâces n'ai-je pas à vous rendre pour la belle demeure que vous m'avez préparée, pour la glorieuse patrie à laquelle vous me destinez! Je vous témoignerai ma reconnaissance en me montrant digne d'habiter le céleste séjour par une vie toute sainte qui ressemble à la vie des anges. La terre n'est pas ma véritable patrie, elle est le chemin qui y conduit, ou plutôt elle est un lieu d'épreuve où l'on achète par la souffrance et la vertu le droit de prendre place dans le ciel. Oh! Seigneur, je me garderai bien de perdre par ma négligence cette place que vous m'avez réservée. Faites que j'y pense tous les jours et que je m'excite à la pratique de mes devoirs, et à l'acceptation de la vie de sacrifice, par cette pensée que je me redirai à moi-même, quand le devoir deviendra plus difficile : « Le ciel en est le prix. »

8° *Les deux Routes.*

Le ciel est ma patrie. Ici-bas, je suis dans l'exil; mais par quelle route passerai-je pour arriver dans la Terre Promise? O mon Dieu, qui avez guidé les Hébreux à travers les déserts pendant quarante ans, conduisez-moi pendant ma course à travers le désert de ce

monde, afin que je ne m'égare pas et que j'arrive heureusement au terme de mon grand voyage.

1. Dans l'Evangile, ô bon Sauveur, vous m'avez appris qu'il y a deux routes par où les hommes passent et que la plupart se trompent; au lieu de prendre la route étroite qui conduit à la vie, ils prennent la route large qui aboutit à la perdition.

La première est pénible, couverte de pierres et embarrassée par les ronces; elle conduit à une montagne escarpée qui paraît tout d'abord inaccessible; de plus ceux qui la suivent ont constamment à se défendre contre des ennemis nombreux qui les attendent à tous les tournants pour les dévaliser et les entraîner avec eux dans les précipices. Pour toute consolation, ils n'ont que le regard de Dieu qui les encourage en leur montrant la récompense et des poteaux indicateurs où sont inscrites quelques sentences comme celles-ci : « Le royaume des cieux souffre violence, il n'y a que ceux qui se font violence qui l'emportent d'assaut. — Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera couronné. — On sème dans les pleurs, mais on moissonne dans l'allégresse. — Nul ne sera couronné, s'il n'a légitimement combattu. »

O mon Dieu, que c'est triste de penser que le petit nombre seulement des hommes suit cette route! Donnez-moi le courage de faire partie de cette phalange choisie qui marche à la conquête du ciel vaillamment et sans regarder en arrière.

2. L'autre route est spacieuse, facile; elle serpente gracieusement dans des prairies émaillées de fleurs. Des arbres élégamment taillés protègent le voyageur contre les ardeurs du soleil. Tout auprès coule un ruisseau enchan-

teur qui mêle son doux murmure aux concerts des oiseaux. Nombreux sont les hommes de toute condition et de tout âge, qui se pressent pour goûter les plaisirs offerts le long de la route. Ils détournent les yeux pour ne pas voir des inscriptions, que les anges de Dieu ont fixées au milieu du feuillage, et qui portent des maximes comme celles-ci : « Malheur à vous qui riez! demain vous pleurerez. — Tout est vanité. — La terre passe, mais mes paroles ne passeront pas. — Après la mort, le jugement. — Alors il sera rendu à chacun selon ses œuvres. » Les malheureux se ferment les oreilles pour ne pas entendre ceux qui leur en font la lecture. Ils s'étourdissent dans l'ivresse des joies mondaines et continuent leur marche précipitée vers le gouffre béant de l'enfer, où ils tombent et se perdent pour l'éternité.

O mon Dieu, épargnez-moi ce malheur; faites que je sois plus prudent, plus avisé et que je ne m'engage pas dans une voie, quelque séduisante que soient ses abords, si le terme en doit être fatal.

3. Il n'est pas permis d'hésiter entre ces deux routes qui s'ouvrent devant moi. D'un côté, je vois des charmes, mais des charmes trompeurs. J'entends des rires bruyants, mais ces rires ne réflètent pas la joie sereine des enfants de Dieu; ils ressemblent plutôt aux grimaces forcées des démons. On m'invite à tremper mes lèvres dans la coupe des plaisirs du monde, mais le breuvage est empoisonné. Un moment peut-être pourrais-je en ressentir la décevante saveur, mais bientôt l'amertume et le dégoût me feraient payer cher mon erreur. Le remords est un ver rongeur qui ne laisse aucun répit. Non, mon Dieu je n'aurai pas la folie de choisir un sort si malheureux, en ce monde, et mille

fois pire encore en l'autre. Quelque pénible que soit l'accomplissement de tous mes devoirs, je les observerai parfaitement, soutenu par la pensée du ciel, par l'exemple des bons chrétiens et par les secours de toute sorte, dont l'Eglise ne prive personne. Je compte surtout, ô mon Dieu, sur votre grâce. Sans elle, je suis faible et incapable de gravir le sentier escarpé de la perfection. Je viens donc humblement, ô Seigneur plein de miséricorde, demander votre assistance. Daignez me l'accorder, malgré mon indignité.

Afin de m'exciter à toujours avancer et à ne pas me laisser déconcerter par les obstacles que l'ennemi de mon salut multipliera devant mes pas, je me rappellerai cette consolante parole de mon bon Sauveur aux apôtres qui étaient bien faibles, eux aussi : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

§ V. LA SAINTE MESSE

Il serait désirable, mon enfant, que vous pussiez assister à la Sainte Messe tous les jours. Voilà pourquoi nous introduisons ce sujet dans le règlement de vie de la journée de l'enfant chrétien. Malheureusement on ne connaît pas assez ce que c'est que le Saint Sacrifice, ni quels biens immenses il apporte aux âmes. Nous en dirons ici quelques mots, terminés par des conseils sur la manière d'assister à la Messe.

I. *La Messe et le sacrifice du Calvaire.*

Sans doute, cher enfant, vous avez envié plus d'une fois le bonheur des amis privilégiés du Sauveur qui étaient au pied de sa Croix, quand il s'immolait pour le salut des hommes. Comme vous vous seriez efforcé de consoler le bon

Jésus dans ses souffrances atroces! Comme vous auriez embrassé avec amour ses pieds cloués pour l'amour de vous!

Ce bonheur que vous enviez à saint Jean et à sainte Madeleine, vous est réservé aussi souvent que vous le désirez, tous les jours, si vous voulez. Le sacrifice du Calvaire se renouvelle partout chaque jour sur l'autel. La messe n'est pas autre chose que la reproduction réelle du sacrifice du Calvaire. C'est la même victime, la même fin du sacrifice, les mêmes effets. Sur l'autel comme sur la croix, Jésus est à la fois le prêtre et l'hostie; sur l'autel comme sur la croix, il y a l'oblation d'un Dieu fait homme qui se livre pour les hommes et qui s'immole lui-même.

Il n'y a de différence entre le sacrifice de la messe et celui de la croix que dans la manière dont cet unique sacrifice est offert. Sur la croix, Jésus s'est offert lui-même et il a répandu son sang ; sur l'autel, il s'offre par le ministère des prêtres et ne répand pas son sang, mais il nous en applique les mérites.

Ainsi, mon enfant, il ne peut rien y avoir de plus grand sur la terre que ce divin Sacrifice. Vous ne sauriez donc avoir trop de respect pour les divins mystères. Quand vous y assistez, tâchez d'avoir dans votre cœur les sentiments qui animaient la sainte Vierge, saint Jean et les saintes femmes sur le Calvaire. Ils unissaient le sacrifice de leur vie à celui de Notre-Seigneur. Ils s'efforçaient d'entrer dans ses intentions qui étaient de rendre gloire à Dieu et de sauver les âmes.

Les missionnaires racontent que certains sauvages comprennent si bien l'excellence du Saint Sacrifice qu'ils entreprennent quelquefois

des voyages de plusieurs jours de marche, afin de venir entendre la messe.

Antoine Chevrier encore tout enfant était tellement pénétré de la grandeur du Saint Sacrifice qu'il ne manquait pas un jour d'y assister. Plusieurs fois il arriva, avant que les portes fussent ouvertes; il attendait alors au dehors avec un grand recueillement qu'on vînt ouvrir. Aussi Dieu récompensa sa piété par une faveur de choix. Un jour, poussé par une naïve, mais sainte curiosité, il essaya, au moment de l'Elévation, de lever la tête, et il aperçut, sans aucune surprise, mais avec admiration, un globe resplendissant de lumière qui vint se reposer sur le calice. Aussitôt qu'il eut vu ce prodige, confus d'une curiosité qu'il regardait comme téméraire, il s'empressa de faire comme le reste de l'assistance et d'incliner la tête pour adorer le Dieu qui se manifestait à lui. Plus tard, une fois prêtre, il devait exciter grandement les fidèles à assister au Saint Sacrifice. Pendant plusieurs années il faisait chaque dimanche avant la messe, indépendamment du prône qui suivait l'Evangile, une instruction sur le Sacrifice de l'autel.

Saint François de Sales appelait la messe le soleil des exercices de piété, montrant par là la sainteté et l'excellence de cet acte et sa supériorité sur tout le reste. C'est cette même conviction qui faisait dire un jour à M. de Bernières, trésorier de France : « J'aimerais mieux perdre le monde entier, si je le possédais, qu'une seule Messe, sachant que la plus grande action que nous puissions faire sur la terre et qui rend le plus d'honneur à Dieu, est celle où Jésus-Christ, égal à son Père, s'anéantit et se sacrifie à ses yeux pour lui rendre une gloire infinie. »

II. *La messe est un trésor pour les âmes.*

Si le Saint Sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix, il doit produire les mêmes effets : il est apte à adorer Dieu, à le remercier, à satisfaire à sa justice et à lui demander ses grâces. C'est précisément ce qui fait la richesse du Saint Sacrifice. L'âme fidèle y puise comme dans un trésor inépuisable tout ce qui lui est nécessaire pour remplir ces quatre devoirs de toute créature, pour payer ses dettes et s'enrichir spirituellement. Mais quoi! est-ce que vous auriez déjà des dettes? Oui, mon enfant, et des dettes telles que vous êtes impuissant à les payer par vous-même. Profitez donc bien de ce trésor qui vous est ouvert au Saint Sacrifice de la messe.

1. — *Le devoir de l'adoration.*

Vous deviez à Dieu l'adoration, ce sentiment par lequel on reconnaît les perfections infinies de Dieu pour les louer, comme elles méritent de l'être. Mais qu'êtes-vous, pauvre enfant, que sommes-nous, nous tous, pauvres créatures, pour faire arriver nos hommages à ce grand Dieu, qui est si élevé au-dessus de nous? Nous est-il possible de lui offrir quelque chose qui vaille? Non, si nous nous en tenons à ce que nous avons de nous-mêmes; mais nous avons autre chose à lui offrir, heureusement. Nous avons la Messe, nous avons Jésus; et l'hommage de Jésus s'offrant en sacrifice est plus grand que tous les hommages réunis du ciel et de la terre, puisque c'est l'hommage d'un Dieu présenté à un Dieu. Une sainte âme se plaignait un jour à son Dieu de ne pouvoir lui rendre autant d'honneur qu'elle désirait. « Je voudrais avoir autant de langues pour vous bénir, ô mon Dieu, disait-elle, qu'il y a de

feuilles d'arbres. » — Consolez-vous, lui répondit le Seigneur, par une seule messe que vous entendez, vous me rendez toute la gloire que vous souhaitez, et infiniment plus encore. »

O mon Dieu, recevez mes humbles adorations unies à celles de Jésus et par les mains de Jésus.

2. — *Le devoir de l'action de grâces.*

Vous trouvez encore, mon enfant, dans ce riche trésor de la sainte messe tout ce qui vous manque pour remercier dignement le bon Dieu des nombreux bienfaits dont il vous a comblé. Le Saint Sacrifice est par excellence le sacrifice eucharistique, c'est-à-dire l'œuvre de l'action de grâces. Quand le prêtre a communié à l'autel sous l'espèce du pain, il se demande comment il pourra remercier Dieu suffisamment. « Que rendrai-je au Seigneur? » C'est alors qu'il prend le calice en disant : « Je prendrai le calice de salut et ainsi pourrai-je invoquer dignement le nom du Seigneur. »

La vénérable sœur Françoise, à la pensée de tous les bienfaits du Seigneur, regrettait de ne pouvoir assez l'en remercier. Or un jour la sainte Vierge lui apparut, tenant l'Enfant Jésus, qu'elle déposa dans les bras de sa fidèle servante, en lui disant : « Prenez; avec Jésus, vous remercierez dignement le Seigneur de tout ce qu'il a fait pour vous. » O mon Dieu, recevez mes humbles actions de grâces unies à celles de Jésus et par les mains de Jésus.

3. — *Le devoir de l'expiation.*

La Sainte Messe vous fournira encore de quoi payer vos dettes contractées à l'égard de la justice divine par vos fautes. Au saint sacrifice, Notre-Seigneur demande pardon pour

nous à son Père ; et le sang de Jésus, offert à l'autel, vaut plus qu'il n'est nécessaire pour nous racheter de toutes nos iniquités, car c'est l'expiation d'un Dieu présentée à un Dieu.

Ah ! s'il n'y avait pas la Sainte Messe pour apaiser le courroux du Seigneur, est-ce que les crimes des hommes n'attireraient pas un nouveau déluge ? Jésus s'immolant sur l'autel nous protège et nous défend, en expiant pour nous. On dit qu'un roi, étant sur le point de faire naufrage avec toute sa suite, prit un petit enfant entre ses mains et le présenta au Seigneur, en disant : « Au nom de ce petit innocent, sauvez-nous, nous qui sommes coupables. » La prière du monarque fut exaucée, et la tempête s'apaisa. En élevant pendant la messe l'hostie trois fois sainte vers Dieu, le prêtre dit équivalemment : « Au nom de ce Jésus, qui est l'innocence même, pardonnez-nous, délivrez-nous des maux qui nous menacent à cause de nos crimes. » Les fidèles s'unissent au prêtre pour faire la même demande et Dieu pardonne.

O mon Dieu, recevez mes prières d'expiation unies à celles de Jésus et par les mains de Jésus.

4. — *Le devoir de la demande.*

Enfin, mon enfant, c'est au Saint Sacrifice de la messe qu'on est le plus sûr d'obtenir les grâces qu'on demande, et cela se comprend facilement. Au Saint Sacrifice, c'est Jésus qui demande lui-même tout ce dont nous avons besoin soit dans l'ordre spirituel soit dans l'ordre temporel.

Avez-vous réfléchi à cela, cher enfant ? Jésus prie son Père pour vous. La seule pensée

qu'une âme pieuse prie pour nous, fait renaître notre confiance. Quelle ne doit pas être votre joie, en songeant que Jésus lui-même s'emploie en votre faveur ! Que de grâces il vous obtient ! Que de maux votre prière, aidée de celle de Jésus, n'a-t-elle pas conjurés pour votre âme ! Que de secours de toutes sortes elle vous a procurés !

Vous avez à prier pour les âmes du Purgatoire, comme du reste tous les chrétiens. Peut-être avez-vous des obligations particulières sous ce rapport, à cause de la mort de quelques-uns de vos parents ou de vos bienfaiteurs. Comment pourrez-vous remplir ce devoir et arracher ces âmes aux flammes du lieu d'expiation pour leur ouvrir la porte du ciel ? C'est à la messe que vous jouirez de cette puissance inouïe qui commande ainsi au delà de la tombe.

On lit dans la vie d'un prêtre qui priait souvent pour les âmes du Purgatoire. Un jour qu'il venait de célébrer le Saint Sacrifice à cette intention et qu'il achevait le « Requiescant in pace », on entendit des cris d'allégresse sortir de bouches invisibles et retentir dans toute l'église. C'étaient les âmes délivrées qui témoignaient extérieurement leur joie et leur reconnaissance.

O mon Dieu, recevez mes supplications unies à celles de Jésus et par les mains de Jésus.

III. — *Comment faut-il assister à la Messe ?*

La première condition, disait la reine sainte Marguerite, pour assister à la Sainte Messe, c'est le recueillement. Aussi ne recommandait-elle rien tant à ses enfants. « Soyez recueillis, leur répétait-elle, soyez recueillis, quand vous

assistez à la messe. » Les chers petits étaient si dociles aux leçons de leur mère, qu'un habitant du pays aimait à dire : « Voulez-vous savoir comment les anges prient dans le ciel ? Regardez comme prie notre reine avec ses enfants. » A l'église, n'est-on pas en présence de Dieu, aussi bien que dans le ciel ?

Une autre raison oblige les assistants qui entendent la messe à se tenir dans le plus grand recueillement ; ils ne sont pas de simples spectateurs : ils offrent eux-mêmes le saint sacrifice en union avec le prêtre. Ainsi, mon cher enfant, vous avez une fonction à remplir, quand vous assistez à la messe, et cette fonction, c'est la plus noble de toutes, puisqu'elle a pour but de renouveler le sacrifice de la croix. Si vous avez le bonheur de servir la messe, ce rôle serait plus manifeste encore, puisque vous parleriez au nom de tout le peuple et que vous vous tiendriez tout près du saint autel, pour aider le prêtre dans ses augustes cérémonies. Mais aussi quelle tenue modeste et respectueuse doivent avoir ceux qui participent d'une façon aussi directe aux redoutables mystères !

Que c'est pénible de voir des enfants babiller à l'église, tourner la tête, s'amuser, pendant que devant eux, à quelques pas seulement, s'accomplit la plus grande action de la religion !

Philippe II, roi d'Espagne, assistant à la messe, avait vu deux de ses courtisans parler ensemble sans respect, pendant qu'elle se célébrait. A la sortie de l'église, le monarque fit appeler les deux coupables et leur dit : « C'est ainsi que vous entendez la messe ! Désormais vous ne paraîtrez plus à ma cour. » Ces mots firent une telle impression sur eux

que l'un mourut deux jours après et que l'autre devint fou. Est-il compréhensible qu'on craigne tant une disgrâce des hommes, alors qu'on redoute si peu de déplaire à Dieu ? Il est bien permis de voir ici un châtiment mérité des irrévérences commises à l'égard du Saint Sacrifice.

Ce n'est pas tout d'être recueilli pour assister à la Sainte Messe ; ce n'est là, pour ainsi dire, que la préparation ; il faut de plus occuper son esprit et son cœur. Ce que le bon Dieu demande surtout, c'est une foi vive et un amour ardent pour la victime adorable, aussi réellement immolée sur l'autel qu'elle le fut autrefois sur le Calvaire.

Il existe un grand nombre de méthodes qui servent à favoriser l'éclosion de ces deux sentiments. Je vais vous en indiquer quelques-unes, que vous pourrez employer successivement.

Vous assistez au Saint Sacrifice de l'autel, comme si vous étiez sur le Calvaire ; vous suivez par la pensée les diverses souffrances que Jésus-Christ a endurées dans sa Passion et qui sont figurées par l'état de la sainte hostie sur l'autel. Vous tâchez d'avoir en vous les sentiments de la sainte Vierge, de sainte Madeleine, de saint Jean ; vous entendez les blasphèmes et les railleries de la foule et aussi les douces paroles de Jésus ; et quand il a rendu le dernier soupir, vous vous rappelez que la communion est l'image de la sépulture de ce divin Sauveur, qui descend dans les cœurs pour les faire vivre d'une vie nouvelle. Il ne vous est pas encore possible de vous mêler à la foule fervente, qui se presse à la sainte Table pour recevoir le très saint Corps de Jésus ; mais qui vous empêche de

communier spirituellement, c'est-à-dire en désir ? Ce sera une excellente préparation à la communion sacramentelle.

Une autre méthode consiste à suivre toutes les prières du prêtre, ainsi que toutes les cérémonies qu'il fait. Il ne faut pas croire que tous ces mouvements du prêtre à l'autel, qui peuvent vous étonner, soient faits sans raison. Ils ont tous une signification et un motif. Quand vous serez plus instruit, je vous engage à faire une bonne fois cette étude ; elle est très intéressante ; elle vous servira beaucoup pour assister fructueusement au Saint Sacrifice.

Une troisième méthode bien facile est celle qu'employait un bon religieux. Il disait : « Pendant la Messe, je ne lis que trois lettres de trois couleurs différentes. » La lettre bleue lui rappelait ses péchés ; elle l'occupait depuis le commencement de la messe jusqu'à la consécration. La lettre rouge évoquait en lui le souvenir des souffrances et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; cette méditation durait jusqu'à la communion. Après la communion, il lisait la lettre blanche en faisant des actes d'amour et de désir envers la Sainte Eucharistie.

Enfin on peut assister à la sainte messe avec beaucoup de fruit en récitant tout simplement son chapelet ou d'autres prières de ce genre, à condition qu'on s'unisse au prêtre dans les parties principales du saint sacrifice, c'est-à-dire à l'offertoire, à la consécration et à la communion.

§ VI. LE DEVOIR D'ÉTAT

Maintenant, mon enfant, que vous vous êtes mis en règle avec le bon Dieu, en faisant de votre mieux les exercices de piété du matin, vous êtes armé et outillé pour la journée, et

vous devez aller avec empressement où le devoir vous appelle, c'est-à-dire à votre travail ordinaire, qui vous a été fixé par vos parents ou vos maîtres.

Quel genre d'occupations la Providence vous impose-t-elle ? J'aime à croire que vous êtes plus favorisé qu'un certain nombre d'enfants de votre âge, qui sont déjà envoyés en condition ou qui, même avant la première communion, doivent gagner leur vie par un travail souvent au-dessus de leurs forces. Comment, pendant ce temps, se fait l'œuvre de leur éducation et d'instruction, il est facile de se l'imaginer. Quel droit avez-vous, cher enfant, d'être mieux traité qu'eux ? Aucun certainement, puisque vous n'avez jusqu'ici acquis aucun mérite. A vous donc de bénir la Providence qui vous a placé dans une meilleure condition, et qui ne vous demande, à l'époque de votre première enfance, que la bonne volonté nécessaire pour remplir vos devoirs d'enfant à la maison et d'élève à l'école.

Votre devoir d'état consistera à obéir à vos parents et maîtres, à faire exactement ce qu'ils vous commanderont, à consacrer tout le temps voulu aux devoirs et aux leçons que l'on vous a donnés. Si vous avez quelque petit emploi à faire à la maison ou au dehors, vous vous appliquerez à le remplir, non pas seulement d'une manière quelconque, mais à la perfection. Si vous êtes employé aux soins intérieurs du ménage ou envoyé pour faire les commissions, acquittez-vous consciencieusement de votre petite charge, en ayant devant les yeux les exemples de vertu, que l'Enfant Jésus donnait à Nazareth.

Quand vous serez grand, votre devoir d'état sera plus important ; vos responsabilités auront

grandi aussi ; vous aurez un métier, une carrière, et vous y serez attaché fermement, sous peine de ne pas accomplir les ordres de Dieu qui veut que tout le monde sans exception gagne son pain à la sueur de son front.

Pour le moment, votre travail n'aura pas autant d'importance en lui-même ; mais il en aura une très grande quand même, puisqu'il vous servira d'apprentissage de la vie laborieuse et que les études élémentaires que vous faites ne se font bien qu'à votre âge et qu'on ne peut guère y suppléer plus tard, si on les a manquées. Voilà pourquoi les personnes qui n'ont pas été à l'école, étant jeunes, n'ont jamais pu réparer entièrement le temps perdu. La mémoire devient rebelle ; les règles de la grammaire ou les principes des sciences ne peuvent plus s'y fixer. Que cela vous serve de stimulant pour vous faire bien profiter, maintenant que vous êtes jeune, des facilités sans nombre, que le bon Dieu vous ménage.

Est-ce simplement pour vous recommander d'être exact à remplir votre devoir d'état ; que j'insiste sur ce point ? Non, cher enfant, ce que je voudrais encore, c'est que vous sanctifiiez votre travail ordinaire, quelque vulgaire qu'il soit, par une intention surnaturelle, et que vous le rendiez méritoire aux yeux du bon Dieu.

Il y a bien des manières différentes de faire le même travail. Supposons par exemple trois élèves travaillant en classe, à un même devoir qui leur a été donné par le maître. Il peut se faire que chacun d'eux soit disposé différemment à l'égard de leur occupation. Le premier est un étourdi et un paresseux, qui néglige son devoir et donne une copie, faite sans goût et couverte de fautes. Le second est un bon élève,

très appliqué, qui veut réussir et se former l'esprit, afin d'être apte plus tard à remplir convenablement les fonctions qui lui seront confiées. Il est raisonnable. Le troisième apportera le même soin que le second ; mais, parce qu'il est chrétien et pieux, il animera son travail d'une pensée de foi ; il agit pour la gloire de Dieu ; il offre à cette même intention les peines et les répugnances qu'il peut éprouver dans son travail. Il accomplit une œuvre surnaturelle, qui aura sa récompense dans le ciel.

Vous avez compris certainement, cher enfant, quelle est la meilleure de toutes ces manières de faire. Vous ne vous contenterez pas d'agir seulement en homme raisonnable. Que toutes vos actions soient animées par des motifs supérieurs et tirés de la foi ; que l'amour de Dieu soit comme le levain qui soulèvera toute la pâte des occupations vulgaires. Si vous êtes fidèle à cette pratique, la moindre de vos actions attirera sur vous des bénédictions qui porteront des fruits jusque dans l'éternité. Un simple verre d'eau donné par amour pour Jésus-Christ ne restera pas sans récompense.

Au contraire, les exploits les plus remarquables, les sacrifices même héroïques, accomplis sans cet esprit surnaturel, sans cette intention de foi qui les rattache à Dieu, sont perdus pour le ciel. Que c'est dommage ! On voit des ouvriers qui travaillent comme des martyrs. Ils n'ont pas un moment de relâche ; le dur labeur les écrase ; la nécessité du pain quotidien à assurer à leur famille est là qui les tenaille et leur ôte toute joie. La foi leur manque malheureusement, et ils ne savent pas changer en or ce dur métal de la souffrance, avec lequel il serait si facile de se tailler une

riche couronne pour le ciel. Oh ! cher enfant, soyez plus avisé et accomplissez votre devoir d'état, de manière à sanctifier votre travail.

§ VII. LE CATÉCHISME

Parmi vos devoirs d'état, il convient de mettre au premier rang l'étude du catéchisme. Il faut, en effet, que vous connaissiez la religion, et que vous vous en pénétriez de très bonne heure. Les vérités chrétiennes et les habitudes vertueuses doivent vous devenir tellement familières, qu'elles finissent pour ainsi dire, par faire corps avec vous ; cela n'arrivera que si, dans votre enfance, vous vous adonnez de tout votre cœur à l'étude du catéchisme et à l'observation fidèle de tout ce que vous recommande ce petit livre, qui contient non seulement le résumé de ce qu'il faut croire, mais aussi le résumé de ce qu'il faut faire.

De même qu'il ne faut jamais séparer la vie de l'intelligence de la vie de la volonté, ainsi il ne faut pas séparer la vie de l'âme de la vie du corps. Nous n'avons qu'une conscience et qu'une personnalité ; du moment que nous devons la diriger du côté de Dieu, il faut que tout ce qu'il y a en nous lui soit également subordonné. C'est le catéchisme qui, par la connaissance qu'il donne, fera en nous cette unité nécessaire. L'oubli de la religion amène l'oubli du devoir, et l'oubli du devoir amène la ruine de tous les sentiments nobles qui font la gloire des hommes, à savoir l'honnêteté, l'amour de la patrie, la délicatesse des relations avec le prochain. Personne ne peut calculer les ruines que fait dans une âme la perte de la foi.

Vous voyez par là, cher enfant, combien il importe d'établir solidement en vous l'édifice de la religion, maintenant que vous avez le de-

voir spécial d'y travailler puisque vous êtes un enfant du catéchisme et que vous ne pourrez pas faire votre première communion, si vous n'en avez pas une connaissance suffisante. Après que vous aurez fait votre première communion, vous garderez précieusement votre catéchisme pour le relire de temps en temps, afin de ne jamais l'oublier.

Ce livre est bien petit en apparence, mais il est le plus important et le plus utile de tous. Des incrédules et des impies en ont fait l'aveu.

Parmi les philosophes du XVIII^e siècle qui, vous le savez, entreprirent de renverser la religion en France, s'est distingué tristement Diderot, qui en voulait particulièrement aux prêtres catholiques. Et cependant cet homme, chez lui, enseignait le catéchisme à sa fille et le lui faisait réciter. Un de ses amis, l'ayant surpris dans cette occupation, ne put s'empêcher de lui marquer son étonnement. « Eh quoi ! lui dit-il, vous faites le catéchisme ! Y pensez-vous ? Est-ce sérieusement, ou pour vous moquer, que vous apprenez à votre enfant de semblables doctrines ? »

A ce mot, Diderot répondit : « Quel fondement plus solide puis-je donner à l'éducation de Marie pour en faire une fille respectueuse et plus tard une femme dévouée à sa famille et à son pays ? Si, pour atteindre ce but, je connaissais un livre préférable au catéchisme, je le lui enseignerais. Puisse-t-elle pour son bonheur et pour le nôtre, croire et pratiquer ce que renferme ce petit livre ! »

A Sainte-Hélène, Napoléon occupait également ses loisirs à enseigner le catéchisme à la fille du général Bertrand, un de ses compagnons de captivité. Celui-ci en fut étonné. « Ne soyez pas surpris, lui dit Napoléon, ce petit livre est

le véritable manuel de philosophie ; c'est là qu'est la vraie science. »

Le catéchisme renferme en effet la solution de toutes les questions que posent les philosophes sans pouvoir les résoudre. C'est ce que confesse un philosophe incrédule, qui fut malheureux toute sa vie parce qu'il avait abandonné les croyances de son enfance pieuse. Voici ses paroles :

« Il est un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre qui est le catéchisme ; vous y trouverez la solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de lui-même n'y aurait jamais songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprend peut-être pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux et des plantes ; comment la terre a été peuplée ; si c'est par une seule famille ou par plusieurs : pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira : il le sait. Origine du monde, origine de l'homme, question des races, destinées de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création : il n'ignore rien, et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens : car tout cela sort, découle avec clarté et comme de soi-même, du christianisme et du catéchisme. »

Dès lors, vous ne devez pas vous étonner du soin que l'Eglise apporte à enseigner et à faire enseigner le catéchisme. Gerson, qui fut chancelier de l'Université de Paris et l'un des hommes les plus remarquables du XIV^e^ siècle, passait ses jours, sur la fin de sa vie, à enseigner le catéchisme aux enfants de Lyon, qu'il réunissait dans l'église Saint-Paul.

Saint-François de Sales n'eut pas voulu pour tout au monde céder sa place de catéchiste auprès des enfants d'Annecy, qu'il faisait appeler dans les rues de la ville par un jeune homme, qui agitait une sonnette et disait : « Venez, venez à la doctrine chrétienne; on vous apprendra le chemin du paradis. » Dès son enfance, il avait eu un goût très prononcé pour ce genre d'instruction. Il écoutait avec une grande attention tout ce qu'on disait au catéchisme, et, dès qu'il avait acquis quelques connaissances sur un certain nombre de questions, il en faisait part à ses petits camarades du village, qu'il réunissait.

Livrez-vous donc, cher enfant, avec amour et ardeur, à l'étude de ce précieux petit livre. Vous l'apprendrez à l'école, à la maison jusqu'à ce que vous le sachiez parfaitement; vous écouterez avec attention toutes les explications qui vous en seront données. Vous saurez vous gêner pour ne jamais perdre un mot de ces explications.

Quelquefois, pour venir au catéchisme, des enfants ont à braver les rigueurs du temps et les oppositions de leurs maîtres. C'est alors surtout qu'on voit la sincérité de leur ardeur et de leur zèle pour l'instruction religieuse. Pendant un hiver très rigoureux, des enfants de Pologne avaient à faire plusieurs lieues à travers de vastes plaines couvertes de neige

pour se rendre au catéchisme. Comme le plus petit d'entre eux paraissait tout engourdi par le froid, ses camarades lui dirent de s'en retourner : « M'en retourner, répond vivement l'enfant, oh! non. Quand mes pieds devraient geler, je l'endurerais volontiers pour apprendre le chemin du ciel. »

Nous avons connu un jeune enfant, à qui son maître avait fait la menace de jeter au feu son catéchisme, s'il le lui voyait encore dans les mains. L'enfant s'écria alors : « Eh bien, venez donc me le prendre, si vous l'osez », et il pressait le cher petit livre contre sa poitrine, avec l'air d'être décidé à tout souffrir pour ne pas le livrer.

§ VIII. LES REPAS

Vous êtes sans doute bien curieux, cher enfant, de savoir ce que l'on peut dire sous ce titre dans un livre de piété. Le voici :

Tout d'abord il faut se rappeler que c'est là une action nécessaire pour entretenir la vie, et que les saints, la sainte Vierge et Notre-Seigneur lui-même n'ont pas dédaigné de s'asseoir à une table, pour refaire leurs forces épuisées. Dès lors, il n'y a pas à se demander si cette action, quelque matérielle et inférieure qu'elle paraisse, peut être sanctifiée aussi bien que les plus relevées. Nous avons du reste le témoignage de saint Paul, disant aux fidèles de Corinthe : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. »

Ainsi, mon cher enfant, Dieu peut trouver sa gloire jusque dans nos repas, si nous voulons, si nous élevons notre pensée et notre cœur vers lui, pour le remercier de ce qu'il pourvoit à tous nos besoins avec la sollicitude

d'un tendre père. N'oubliez pas que, si c'est votre mère qui a préparé vos aliments, c'est le bon Dieu qui les a créés et mis à votre disposition.

Comment sanctifierez-vous les repas? Par la prière et la sobriété. En les commençant, vous direz au moins de cœur, si vous ne pouvez introduire l'usage de prier tout haut : « Mon Dieu, bénissez la nourriture que je vais prendre, afin de m'entretenir dans votre saint service. » Par cette prière, vous tiendrez votre âme élevée au-dessus des satisfactions de la nature, et vous l'empêcherez de descendre à des jouissances indignes d'un homme et d'un chrétien.

Une fois à table, vous n'imiterez pas ces petits délicats mal élevés qui font les difficiles et se permettent de choisir ce qui leur plaît, au lieu de prendre, comme Notre-Seigneur le recommande, ce qui est présenté.

Si vous étiez tenté de céder quelquefois à la gourmandise, songez à la maigre nourriture des saints religieux, surtout de ceux qui habitaient dans le désert, et au fiel et au vinaigre dont Notre-Seigneur a voulu être abreuvé sur le Calvaire; songez surtout à cette foule de pauvres petits enfants, moins favorisés que vous, qui n'ont rien ou presque rien à manger.

Cette pensée vous fera renoncer à toutes ces fantaisies, que vous vous permettez dans la nourriture, en vous montrant exigeant et impossible à contenter. Cette pensée touchait tellement la pieuse Adèle des Essarts, qu'elle se privait tous les jours de quelques friandises qu'on lui donnait pour les porter en cachette à un pauvre petit savoyard, qui en retour priait pour elle.

En vous levant de table, vous réciterez les

Grâces, par exemple cette petite prière : « Mon Dieu, je vous remercie de la nourriture que vous m'avez donnée; faites-moi la grâce d'en bien profiter. » De la sorte vous aurez sanctifié votre repas et obtenu la faveur de vous maintenir en toutes choses tempérant, pur et modeste.

§ IX. LES RÉCRÉATIONS

Comme les repas, les récréations sont un besoin du corps et de l'âme. Les premiers, nous l'avons vu, peuvent être tout à la gloire de Dieu, les secondes ne nuisent pas non plus à la piété. Il est reconnu que nulle part les récréations ne sont aussi gaies que dans les communautés religieuses. La bonne conscience, la pureté d'intention et la simplicité du cœur font qu'on s'amuse pour tout de bon et sans arrière-pensée. Dans les pensionnats et les écoles, il est d'expérience que les plus pieux et les plus appliqués à leurs devoirs, sont en même temps les plus animés dans les jeux. Après un travail absorbant, on éprouve le besoin de se détendre l'esprit et l'on se récrée d'autant plus joyeusement qu'on a mieux travaillé.

Nous lisons dans l'Evangile que Notre-Seigneur invitait lui-même ses disciples au repos, après leurs courses apostoliques à travers la Judée et la Galilée.

« Venez, leur disait-il, retirez-vous à l'écart dans un lieu désert et reposez-vous un peu. »

L'apôtre Saint-Jean, pour se distraire de ses travaux, aimait à jouer avec une petite colombe. Un chasseur, qui s'en était aperçu, parut étonné de voir le disciple bien-aimé du Sauveur se plaire à de tels amusements. Le saint lui dit : « Pourquoi ne tenez-vous pas toujours

tendue la corde de votre arc ? — Ah ! répond le chasseur, c'est qu'elle perdrait vite sa raideur et sa force. — Il en est de même de l'esprit de l'homme, repartit le saint vieillard, il ne peut pas être toujours tendu ; pour conserver sa vigueur, il a besoin d'un peu de relâche. »

Il est bien évident que les apôtres, et en particulier saint Jean, devaient rendre ce repos très agréable au bon Dieu et très méritoire. C'est aussi ce que vous devrez tâcher de faire pour vos récréations. Pour qu'elles aient ce caractère, il faut qu'elles soient prises, comme disait un bon supérieur, chacune en son temps, en son lieu, avec religion et gaîté.

En son temps. Il ne faudrait pas vous amuser toutes les fois qu'il vous en prendrait envie : ce serait peut-être trop souvent ; mais seulement aux heures qui ont été déterminées par un sage règlement, et après que vous aurez bien accompli vos autres devoirs, bien appris vos leçons et votre catéchisme.

En son lieu. Il faut encore, mon enfant, pour s'amuser, ne pas chercher à vous soustraire aux regards de vos parents ou de vos maîtres. Si vous avez peur d'être vu ou si vous aimez à vous cacher pour prendre vos récréations, je crains bien qu'il ne s'agisse de plaisirs contraires à la loi du bon Dieu et capables de mettre votre âme en péril. Que votre âme soit toujours transparente comme le cristal, qu'elle n'ait jamais rien à cacher, que tout se passe comme en plein jour sous le regard de Dieu, et vos récréations seront toujours saines et réconfortantes. Si un endroit a été fixé pour vos jeux, vous devrez respecter fidèlement la volonté de vos parents et maîtres sur ce point.

Qu'est-ce que prendre ses récréations avec religion ? Est-ce que, par hasard, il faudra changer les jeux en prières ou bien prendre un livre ou son chapelet à la main et s'agenouiller de temps en temps.

Vous n'y êtes pas, mon enfant. Le bon Dieu ne veut rien qui ne soit raisonnable. Une récréation prise avec religion, c'est une récréation où l'on n'offense jamais le bon Dieu ni par ses paroles, ni autrement, et au contraire où on l'honore par le souvenir de sa présence et par quelques élévations de l'âme vers lui. Une pieuse enfant, devenue plus tard une grande sainte, avait l'habitude dans ses récréations de s'approcher de temps en temps de la chapelle qui se trouvait près du lieu de la récréation ; quand elle passait devant la porte, elle disait tout bas : « Jésus, je m'amuse bien, je ne vous oublie pas quand même ».

Enfin, mon enfant, soyez gai en récréation. On ne comprend pas une récréation sans gaîté ; mais que cette gaîté soit toujours bonne, honnête, franche ; souvenez-vous de cette parole d'un saint, qui était le plus aimable des hommes : Un saint triste serait un triste saint.

En un mot, prenez vos récréations en toute joie et liberté, mais sous le regard de Dieu et pour obéir à sa volonté. Un jour, quelques amis de saint Louis de Gonzague, au milieu d'une récréation, se demandaient entre eux ce qu'ils feraient, si on venait leur annoncer qu'ils allaient mourir dans un quart-d'heure. L'un disait : J'irais aussitôt me confesser. Un autre : Je courrais à la chapelle, je me jetterais à genoux devant le Tabernacle et là j'attendrais la mort en redisant à Dieu des actes de charité. Tous donnaient leur avis qui était toujours

édifiant. L'humble Louis de Gonzague, seul, ne parlait pas. Alors un de ses condisciples l'interpelle : « Et vous, Louis, lui demande-t-il, que feriez-vous ? dites-le nous. — Moi, répond le pieux jeune homme, je continuerais ma récréation, parce qu'il me semble que notre désir doit être de mourir en faisant la volonté de Dieu. Puisque nous sommes en ce moment où Dieu nous veut, nous n'avons rien de mieux à faire que d'y rester. » Il avait raison ; mais quel esprit de foi cela ne suppose-t-il pas dans son âme, et comme des récréations ainsi passées devaient être agréables à Dieu !

§ X. PRIÈRE DU SOIR ET EXAMEN DE CONSCIENCE

Il ne suffit pas de bien commencer la journée, il faut encore la bien finir. Vous ne pourrez mieux la finir que par la prière du soir et par un petit examen de conscience.

Dans les familles, l'enfant bien élevé ne va jamais prendre son repos de la nuit sans adresser à ses parents un souhait affectueux et sans recevoir d'eux également un témoignage d'affection. Il vient comme pour leur demander leur bénédiction ; et les parents s'empressent de déposer un tendre baiser sur le front de cet enfant qui est leur joie.

Encore une fois, vous êtes l'enfant du bon Dieu, et quand le moment est venu d'aller prendre votre repos, vous avez le devoir de vous présenter devant votre Père céleste, de lui adresser une parole de souhait pour l'accroissement de sa gloire, de lui demander qu'il veille sur vous pendant votre sommeil, enfin de déposer un baiser d'amour sur son image, sur le crucifix. La prière à ce moment est le bonsoir de

l'enfant chrétien à Dieu qui est son bon Père.

Elle est encore le merci du pauvre à son Bienfaiteur. Que de grâces de toutes sortes le bon Dieu ne vous a-t-il pas accordées pendant la journée qui vient de s'écouler! C'est lui qui vous a conservé la vie et vous a nourri ; c'est lui qui a fait luire ce beau soleil qui a réjoui votre cœur ; c'est lui qui a multiplié pour vous toutes ces beautés de la nature et ces richesses que vous avez admirées ; c'est lui qui vous a conservé vos bons parents et leur a inspiré cette grande affection qu'ils ont pour vous. C'est lui qui vous a ménagé cette joie inattendue, cette visite, ce succès ; c'est lui qui vous a procuré cette paix intérieure et cette force par laquelle vous avez pu résister à la tentation ou supporter quelques petites épreuves, une contrariété, une humiliation, une souffrance. C'est lui qui vous a arraché à tel ou tel danger qui vous menaçait. Enfin c'est lui qui vous a permis de développer votre intelligence et d'acquérir de nouvelles connaissances.

Comment après tout cela ne vous appliqueriez-vous pas à bien faire votre prière? Comment votre cœur, ordinairement si bon, n'éprouverait-il pas des sentiments de reconnaissance pour un si généreux bienfaiteur? Donc, cher enfant, à genoux au soir de la journée! A genoux pour remercier le bon Dieu! A genoux pour lui demander sa bénédiction! C'est en famille, avec tous les parents et domestiques qu'il conviendrait de réciter la prière, comme on le faisait partout autrefois. Que ce soit au moins en compagnie de vos frères et sœurs, sous la direction de votre mère. Si cette faveur vous était encore refusée, que ce soit au pied de votre petit lit, devant un crucifix et vous la terminerez par un signe de croix fait avec de

l'eau bénite. Puis vous vous coucherez modestement en vous entretenant intérieurement de saintes pensées.

On dit qu'un tout petit enfant nommé Jules, s'était endormi dans une soirée où sa mère l'avait conduit. On le rapporte sans l'éveiller et on le mit dans son lit. Il y était déjà depuis quelques instants quand il s'éveille subitement. « Maman, s'écrie-t-il, c'est curieux ; tout à l'heure, j'étais chez le voisin, et maintenant me voilà dans mon lit, sans que je me sois aperçu de rien. Comment cela s'est-il fait ? — C'est bien simple, mon enfant, dit la mère, tu t'étais endormi, et je t'ai apporté. — Mais je n'ai pas fait ma prière. — Tu la feras demain ; quand on a oublié ainsi une chose on la remet au premier moment disponible. — Eh bien, je puis bien la faire encore ; si j'avais oublié de manger, vous ne me feriez pas attendre au lendemain. » A ces mots, la mère embrasse son enfant qui se montrait si bien disposé et lui fait réciter sa prière.

***

C'est aussi le moment, quand on va prendre son repos, de faire une petite revue de son âme, pour examiner si elle s'est conservée bien exempte de fautes, si elle n'a pas fait de la peine au bon Dieu pendant la journée. Cet examen ne demande que deux minutes de silence et de recueillement, et cependant il a d'immenses avantages ; il empêche les défauts de prendre racine et permet à l'âme, qui le fait tous les jours, de bien se connaître et de bien savoir ce que l'on a à dire, quand on va se confesser.

Soyez bien fidèle à cet exercice. Tous les soirs, demandez-vous comment vous avez employé la journée, et si le bon Dieu a lieu d'être content de vous. Interrogez toutes vos facultés.

Votre cœur ne s'est-il pas affectionné à des choses qui ne méritent pas son amour ? Votre esprit et votre imagination ne se sont-ils pas complus dans des tableaux, dont le bon Dieu veut qu'on détourne les regards ! Vos sens ne se sont-ils pas accordé quelques satisfactions coupables ou du moins inutiles ! Parcourez vos différentes occupations de la journée ; remettez-vous en mémoire les personnes à qui vous avez eu affaire. Avez-vous été obéissant ? N'avez-vous pas fait de la peine à quelqu'un de vos camarades ! N'avez-vous pas été négligent en classe, au catéchisme, dans vos prières ?

Ce petit interrogatoire terminé, humiliez-vous profondément devant Dieu de tous les manquements que vous aurez constatés. Demandez-lui par un acte de contrition bien sincère, de vous faire miséricorde. Et si jamais vous découvrez quelque faute plus grave, il faudrait marquer plus vivement encore votre repentir et promettre de vous confesser au plus tôt.

C'est dans le cours de la prière du soir que vous ferez ce petit examen, ou après, au pied de votre lit, si on ne vous donnait pas le temps suffisant pendant la récitation de la prière.

Une fois au lit, jetez un dernier regard sur le bon Dieu et votre ange gardien, pour qu'ils veillent sur vous pendant votre repos. Répétez pieusement cette parole de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains » ou encore cette petite prière que votre mère a dû vous apprendre : « Jésus, Marie, Joseph, faites-moi la grâce de vivre et de mourir en votre sainte compagnie. » Et endormez-vous du paisible sommeil de l'innocence.

IIIe PARTIE

MOYENS A EMPLOYER POUR SE PRÉPARER A LA PREMIÈRE COMMUNION

AVANT-PROPOS

Tout ce livre, mon enfant, est fait pour vous indiquer les moyens de vous conserver dans la piété et la pureté, afin qu'au moment heureux où le bon Jésus viendra en vous, vous puissiez lui présenter une demeure qui lui plaise. En particulier le règlement de vie pour la journée sera pour vous, si vous y êtes bien fidèle, un moyen excellent d'embellir votre âme de vertus et de mérites. Je voudrais maintenant vous donner un règlement de vie non plus pour la journée simplement, mais pour tout l'ensemble de votre conduite ; en d'autres termes, je voudrais vous faire connaître les pratiques chrétiennes que les âmes pieuses emploient et les dévotions que vous devez aimer : rien n'est plus capable, à mon avis, de vous communiquer peu à peu les dispositions qui doivent animer habituellement vos actions de manière à les rendre toutes très saintes et très agréables à Dieu.

§ I. — LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

Pourquoi, mon enfant, devez-vous avoir une dévotion particulière à la sainte Vierge ? Comment devrez-vous la manifester ? Voilà les deux points sur lesquels je voudrais attirer votre attention.

I. *Fondement de la dévotion à la Sainte Vierge.*

Que vous dirai-je, mon cher enfant, pour vous engager à avoir une grande dévotion ?

Est-ce que tout ne vous y invite pas ? La sainte Vierge est votre mère, et la plus tendre, la plus aimante, la meilleure de toutes les mères. Vous savez en quelles douloureuses circonstances Marie a accepté ce rôle auprès de nous. C'était sur le Calvaire. Notre-Seigneur, son divin Fils, avant de rendre le dernier soupir se tourne vers elle en lui montrant du regard l'apôtre saint Jean, qui représentait en ce moment tous les hommes, et lui dit : « Femme, voilà votre fils ». Il dit également à saint Jean, en lui montrant Marie : « Voilà ta mère. » Marie a accepté, et depuis ce moment elle est devenue véritablement notre mère, elle est la mère de chaque chrétien, elle est votre mère, et bien souvent elle vous l'a montré par son amour et sa sollicitude pour vous.

Si Marie est votre mère, il est bien juste que vous ayez pour elle des sentiments de filiale affection, et que vous vous confiiez en elle, comme vous vous confiez en votre bonne mère de la terre.

Pourquoi encore, mon enfant, devez-vous entretenir en vous la dévotion à la sainte Vierge ! C'est que cette dévotion garantira votre salut. Il est impossible, en effet, que le vrai serviteur de Marie se perde. Tous les saints l'ont dit, et des milliers d'exemples pourraient vous être apportés en témoignage de cette vérité.

Le jeune Berchmans aimait à dire : « Si j'aime Marie, je suis sûr de mon salut. » Il ajoutait : « Je ne me donnerai point de repos, tant que je n'aurai pas obtenu l'amour de Marie. » Saint Ephrem disait que la dévotion à la mère de Dieu était un sauf-conduit pour éviter l'enfer et aller au ciel.

Du reste, vous savez que l'on n'invoque jamais la sainte Vierge en vain. La prière du « Souvenez-vous » le rappelle solennellement. Il faudrait des volumes et des volumes pour raconter toutes les faveurs tant spirituelles que temporelles, que Marie a accordées à ses serviteurs fidèles. Qu'il suffise ici de nommer le sanctuaire de Lourdes. Chaque année, la sainte Vierge opère là-bas, au pied des Pyrénées, d'innombrables miracles. Est-ce que d'ailleurs les nombreuses chapelles et églises érigées en son honneur ne sont pas autant de témoignages de reconnaissance pour des grâces signalées obtenues par son intercession ? Tout nous vient de Jésus par Marie ; c'est aussi par Marie que nous pourrons aller à Jésus, au ciel. C'est par elle que vous pourrez le mieux vous préparer à le recevoir à la sainte Table.

II. *Pieuses pratiques en l'honneur de la sainte Vierge.*

Vous voulez aimer la sainte Vierge ; vous avez appris à l'aimer et à la prier avant même d'avoir l'âge de raison. Votre mère vous a fait mille fois répéter ce doux nom de Marie avec ceux de Jésus et de Joseph. Quels témoignages nouveaux donnerez-vous à la sainte Vierge, maintenant que vous comprenez mieux pourquoi vous devez l'aimer.

Quelles que soient les pieuses pratiques que vous adoptiez mon enfant, la principale résolution à prendre est d'y être bien fidèle ; écoutez, en effet, ce que répondit saint Jean Berchmans à un frère qui lui demandait quels hommages il faut rendre à la sainte Vierge, pour être sûr de sa protection : « La moindre chose, pourvu que tu ne l'abandonnes jamais. »

1. — *Le Chapelet.*

Votre excellente mère vous a déjà fait cadeau d'un chapelet, et vous savez comment il faut le réciter. C'est un trésor que vous possédez, mon enfant ; vous pourrez y puiser pour obtenir toutes sortes de grâces; ou si vous préférez une comparaison plus compréhensible, c'est une clef, avec laquelle vous pourrez ouvrir les trésors du bon Dieu.

Le chapelet n'est qu'une partie du Rosaire qui est, comme le nom et la forme l'indiquent, une couronne de roses, qu'on offre à la Sainte Vierge pour lui faire honneur. Quand vous voulez souhaiter la fête à votre père ou à votre mère, vous leur présentez un bouquet qui leur fait plaisir; le petit compliment que vous récitez leur est encore plus agréable, parce qu'il traduit plus clairement les sentiments d'amour de votre cœur. Pour honorer la sainte Vierge, on met des fleurs devant son image; elle aime ceux qui le font par piété; mais elle préfère ceux qui lui offrent les fleurs spirituelles qui composent le chapelet. Chaque « Je vous salue Marie » est comme une rose embaumée qui réjouit son cœur. Comment en serait-il autrement ! Par cette prière, on rappelle à la sainte Vierge le plus beau moment de sa vie, cet instant ineffable où l'ange du Seigneur vint lui annoncer qu'elle était choisie pour être la mère de Dieu. On redit textuellement les paroles si respectueuses et si élogieuses de la salutation angélique. On y ajoute une prière qui est toute de confiance et d'abandon en ses mains à la vie et à la mort.

Aussi jamais on ne pourra dire toutes les faveurs qui ont été obtenues par le chapelet

bien récité. Des saints, comme saint François Xavier, guérissaient les infirmes par le seul attouchement du chapelet. Quand le savant docteur Récamier ne pouvait pas guérir ses malades par les moyens naturels, il recourait au chapelet, qu'il appelait « le cordon de la sonnette du bon Dieu », et il avouait qu'il obtenait toujours pour eux quelque grâce; si ce n'était pas la guérison, c'était un soulagement ou plus de patience pour supporter la violence du mal.

Le chapelet est une arme puissante contre le démon. C'est par lui que saint Dominique a triomphé de l'hérésie des Albigeois qui désolait les provinces du Midi de la France. Il avait tenté tous les autres moyens, quand la sainte Vierge lui fit connaître que l'unique instrument de victoire était le Rosaire.

Ce serait faire une œuvre bien agréable à la sainte Vierge et en même temps bien utile pour votre âme, que de réciter en entier le chapelet tous les jours. Vous le ferez au moins les dimanches et pour les fêtes de la sainte Vierge. Chaque jour vous pourrez en dire une dizaine à la messe ou à la prière du soir.

Saint Stanislas de Kostka, un des patrons de la jeunesse pieuse, portait toujours son chapelet sur lui, comme du reste le font tous les vrais serviteurs de Marie. Dans sa dernière maladie, un peu avant de mourir, il le tenait enlacé autour de son bras. « Pourquoi ce chapelet? lui dit un Père qui l'assistait; vous n'êtes pas en état de le réciter. — C'est vrai, répond le saint jeune homme en souriant, mais c'est toujours une consolation pour moi de le regarder; il me fait me souvenir de ma bonne Mère. »

2. — *Médailles et Images.*

Tous les pieux serviteurs de Marie ont un culte particulier pour les médailles et les images qui leur rappellent le souvenir de leur bonne et tendre Mère. Quoi de plus légitime ? N'aimons-nous pas à avoir la photographie de ceux qui nous sont chers ? Comme le portrait de notre mère surtout est précieux à nos yeux ! Marie a prouvé qu'elle est notre mère, en acceptant par amour pour nous la mort de son Jésus. C'est dire quelle doit être notre joie de voir et de posséder de ses images.

Le fameux Chevalier sans peur et sans reproche, Bayard, avait toujours chez lui une image de la mère de Dieu, et jamais il ne sortait sans lui demander sa bénédiction.

Jean-Baptiste-Marie Vianney, qui devait être plus tard le saint curé d'Ars, avait coutume, quand il travaillait dans les champs, de mettre à quelques pas devant lui une statuette de la sainte Vierge. La vue de cette pieuse image l'excitait au travail, et, quand il arrivait près d'elle, il la baisait avec amour et respect, puis il la portait un peu plus loin.

Le maréchal Bugeaud, un de nos héros des guerres d'Afrique, ne partait jamais au combat sans prendre avec lui une médaille de la sainte Vierge que sa fille lui avait donnée avant son départ de France. Un jour qu'il l'avait oubliée, il l'envoie chercher par un de ses soldats. Il la reçoit en présence de son état-major, et la baise en disant : « Avec ma médaille, je n'ai jamais été blessé. »

3. — *Le Scapulaire.*

Le scapulaire est un petit vêtement qu'on porte sur la poitrine et qui est le signe auquel on reconnaît les vrais enfants de Marie. C'est

la sainte Vierge elle-même, qui fit connaître à saint Simon Stock qu'elle aurait pour agréable cette manière de l'honorer. Voici ce qu'elle lui dit : « Recevez, mon fils, ce scapulaire dont je vous fais présent ; c'est une marque de prédilection de ma part, une sauvegarde contre le danger, un gage de paix et d'alliance éternelle. » Les promesses qu'elle fit une autre fois au pape Jean XXII, ne sont pas moins engageantes. « Quiconque, lui dit-elle, mourra avec ce vêtement, n'aura pas à souffrir les peines de l'enfer ; et ceux qui iront en purgatoire seront délivrés le samedi qui suivra leur mort. »

On raconte une foule de traits, où le scapulaire de la sainte Vierge, porté avec piété et amour, a été l'occasion de véritables miracles de protection. Ici, c'est une balle meurtrière qui vient s'aplatir contre ce léger vêtement, alors qu'elle devait naturellement percer la poitrine. Là, c'est un incendie, qui s'éteint tout à coup, grâce à un scapulaire qu'une personne pieuse a jeté au milieu des flammes et qu'on retrouve intact après l'incendie. Ailleurs il préserve d'une mort certaine dans des inondations, ou d'un accident qui paraissait inévitable. Surtout, il délivre du danger de succomber à la tentation et rend la paix du cœur à ceux qui l'auraient perdue.

Voilà certes plus qu'il ne faut pour vous faire désirer recevoir ce saint habit, si vous ne l'avez pas encore, ou bien, si vous avez déjà le bonheur de le porter, pour vous le faire estimer et aimer davantage encore.

Telles sont, cher enfant, quelques-unes des mille manières d'honorer la sainte Vierge, de lui témoigner votre amour et d'attirer sur vous sa protection. Soyez fidèle à celles que vous

aurez adoptées et souvenez-vous que Marie ne les aime que si l'on cherche à lui plaire par une conduite exemplaire et à imiter ses vertus.

Consécration a Marie.

Très Sainte Vierge Marie, ma bonne Mère, je me jette à vos pieds et vous promets, en présence de mon ange gardien, de toujours vous servir et vous aimer, comme un de vos plus affectionnés enfants. Je ne veux pas passer un seul jour jusqu'à ma première communion, sans vous rendre quelque hommage, sans vous adresser quelques prières, ne serait-ce qu'un « Je vous salue Marie » ou l'invocation de votre nom. Chaque soir avant de prendre mon repos, je m'examinerai sur ce point et je vous appellerai de ce doux nom de Marie et de Mère, pour que vous veilliez sur mon innocence et que vous me la conserviez intacte, afin que je puisse la présenter à votre divin Fils au beau jour de ma première communion.

Je me consacre à vous, non seulement pour le temps de mon enfance et de ma jeunesse, mais pour toute ma vie. Défendez-moi contre mes ennemis; assistez-moi au jour de la tentation. Si jamais je venais à être infidèle à mes résolutions, ne permettez pas que je cesse de vous invoquer, et, de grâce, dans votre grande charité, relevez-moi, afin que je continue ma marche, sous votre regard, jusque dans le paradis, où il me sera donné de vous aimer sans crainte de perdre jamais votre amour. Ainsi soit-il.

§ II. — LA DÉVOTION A SAINT JOSEPH

Vous ne devez jamais oublier, mon enfant, que c'est saint Joseph qui a préparé

l'humble étable de Béthléem pour y recevoir l'enfant Jésus au jour de sa naissance. A qui pouvez-vous confier avec plus d'assurance qu'à ce bon saint, le soin de préparer votre cœur si pauvre, hélas ! pour qu'il devienne une demeure digne de l'hôte divin qui va l'habiter ?

Il a eu sur la terre une des plus nobles fonctions qu'il était possible à un homme d'avoir. Dieu lui a confié son trésor, ou plutôt ses deux trésors, le Verbe fait chair et sa mère. Quelle gloire ! quelles richesses ! Saint Joseph a gardé fidèlement son dépôt. Confiez-lui aussi votre âme, votre innocence, votre bonne volonté, et ce bon père vous préservera du mal.

Il était puissant sur la terre, puisqu'il commandait à celui à qui le ciel obéit. Il ne faut pas croire que maintenant dans la gloire son crédit et sa puissance aient diminué. Il continue encore à commander en quelque sorte à Jésus et à Marie, quand il veut obtenir une faveur pour ses serviteurs qui l'invoquent avec confiance. Adressez-vous à lui sans crainte. Saint Alphonse de Liguori avoue que les miracles, opérés par l'intercession de saint Joseph, sont si nombreux qu'il est impossible de les compter.

Une sainte, qui s'est distinguée entre tous par sa dévotion à saint Joseph, dit de lui : « Je ne me souviens pas de lui avoir rien demandé jusqu'à ce jour sans qu'il me l'ait accordé. Aussi, ajoutait-elle, je voudrais pouvoir persuader à tous de l'honorer d'un culte particulier. » Ecoutez, ô mon enfant, cette exhortation, et réalisez le désir de sainte Thérèse, car c'est elle qui parle ainsi.

Il est cependant une autorité plus grande encore pour recommander cette dévotion. C'est celle de Jésus-Christ lui-même. Voici ce qu'il

disait à sainte Marguerite de Cortone : « Je t'en prie, ma fille, ne laisse passer aucun jour sans honorer saint Joseph, mon père nourricier. »

***

Parmi les grâces que vous devez demander à saint Joseph, il en est une, importante entre toutes, et qu'il faut demander toute la vie, dans l'enfance, comme à la fin de ses jours, c'est la grâce de mourir saintement, comme lui, entre les bras de Jésus et de Marie. Il est regardé universellement comme le patron de la bonne mort ; et c'est avec raison, dit saint Liguori, car saint Joseph, qui a délivré le saint Enfant des embûches de ses ennemis, obtient de ce même Jésus le pouvoir de nous délivrer, nous aussi, des embûches des démons, qui nous assaillent davantage au moment de la mort. Le saint Docteur raconte à ce sujet plusieurs traits qui confirment son assertion. Ici, c'est un religieux mourant, qui ordonne à ses frères d'allumer des cierges pour recevoir saint Joseph. A peine a-t-il donné ses ordres qu'il prononce ces paroles : « Voici saint Joseph, mettez-vous à genoux », puis il expira.

Là, c'est une pieuse franciscaine, qui rend le dernier soupir en conversant avec saint Joseph qui lui avait apparu. Une autre fois, un Père Augustin se montre après sa mort à ses frères pour leur dire qu'il doit son salut à saint Joseph.

Prière.

O saint Joseph, que Dieu a choisi pour préparer une demeure à l'Enfant Jésus, je vous prie de disposer mon cœur à le recevoir au jour de ma première communion. Vous l'avez

nourri et protégé contre ceux qui voulaient le perdre. Des ennemis aussi acharnés sont ligués contre mon salut et mon innocence. Je me mets sous votre protection pour échapper à leur fureur. Daignez, ô saint patriarche, veiller sur moi tous les jours de ma vie, maintenant et quand sonnera pour moi l'heure dernière. Ainsi soit-il.

§ III. — LA DÉVOTION A L'ANGE GARDIEN

I. *Bienfaits de l'Ange gardien.*

Vous avez, cher enfant, une longue route à parcourir, et bien nombreux sont les dangers que vous y rencontrerez.

Mais le bon Dieu ne vous a pas abandonné ; il vous a confié à un guide expérimenté, à un compagnon de voyage fidèle, en un mot à un de ses anges qui ne vous quitte jamais, qui a reçu la mission de veiller sur vous et de vous protéger dans les périls que vous avez à courir. C'est votre ange gardien ; il vous assiste dans les occasions où vous êtes le plus exposé, dans les heures les plus difficiles, dans les tentations les plus délicates ; il vous porte dans ses mains, pour employer une expression de nos Saints Livres, afin que votre pied ne se heurte point contre la pierre du chemin.

Quelquefois vous pourriez être tenté de dormir sur le bord du précipice ; votre ange gardien se tient à votre côté pour vous préserver de toute chute, ou bien il vous dit comme autrefois l'ange à saint Pierre dans sa prison : « Lève-toi, hâte-toi de fuir, éloigne-toi au plus vite, si tu ne veux pas t'exposer à la mort. »

C'est votre ange gardien qui inspire les bonnes pensées et les bons désirs de votre âme ; c'est lui qui vous entoure de soins délicats,

pour que vous n'ayez rien à souffrir des atteintes du mal qui souffle partout autour de vous, comme un vent brûlant. Que de fois même peut-être, auriez-vous déjà perdu la vie par vos imprudences, ou été victime de graves accidents, si votre bon ange ne vous avait secouru. L'Ecriture Sainte nous fournit plusieurs exemples remarquables de la protection dont les anges gardiens nous favorisent. L'ange d'Agar lui indique une source, où elle pourra enfin désaltérer son fils qui allait mourir de soif. L'ange Raphaël, qui accompagne le fils de Tobie, lui rend toutes sortes de services. Le saint vieillard recouvra la vue par ses soins.

Votre ange gardien ne cesse de prier pour vous et offre vos bonnes œuvres et prières au bon Dieu.

Il est un véritable ami qui n'abandonne jamais son protégé, excepté lorsque ce dernier devient un réprouvé ; il le suit jusque dans ses égarements pour exciter le remords en lui et le ramener dans le sentier du devoir et de la vertu.

II. *Devoirs à l'égard de l'ange gardien.*

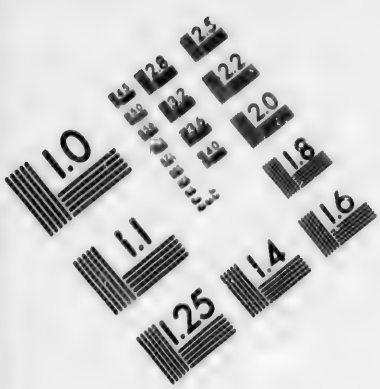
Puisque votre ange gardien vous aime au point de vous suivre partout et toujours, vous devez en retour lui témoigner aussi beaucoup d'amour. L'amour appelle l'amour. Vous penserez souvent à lui : quand vous serez seul, vous vous souviendrez qu'il est là à côté de vous et qu'il vous tient compagnie ; vous recourrez à lui dans les tentations, dans les dangers, dans toutes les occasions où votre faiblesse vous expose à quelque malheur.

Vous devrez toujours respecter sa présence, en ne faisant rien qui puisse blesser son chaste regard. Si vous marchiez à côté d'un grand

monarque, votre tenue serait correcte et vous éviteriez avec soin tout ce qui pourrait lui faire de la peine. Mon enfant, celui à côté de qui vous marchez constamment, est plus qu'un monarque ; c'est un ange du ciel, il voit continuellement la face du Seigneur.

Il avait été donné à saint François de Sales de voir son ange gardien sous une forme humaine, et il affirme que cet ange se couvrait la face, quand autour de lui il se passait quelque chose de moins convenable. Un saint prêtre, à qui cette même faveur avait été accordée, avait tant de respect pour son ange gardien, que chaque fois qu'il entrait dans l'église, on le voyait s'arrêter, comme pour laisser passer quelqu'un. C'était un acte de déférence à l'égard de son bon ange.

Un autre moyen de lui montrer votre amour, mon cher enfant, c'est de le remercier souvent de ce qu'il fait pour vous, vous demandant comme le jeune Tobie ce que vous pourriez lui offrir en retour de tous ses services. « Que pourrions-nous donner, disait-il, qui soit digne de lui ? Il m'a conduit et ramené sain et sauf. » La récompense, mon enfant, que votre bon ange attend de vous, c'est que vous vous laissiez conduire par lui dans le chemin de la vertu. Ecoutez ses inspirations, il préservera votre enfance de tout mal. Oh ! comme il sera heureux le jour de votre première communion, s'il peut vous présenter à son Dieu, avec votre robe d'innocence ! Il dira comme Jésus à son Père : « Seigneur, j'ai gardé en votre nom au milieu du monde cette âme que vous m'avez confiée. Elle n'a pas subi les atteintes du mal. » Oh ! cher enfant, quel bonheur, si vous pouviez donner cette satisfaction à votre ange gardien ! Il s'estime-



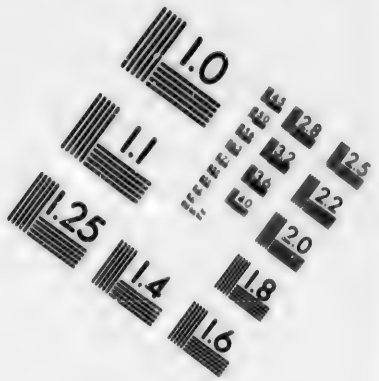
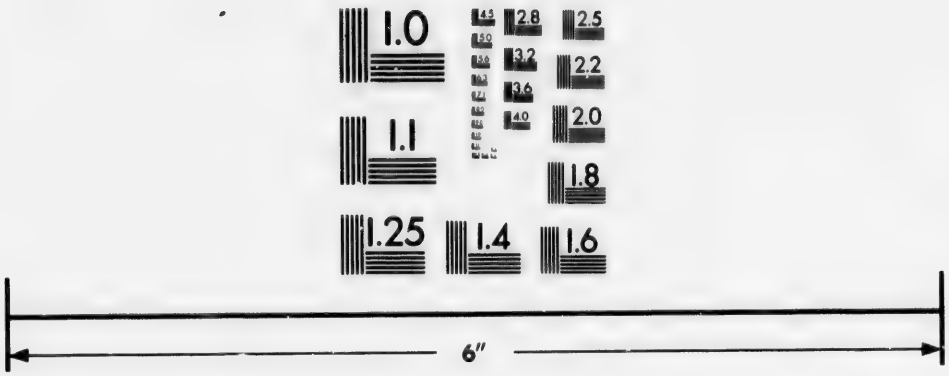
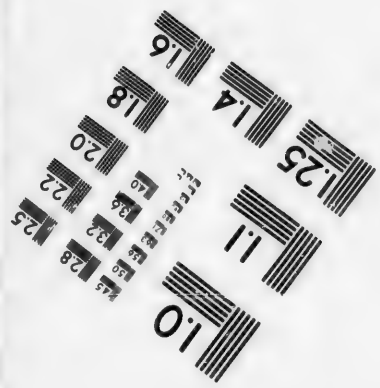
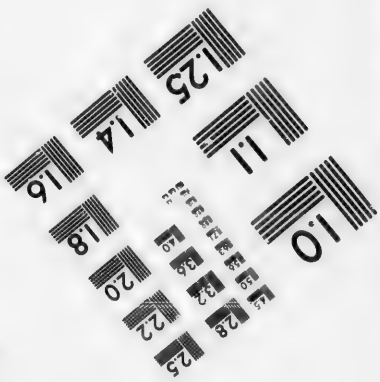


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

rait suffisamment récompensé de toutes ses sollicitudes à votre sujet.

Prière.

O mon bon ange, à qui la divine Providence m'a confié, soyez béni d'avoir bien voulu accepter cette fonction que ma mauvaise volonté vous rend parfois difficile. Soyez remercié de la tendresse avec laquelle vous veillez sur moi sans jamais vous laisser rebuter par ma froideur ou mon ingratitude. Pardonnez à ma misère qui peut-être bien souvent vous a obligé à vous voiler la face. A l'avenir, je penserai davantage à vous, en particulier pendant tout le temps qui me sépare encore de ma première communion. Guidez-moi, je vous en prie, faites-moi accomplir parfaitement tous mes devoirs d'état, retenez-moi sur la pente fatale, si j'étais exposé à tomber. Protégez-moi maintenant et toujours, et particulièrement à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

§ IV. EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU

I. *Avantages de cet exercice.*

S'IL est un exercice sanctifiant qui mérite encore toute votre attention, mon enfant, c'est bien celui de la présence de Dieu. Il nous est recommandé par le Saint-Esprit qui nous dit à tous : « Marchez en ma présence et vous ne pécherez pas. » Oui, mon petit ami, si vous voulez ne pas pécher, ou plutôt, si vous voulez grandir en sagesse et offrir à Notre-Seigneur un cœur bien préparé pour le jour de sa venue, ne perdez jamais de vue la présence du bon Dieu.

Comment, en effet, oser commettre un péché, quand on est bien persuadé que Dieu notre

Juge nous voit, et qu'il pourrait, s'il voulait, nous frapper au moment où nous l'offensons. Aussi sainte Thérèse nous disait-elle que la cause de tout mal vient de ce que l'on ne pense pas à la présence de Dieu. C'est ce qui donna à la chaste Suzanne la force de résister aux sollicitations de deux infâmes vieillards et de leur dire : « Il vaut mieux tomber sous vos coups que de pécher sous le regard du Seigneur. »

Cette pensée de la présence de Dieu est une pensée sanctifiante. Rien n'est plus facile à comprendre. L'amour augmente en effet quand on est en présence de l'objet aimé. Saint Bernard avoue que lorsqu'il sentait son amour pour Dieu se refroidir, il s'efforçait de penser à lui et il retrouvait ses premières ardeurs. Mais l'amour de Dieu n'est-il pas le résumé de tout ? Comment aimer le bon Dieu et ne pas accomplir en tout son devoir de chrétien? Il est impossible de ne pas pratiquer les autres vertus, quand on est bien fidèle à la charité envers Dieu. « Aime, disait saint Augustin, et fais ce que tu veux. » Tant ce saint Docteur était persuadé de l'efficacité de la charité dans un cœur !

La pensée de la présence de Dieu vous donnera aussi, cher enfant, du courage pour supporter patiemment les petites misères et contrariétés inévitables de cette vie. Vous direz en effet en les souffrant : « J'ai de la peine, il est vrai, mais Dieu me voit, lui qui doit me récompenser. Plus mes souffrances sont grandes, plus il se montrera généreux à mon égard. »

II. *Pratique de cet exercice.*

Pour vous rendre plus facile cet exercice de la présence de Dieu, voici quelques moyens

que les saints recommandent et que je vous prie de bien remarquer.

Le premier que vous pouvez employer est de vous figurer que Notre-Seigneur est là devant vous quand vous vaquez à vos occupations. Dans ce cas, vous vous le représentez dans une des circonstances de sa vie que vous préférez ; par exemple, à Bethléem, à Nazareth, ou bien dans sa vie publique, quand il guérissait les malades ou qu'il appelait à lui les petits enfants. La pieuse bergère du Bourbonnais, sainte Thorette, ne perdait jamais de vue la présence de Dieu, et elle aimait surtout à contempler Notre-Seigneur dans le mystère de sa Passion.

Une deuxième méthode, bien facile aussi, consiste à se souvenir que Dieu est partout, selon cette pensée du Saint-Esprit, qui fait dire au prophète royal : « Où irai-je pour fuir votre présence, ô mon Dieu ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans les enfers, je vous y trouve ; si, sur les ailes de l'aurore, je vole jusqu'aux extrémités du monde, c'est votre main qui m'y conduit, c'est votre droite qui m'y soutient. »

Il n'est pas besoin, mon enfant, d'aller si loin pour trouver Dieu. Tout ce qui vous entoure, la terre et le ciel, les animaux et les plantes, les hommes et les éléments, votre corps et votre âme, tout porte des traces visibles des perfections de Dieu. Votre corps est le temple du Saint-Esprit ; votre âme a été créée à l'image de Dieu. La grâce habite en vous. Le ciel est en vous. Sainte Catherine de Sienne, pénétrée de cette vérité faisait ses délices de cette petite cellule intérieure de son âme ; et là, dans ses entretiens avec Dieu, elle se dédommageait de la défense que ses

parents lui avaient faite de se retirer dans sa chambre pour prier.

Enfin il y a encore les oraisons jaculatoires, c'est-à-dire, pour citer le mot de saint François de Sales, ces élancements vifs et courts vers le bon Dieu. Oh ! rien de plus facile à faire que cela. En tout temps, en tout lieu, dans votre travail, dans vos récréations, en marche ou en repos, vous pouvez toujours élever votre pensée vers Dieu et lui adresser une courte invocation comme celles-ci : « Mon Dieu, je vous aime. — Je me donne tout à vous. — Que vous êtes bon ! — Ayez pitié de moi. — Venez à mon aide. — Que votre sainte volonté soit faite. — Faites-moi la grâce de vivre et de mourir dans votre saint amour. »

Les saints ont toujours fait grand cas de ces petites pratiques qui entretiennent incomparablement l'âme dans la pensée et l'amour de Dieu. Tout ce qu'ils voyaient leur servait de moyens pour s'élever dans les régions célestes. Saint Fulgence, émerveillé d'une imposante assemblée à laquelle il assistait à Rome, s'écriait : « Si Rome terrestre paraît si riche, quelle sera la beauté de la céleste Jérusalem ! »

Prenez donc, mon enfant, modèle sur les saints ; marchez continuellement en la présence de Dieu, et cette pratique sera votre sauvegarde et une source de bénédictions pour votre âme.

§ V. LE SACREMENT DE PÉNITENCE

I. *Considérations sur l'excellence de ce bienfait.*

Mon enfant, si vous avez lu quelquefois le récit d'un naufrage, vous avez dû remarquer avec quel empressement les malheureux qui sont sur le point de se noyer, se

jettent sur les épaves du vaisseau brisé par la tempête contre les rochers. Ils s'y cramponnent avec une énergie frénétique. Ah ! ce frêle morceau de bois, c'est une planche de salut qui leur permet d'attendre du secours, d'éviter la mort et d'aborder au rivage. S'ils ont le malheur de lâcher cette épave, c'en est fait d'eux, ils sont aussitôt engloutis par les flots.

Mon cher enfant, le monde, au milieu duquel vous vivez, ressemble à une vaste mer en fureur, où abondent les écueils, les tempêtes et aussi, hélas ! les naufrages. Dieu, dans sa grande bonté, n'a pas voulu laisser sans ressources les âmes trop nombreuses qui sont sur le point de périr éternellement ; il leur offre une planche de salut. C'est le sacrement de pénitence, par lequel le pécheur, qui veut se sauver, est ramené de la mort à la vie, et peut de nouveau être placé dans la barque de l'Eglise voguant vers le port de l'éternité. Jésus a donné aux prêtres ce pouvoir incomparable de remettre les péchés à ceux qui les confessent avec le regret de les avoir commis et le ferme propos de les éviter à l'avenir.

Par ce sacrement, l'enfant qui a peur d'avoir été coupable dans telle ou telle circonstance et qui, par suite de ce doute, a perdu la paix de la conscience, peut être rétabli dans la joie de son innocence. Les taches, qui souillaient son âme, sont lavées, et il peut de nouveau se présenter à son Dieu avec confiance.

Le sacrement de pénitence est utile encore pour maintenir constamment dans la pureté du cœur, en débarrassant l'âme de cette multitude de petites imperfections et de défauts qui pourraient prendre racine et conduire à des fautes plus graves. C'est surtout à ce point de vue, mon cher enfant, que je vous recommande

ce sacrement comme un excellent moyen de vous préparer à la première communion. Quand sera venu pour vous le temps de la retraite préparatoire, ce sujet prendra une importance particulière ; mais dès maintenant vous êtes capable de recevoir la sainte absolution et de profiter des grâces que Dieu a déposées dans ce remède de vie.

***

Il y a des enfants qui ont tellement peur de la confession que la pensée seule qu'il faut aller se confesser les rend malades. C'est bien mal connaître l'excellence du bienfait dont Dieu nous a gratifiés, et le bonheur que procure la confession.

« J'ai connu, raconte Mgr de Ségur, une petite fille qui pleurait tant, dans les rues, lorsque sa maman la conduisit à confesse pour la première fois, que la pauvre dame, toute honteuse, dut la ramener à la maison. » Le même auteur parle ailleurs d'un petit garçon de neuf ans « qui fut tellement effrayé quand le prêtre ouvrit la petite grille, qu'il se sauva, comme s'il avait vu le diable. »

Pauvres enfants, quelles illusions ils se font ! Quelle erreur est la leur, quand ils ont peur de ce qui devrait les réjouir et qu'ils fuient ce qui doit enrichir leur âme !

Loin d'être terrible, la confession est tout ce qu'il y a de plus consolant : elle rend la paix aux âmes qui l'avaient perdue par le péché. C'est dans la confession aussi que vous recevrez des conseils utiles pour votre conduite. Le prêtre, chargé par le bon Dieu de diriger les âmes, vous indiquera ce que vous avez à faire pour vous corriger de vos défauts et pour ne pas tomber dans les pièges du démon que vous

pourriez rencontrer sous vos pas. Dans la confession, en un mot, vous trouverez la joie et la lumière.

Un jeune flamand avait eu le malheur de commettre un péché grave ; le malheureux se livra aux plus dures austérités pour ensevelir dans l'oubli ce péché qui se dressait toujours devant lui, mais ce fut en vain. N'y tenant plus, il résolut enfin de se confesser. Aussitôt la paix et le bonheur rentrèrent dans son cœur, et il répétait sans cesse : « Oh ! de combien d'angoisses la confession m'a délivré ! »

Ainsi, mon enfant, au lieu de la craindre, vous devriez la désirer, mais vous aurez bien soin de la faire comme il faut, avec les meilleures dispositions possible.

II. *Ce qu'il faut faire avant de se confesser.*

Il y a deux choses à faire avant la confession proprement dite, qui est l'aveu de ses péchés au prêtre : il faut examiner sa conscience et s'exciter à la contrition.

1° *Examen de conscience.*

Dans l'Evangile il est raconté que Jésus dit un jour à un lépreux qui demandait sa guérison : « Va et montre-toi aux prêtres. » C'est aussi ce que le bon Dieu dit au pécheur qui veut obtenir la guérison de son âme : « Va, montre-toi au prêtre. »

Pour que le prêtre, ce médecin des âmes, puisse vous guérir, il faut lui découvrir toutes les plaies de votre âme, lui dire tout ce que vous avez fait de mal. Mais comment le confesseur pourra-t-il vous connaître, si vous-même, qui devez le renseigner, vous ne vous connaissez pas ? Cette seule remarque suffit

pour montrer la nécessité de l'examen de conscience, qui est la recherche des fautes commises.

Il faut apporter un grand soin à l'examen de conscience ; la chose est sérieuse et toute chose sérieuse demande une diligence proportionnée.

Cependant souvenez-vous, mon enfant, que le bon Dieu ne demande pas l'impossible. Si, après une recherche sérieuse de vos fautes, il vous en échappait quelques-unes même graves, vous ne devriez pas vous en inquiéter, car vous avez fait votre possible.

Comment faudra-t-il vous y prendre, pour examiner votre conscience ? Il faut employer une méthode qui vous permette de confronter votre conduite avec les devoirs que vous avez à remplir. De la sorte, vous verrez facilement tous les manquements dont vous devrez vous accuser.

Vous avez des devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers vous-même. Vous examinerez soigneusement si vous avez été fidèle à vos exercices de piété, si dans vos relations avec vos parents, frères, sœurs, maîtres ou étrangers, vous n'avez pas des reproches à vous faire, enfin si vous n'avez pas offensé Dieu, par l'impureté, le mensonge, la paresse ou l'humeur capricieuse de votre caractère.

Ces mêmes devoirs sont exposés plus en détail dans les commandements. Il est bon de s'examiner la conscience en les suivant un à un, comme nous allons faire. On y ajoutera une petite revue sur les péchés capitaux. Avant de commencer l'examen, on doit demander à Dieu les lumières nécessaires pour bien connaître ses péchés. On peut réciter par exemple la prière suivante :

Prière.

O mon Dieu, je vous adresse la prière que vous adressait saint Augustin avec bien moins de raison que moi : faites que je me connaisse ; faites que je voie mes fautes pour les accuser sincèrement et telles qu'elles sont à vos yeux.

Et vous, ô mon bon ange, qui avez été le témoin attristé de tous mes écarts, rappelez-moi le mal que j'ai commis ; je veux en purifier entièrement mon cœur.

Examen sur les commandements.

Ai-je dit tous mes péchés dans ma dernière confession ? Ai-je accompli ma pénitence ?

I^er^ Commandement. — Ai-je fait ma prière tous les jours, matin et soir ? Combien de fois ? les ai-je mal faites ? Ai-je négligé d'offrir à Dieu mes actions principales et mon travail ? Me suis-je moqué de la religion, de la piété de mes camarades qui étaient plus sages que moi ?

II. — Ai-je prononcé des mots grossiers ? Ai-je juré ? Ai-je prononcé sans respect le nom du bon Dieu ?

III. — Ai-je travaillé le dimanche à des œuvres défendues ? Ai-je par ma faute manqué la messe le dimanche ou les jours de fêtes d'obligation ? Y suis-je arrivé après qu'elle était commencée ? Ai-je causé à l'église ? Y ai-je eu une mauvaise tenue ?

IV. — Ai-je désobéi à mes parents, à mes maîtres ? Leur ai-je manqué de respect ? Ai-je été entêté ? Est-ce que j'ai fait mettre en colère ceux qui me commandaient ? Leur ai-je souhaité du mal ? (dire quel mal.)

V. — Ai-je battu mes camarades ? Les ai-je injuriés ? Ai-je dit du mal d'eux ? Leur ai-je fait de la peine ?

VI et IX. — Ai-je regardé volontairement des choses indécentes, des mauvaises images ? Ai-je dit des paroles déshonnêtes ? En ai-je entendu avec plaisir ? Ai-je chanté des mauvaises chansons ? Ai-je fréquenté des mauvaises compagnies ? Ai-je pensé au mal avec plaisir ? Ai-je désiré le commettre ? En ai-je cherché les occasions ? Ai-je fait des actions indécentes ? Seul ou avec d'autres ? Ai-je appris aux autres à faire le mal ? Ai-je manqué de modestie en me levant et en me couchant ?

VII et X. — Ai-je pris ce qui ne m'appartenait pas, par exemple de l'argent à mes parents ou à d'autres personnes ? Combien ? Ai-je trompé au jeu ? Ai-je gardé les objets que j'ai trouvés ?

VIII. — Ai-je dit des mensonges pour rire, pour m'excuser, pour me vanter, ou pour faire punir les autres ? Ai-je fait du tort aux autres, en les accusant faussement et injustement.

Examen sur les péchés capitaux

Sur l'orgueil. — Me suis-je vanté ? de la vanité dans ma tenue, mes habits ou ma toilette ? Me suis-je cru au-dessus des autres ?

Sur l'avarice. — Ai-je trop tenu à l'argent ? Ai-je refusé de faire l'aumône, quand je pouvais ? Ai-je été dur pour les pauvres ?

Sur la luxure. — (Comme pour le sixième commandement.) Il faut être bien sincère dans l'aveu de toutes les fautes que la fausse honte pourrait peut-être empêcher d'accuser. Si l'on était embarrassé, il faudrait dire : « Mon père, ayez la bonté de m'aider. »

Sur l'envie. — Ai-je été jaloux du bonheur de mes camarades, de leurs succès, de leurs qualités, de leurs richesses ? Ai-je pris plaisir à rabaisser leur mérite ?

Sur la gourmandise. — Ai-je mangé ou bu avec excès ? Ai-je recherché avec trop d'avidité les friandises ? Me suis-je trop occupé du boire et du manger ?

Sur la colère. — Me suis-je emporté contre mes parents ou mes amis, contre mon travail ? Ai-je eu un caractère difficile, maussade, aigre ?

Sur la paresse. — Ai-je été paresseux pour me lever le matin, pour dire mes prières ? pour faire mes devoirs ? Ai-je perdu mon temps ? Ai-je mal fait le travail qu'on m'avait confié ?

2° *Il faut s'exciter à la contrition.*

Après que vous aurez bien examiné votre conscience et reconnu les nombreux péchés dont vous vous êtes rendu coupable, vous devrez en demander pardon à Dieu et prendre la résolution de ne plus les commettre à l'avenir. C'est ce qu'on appelle la contrition.

Elle est absolument indispensable ; sans elle il n'y a point de pardon possible.

Lorsque le roi Saül dit à Samuel qui lui reprochait son ingratitude envers Dieu : « J'ai péché, » le prophète lui répondit : « Dieu t'a rejeté. » Au contraire lorsque le roi David prononça le même aveu au prophète Nathan, il mérita d'entendre cette parole de miséricorde : « Dieu, t'a pardonné. » Pourquoi cette différence de traitement après un aveu semblable ? Ah ! c'est que David a la contrition, pendant que Saül se contente d'une parole des lèvres.

La vénérable sœur Benoite avait reçu de Dieu le don de lire au fond des consciences. Un jour elle lui demanda pourquoi il y avait des pécheurs qui sortaient du confessionnal plus souillés qu'il n'y étaient entrés. Ah ! lui fut-il répondu, c'est qu'ils n'ont pas la contrition. »

Comment Dieu pourrait-il avoir pour agréa-

ble la confession d'une âme qui avoue ses fautes et qui ne regrette de les avoir commises, si n'est disposée à ne les plus commettre à l'avenir ? Elle joue une comédie sacrilège qui ne peut qu'attirer sur elle la malédiction du bon Dieu.

***

Puisque la contrition est si nécessaire, vous êtes disposé, n'est-il pas vrai, cher enfant, à prendre tous les moyens possibles pour l'avoir, quand vous irez vous confesser. Pour vous aider dans cette œuvre, je vais vous faire connaître une méthode très facile que vous pourrez employer, pour vous exciter à la contrition ; c'est celle qu'on appelle la méthode des trois stations, dont une à la porte de l'enfer, l'autre à l'entrée du paradis, et une troisième sur le Calvaire. C'est le voyage que je vous demande de faire par la pensée, chaque fois que vous voudrez exciter en vous le repentir de vos péchés.

Oui, mon ami, commencez par vous transporter à l'enfer. C'est le moyen de l'éviter après la mort que d'y descendre souvent en esprit pendant la vie. Regardez cet océan de feu dans lequel les âmes et les démons endurent et endureront éternellement des souffrances intolérables ; prêtez l'oreille aux rugissements qui montent continuellement des profondeurs de l'abîme brûlant. C'est le sort réservé aux pécheurs impénitents. Ce sera votre sort, pauvre enfant, si vous ne renoncez pas à vos péchés, si vous n'en avez pas la contrition.

Elevez-vous ensuite vers le séjour bienheureux. Voyez toutes les richesses, toutes les beautés, toutes les délices, que vous perdrez à jamais si vous vivez dans le péché. Considérez

sur leur trône magnifique la Majesté infinie de Dieu, l'amabilité ravissante du Sauveur et de la sainte Vierge, tous les anges et les saints, société belle entre toutes et dans laquelle vous étiez appelé à vivre, mais de laquelle vous serez exclu, si vous n'avez pas la contrition.

Enfin, descendez de ces hauteurs pour vous agenouiller au pied de la croix du Calvaire. Fixez vos regards sur le visage défait de Jésus ; collez vos lèvres sur les plaies béantes de ses mains, de ses pieds, de son côté entr'ouvert par le fer de la lance. Demandez-vous ce qui a pu mettre en cet état ce bon Sauveur qui passait sur la terre en faisant le bien. Ne craignez pas d'entendre la réponse que vous fera votre conscience bourrelée de remords. Cette réponse sera votre condamnation, puisqu'elle vous dira que ce sont vos péchés qui ont fait mourir Jésus ; mais elle vous sauvera aussi, parce qu'il est impossible d'y songer, sans maudire ces péchés qui furent la cause d'un supplice aussi injuste et aussi douloureux.

Soyez donc fidèle, mon enfant, à cette excellente pratique, avant d'entrer au confessionnal, et vous n'aurez jamais à déplorer des confessions nulles et sacrilèges par défaut de contrition.

Prière pour obtenir la contrition.

C'est donc bien vrai, ô mon Dieu, je ne puis espérer votre pardon, si je ne regrette sincèrement mes fautes et si je ne suis tout à fait déterminé à ne plus vous offenser à l'avenir. O heureuse et bien légitime condition, qui m'obtient la grâce de la réconciliation. Que deviendrais-je, ô mon Dieu, si vous ne me

pardonniez ? Je serais perdu ; l'enfer serait mon partage pour l'éternité. Le sang, que votre divin Fils a répandu sur le Calvaire pour moi, aurait été inutilement versé. O mon Dieu, mettez dans mon cœur assez d'amour pour que la pensée seule de vous avoir déplu, vous qui êtes infiniment bon et infiniment aimable, suffise pour faire naître en moi la douleur la plus vive de mes péchés.

III. *La confession proprement dite.*

LA confession proprement dite, c'est l'aveu que l'on fait de ses péchés. Cet aveu doit être sincère et complet.

Le démon, mon cher enfant, emploiera tous les moyens pour vous empêcher de faire une bonne confession ; il cherchera surtout à vous fermer la bouche par fausse honte : c'est le démon muet dont parle l'Evangile.

Ne vous laissez jamais influencer, mon cher ami, par ce mauvais démon qui voudrait tant vous conduire en enfer. Cacher volontairement un péché mortel, c'est commettre un sacrilège. Que la peur du confesseur, ou de ce qu'il pensera de vous, ne vous retienne pas. Il a reçu du cœur de Jésus une tendresse qui lui fait aimer particulièrement les pécheurs repentants. Il connaît du reste par expérience combien les tentations du démon sont grandes et combien la nature est faible.

Vous savez du reste que le secret de la confession est quelque chose d'inviolable, et que jamais il n'est permis au prêtre de révéler ce qui lui a été dit au saint tribunal, ni même d'y penser volontairement. Il n'y a pas d'exemple que ce secret ait été violé une seule fois depuis plus de dix-huit siècles. L'Eglise honore des saints qui ont préféré la mort plutôt que de trahir leurs devoirs.

Un jour un homicide vint se confesser à un prêtre et lui avoue son crime. Mais voici que ce misérable accuse, comme auteur de l'assassinat, le prêtre lui-même, qui fut traduit devant les tribunaux et condamné aux travaux forcés. Il suffisait d'un mot pour dévoiler le vrai coupable, mais ce mot ne fut pas dit. Il y avait vingt ans que l'innocent expiait dans les fers le forfait d'un autre, lorsque le coupable, bourrelé de remords, fait connaître la vérité. Le prêtre fut réhabilité, mais il était décidé à attendre la mort sans révéler le secret, qui lui avait été confié au tribunal de la pénitence.

Vous n'avez donc aucune hésitation à avoir, aucune dissimulation à entreprendre. Ouvrez toutes grandes les portes de votre âme, parlez franchement à votre confesseur ; c'est un médecin qui sondera vos plaies pour les guérir. Dites tout sans déguisement ni excuse.

Une personne, qui avait commis une faute grave dans son enfance et qui n'avait pas osé l'accuser en confession, fut toute sa vie tourmentée par les remords. Elle essaya tout, pour les étouffer. Pénitences, jeûnes, pèlerinages, rien n'y fit. Elle entre dans une communauté religieuse, se promettant bien de déclarer sa faute et toutes celles qui en ont été la conséquence. Le courage lui manqua. Le démon muet lui ferma encore la bouche. Elle accumula péchés sur péchés et mourut. Un jour qu'une de ses sœurs priait sur sa tombe, elle entendit une voix qui lui dit : Cessez de prier pour moi ; je suis damné pour un péché que j'ai commis dans mon enfance et que je n'ai pas osé avouer en confession. »

Prière.

O Jésus, qui vous avez fait parler les muets, déliez ma langue, au tribunal de la pénitence. Délivrez-moi de l'influence du démon muet qui voudrait me faire commettre un sacrilège, et qui se sert du remède de vie pour empoisonner les âmes. L'aveu que je dois faire de mes fautes est humiliant ; mais il sera plus humiliant d'être confondu devant le monde entier au jour du jugement général et d'être à jamais placé dans la société des démons et des réprouvés en enfer. Mettez, ô mon Dieu, des paroles de vérité sur mes lèvres, et accordez-moi la grâce de supporter avec humilité la petite confusion qui me viendra de ma sincérité et qui me fera éviter celle bien plus grande qui me serait réservée dans l'autre monde, si je cachais un péché mortel.

IV. — CE QU'IL FAUT FAIRE APRÈS LA CONFESSION

Après avoir confessé humblement vos péchés, tels que vous les connaissez, et après en avoir reçu l'absolution, vous êtes rétabli dans l'amitié de Dieu, et l'enfer, si vous l'aviez mérité, est fermé pour vous. Est-ce à dire que vous n'avez plus rien à faire ou à souffrir au sujet des péchés pardonnés ? Non, mon enfant, il n'en est pas ainsi. La peine éternelle est remise ; il reste la peine temporelle, c'est la satisfaction. Il y a la pénitence que le prêtre donne et qu'il ne faut jamais omettre, car elle fait partie du sacrement reçu. Il y a les autres pénitences et bonnes œuvres que vous entreprendrez dans un but d'expiation. Toutes les peines de la vie peuvent être converties en pénitences acceptées pour les péchés commis. Alors loin de

paraître insupportables, elles vous sembleront bien au-dessous de ce que vous méritez ou que vous croirez mériter.

C'est ce que faisait le jeune Joseph Blytran ; par suite de ses infirmités très nombreuses, il avait de longues insomnies. Au lieu de s'en plaindre, il remerciait Dieu avec effusion. On l'entendait souvent redire : « O mon Dieu, il est bien juste que je souffre en punition de mes péchés. Si vous jugez ces souffrances utiles pour mon salut, je les accepte avec reconnaissance et en esprit d'expiation.

Par respect pour le sacrement de pénitence, vous n'irez pas répéter aux autres ce que vous avez dit à votre confesseur ou ce qu'il vous a dit.

Prière après la confession.

Merci, ô mon Dieu, de votre grande miséricorde à mon égard ; j'avais mérité l'enfer, et voici que maintenant, grâce à votre divin sacrement, je suis redevenu votre enfant bien-aimé. Je puis espérer encore vos récompenses éternelles, les joies indicibles du paradis. Que vous rendrai-je, Seigneur, pour le grand bienfait que vous m'avez accordé ? Je vous aimerai et je vous servirai. Je pleurerai mes fautes passées et je ferai tous mes efforts pour ne plus les commettre à l'avenir, et pour vous rester fidèle jusqu'à la mort. Aidez-moi ; je vous en conjure, à tenir ma résolution ; je sens que par moi-même je suis incapable de le faire. Mais avec vous, je puis tout.

***

Soyez fidèle, cher enfant, à observer les petits conseils qui précèdent, et au nom du bon Dieu je puis promettre que vous ferez une bonne première communion.

§ VI. — VISITE AU SAINT SACREMENT

1. — *Pourquoi faire la visite au Saint-Sacrement?*

Il suffit de penser à ce qu'est l'Eucharistie, mon enfant, pour comprendre combien il est raisonnable et juste de lui faire des visites. Eh quoi! Voilà le bon Dieu qui daigne habiter au milieu des hommes; il est dans les tabernacles pour nous; il attend que nous allions lui adresser nos prières; il nous appelle; sa maison est placée au centre de toutes les autres du village. Sa porte est toujours ouverte. Nous passons souvent près de lui. Le clocher qui domine tout le pays nous indique de toutes parts le saint lieu où il a fixé sa demeure; et nous n'irions pas lui faire visite! nous le laisserions seul dans son isolement et son abandon! Non, cela n'est pas possible. Quand on a le bonheur d'avoir la foi et de savoir ce que c'est que l'Eucharistie, on ne se comporte pas ainsi avec elle.

Que fait l'enfant, que les nécessités de travail ou d'éducation obligent de s'éloigner de ses parents ou de ses amis? Il profite de toutes les occasions pour venir les voir, et, quand il ne peut s'y rendre, il y pense et envoie un souvenir à ceux qu'il aime. Vos occupations de la journée vous ont éloigné de l'église où Jésus réside et qui est la véritable maison paternelle de tout chrétien. Ne manquez pas de venir lui présenter vos hommages d'amour, quand l'occasion se présente; car c'est un Père et le meilleur de tous, c'est un ami fidèle qui n'abandonne jamais. C'est aussi un maître à qui on doit obéissance et honneur.

On cite la parole touchante que fit un jour un soldat qui passait tout son temps libre au

pied du Saint-Sacrement. Son capitaine, à qui le fait avait été rapporté, lui en ayant demandé la cause, reçut cette réponse : « Mon capitaine, j'ai remarqué qu'il y a des factionnaires devant les généraux, les colonels, les préfets, les prélats, etc. ; est-ce que le bon Dieu n'est pas au-dessus de tous ces personnages ? Voilà pourquoi je viens passer mon temps libre à lui servir de factionnaire. »

Si quelqu'un doit aimer venir au pied de l'autel pour rendre visite à Jésus-Eucharistie, c'est surtout l'enfant qui se prépare à faire sa première communion. Avant de le recevoir sacramentellement, il faut l'avoir reçu spirituellement ; il faut avoir pénétré son âme de foi et d'amour ; il faut avoir désiré ardemment cette union ineffable qui s'opère entre Dieu et l'âme dans la communion. Or, c'est dans la visite au Saint-Sacrement, que se fait cette indispensable préparation. C'est là que vous trouverez, cher enfant, les dispositions de bonne volonté qui sont peut-être bien imparfaites ; c'est là que vous trouverez tout ce qui vous est nécessaire pour la correction de vos défauts et la sanctification de votre âme.

Un empereur romain, Titus, disait qu'un prince ne devait jamais renvoyer mécontents ceux qu'il avait admis en audience ; et de fait, toujours on sortait de chez lui rassuré et enchanté. Jésus, le Roi des rois, est infiniment meilleur que cet empereur païen. Que de grâces et de consolations n'accordera-t-il pas à ceux qui viendront le visiter ? Oui, mon enfant, l'autel est comme un trône où Jésus est assis pour recevoir toutes nos requêtes et accorder tous les bienfaits qu'on lui demande : « Venez tous à moi, dit-il du fond de son tabernacle, et je vous soulagerai. » C'est là que les âmes trou-

blées retrouvent la paix et la joie; c'est là que les ouvriers apostoliques viennent se reposer de leurs travaux et fatigues; c'est là que la lumière se fait et que les résolutions généreuses sont décidées. Saint Liguori déclare avec beaucoup d'humilité et de reconnaissance que c'est à sa pratique des visites au Saint-Sacrement qu'il doit la grâce d'avoir quitté le monde et de s'être donné à Dieu.

2. — *Pratique de la visite au Saint-Sacrement.*

UNE fois entré dans l'église, mettez-vous à genoux avec beaucoup de respect, puis récitez avec une grande ferveur un acte de foi à la présence réelle de Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel. Dites, par exemple : « Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes réellement présent ici; je vous adore avec les anges invisibles qui entourent votre tabernacle. Je vous aime. » Dites-lui bien souvent que vous l'aimez et que vous voulez l'aimer toujours. Il se plaît à entendre ces protestations d'amour de ses enfants.

Mgr de Ségur rapporte qu'un jour un petit écolier demanda à son maître la permission d'aller visiter le Saint-Sacrement pendant la récréation : « Oui, répondit le maître, mais à une condition. — Laquelle, Monsieur? reprit l'enfant. — C'est à la condition que ce soit chaud et court. » Il fallait que ce fût court, puisque c'était pendant un exercice dont l'enfant avait besoin; il fallait que ce fût chaud, c'est-à-dire fervent. De la ferveur, et encore de la ferveur, voilà ce qu'il faut devant le Saint-Sacrement, quand on lui rend visite. Parlez au bon Dieu, mon enfant, et ne restez pas sur une chaise à bailler et à vous ennuyer. Parlez, adorez, priez.

Cette petite adoration finie, vous pouvez prendre un livre de piété et lire quelques pages, ou bien même simplement vous contenter de répéter souvent des paroles comme celles-ci : « Mon Dieu, que vous êtes bon d'être venu habiter parmi nous, de vous être fait le compagnon de notre exil, la nourriture de notre âme, notre remplaçant pour honorer Dieu dignement! — Je vous remercie de la grâce que vous m'avez faite en m'appelant à vous et en m'admettant à votre audience. — Je voudrais vous aimer, ne vivre que de votre vie. — Faites-moi la grâce de bien me préparer comme il faut à ma première communion. — Que je vive et meure dans votre saint amour. »

Il y en a même qui se contentent de regarder avec foi et amour le tabernacle. C'était la méthode d'un bon vieillard d'Ars qui passait de longues heures devant le Saint-Sacrement sans remuer les lèvres, sans ouvrir un livre. Le saint curé lui ayant un jour demandé ce qu'il faisait, le vieillard lui répondit en son patois : « Je l'avise et il m'avise. »

Avant de sortir, n'oubliez pas, mon enfant, de déposer aux pieds de Jésus toutes les demandes que vous avez à cœur de voir exaucer ; pour vous, afin que vous soyez sage ; pour vos parents, afin qu'ils soient bénis et aidés dans leurs travaux et peines, pour la conversion des pécheurs, pour le Souverain-Pontife et la Sainte-Eglise.

§ VII. LA PREMIÈRE COMMUNION

L'ESPRIT-SAINT a dit : « En toutes choses, il faut considérer la fin. » Il voulait faire entendre par là que l'on puise le courage et l'énergie nécessaires pour triompher des obstacles et des difficultés, quand on songe à

l'excellence et à la grandeur du but qu'on veut atteindre.

Le soldat, qui déjà entrevoit sa patrie délivrée de la tyrannie étrangère grâce à ses exploits, ne recule devant aucun sacrifice, même celui de sa vie. Chacune des privations qu'il subit, devient pour lui une joie, car il sait que tout cela doit aboutir à la gloire de son pays.

L'ouvrier, qui a des enfants à nourrir, sent renaître son courage au milieu de son pénible labeur, en pensant que ses sueurs donneront du pain à sa famille bien-aimée.

L'écolier ne trouve-t-il pas un stimulant efficace dans l'espérance de la petite croix ou du petit cordon de couleur qui va orner son veston du dimanche? Aussi, regardez-le; il aurait envie de babiller, de faire une niche à son voisin ou de dormir sur son bureau; mais non, la pensée de la récompense promise aux enfants sages le soutient. Il considère la fin de ses actions et il surmonte sa paresse ou sa légèreté.

Mon enfant, il est possible que les petits conseils, semés dans les pages de ce livre, vous paraissent un peu austères. Peut-être même êtes-vous allé jusqu'à dire : Il n'y a qu'un petit saint qui soit capable de faire tout ce qui est recommandé ici.

Cher enfant, l'observation fidèle de tous les points qui y sont traités, n'est pas toujours facile. Rien d'étonnant en cela: le but de ce livre est de montrer aux enfants le chemin de la piété, qui n'est autre chose que le chemin du ciel. Or, vous le savez, le chemin du ciel est étroit et, parfois, très escarpé.

Mais voulez-vous, cher enfant, que le courage ne vous fasse jamais défaut? Considérez

la fin, vous aussi; regardez à l'horizon cette aurore nouvelle et toute resplendissante de beauté qui se lève, l'aurore de votre première communion. C'est en effet vers votre première communion que vous devez faire converger toutes vos actions et toutes vos pensées. Votre première communion, que vous apercevez dans un avenir qui n'est déjà plus lointain, doit être le centre et le mobile de votre conduite; elle doit être la fin prochaine et directement proposée de toutes vos œuvres, quelles qu'elles soient.

La première communion est une station, où l'âme se munit de provisions pour la vie entière; c'est un port intermédiaire, placé sur le trajet de la terre au ciel, où le vaisseau trouve les ressources de toutes sortes et le combustible nécessaires pour le voyage.

Ah! cher petit, jetez souvent les regards à l'avance sur ce beau jour de votre première communion, sur cet horizon si pur et si serein, sur ce point lumineux qui éclaire toute la vie de l'homme ici-bas. Cette perspective vous donnera des forces, au milieu des contrariétés et des difficultés dont l'enfance elle-même n'est pas exempte. L'obéissance vous est peut-être pénible, ainsi que cette obligation continuelle de veiller sur vous, de renoncer à vos petits caprices, de vous occuper à un travail soutenu, au lieu de courir au gré de vos désirs où le plaisir vous appelle. Regardez, mon enfant, regardez cette date lumineuse et apaisante de votre première communion, et vous trouverez la force d'accomplir les sacrifices voulus. Pensez souvent à ce beau jour. Il approche : plus que deux ans, plus qu'un an, plus que quelques mois, et il sera là. Vous pourrez alors presser sur votre petit cœur le cœ[illegible] adorable de Jésus,

qui est mort pour vous sur la croix du Calvaire, et qui a daigné se faire votre nourriture afin de mêler sa vie à votre vie, son sang à votre sang.

Vous posséderez l'auteur de la grâce et de tout bien, celui qui fait la joie des anges et des saints; vous posséderez le paradis. Quoi de plus capable d'animer votre ardeur? Quoi de plus consolant que cet horizon illuminé par les rayons de l'Eucharistie? Sa clarté augmente, à mesure que vous avancez; que la joie de votre âme augmente aussi de plus en plus, jusqu'au jour mille fois béni où ces deux lumières se confondront en une seule pour vous faire goûter ici-bas les délices du ciel.

IV• PARTIE

FÊTES ET PROTECTEURS DE L'ENFANT CHRÉTIEN

AVANT-PROPOS

Toutes les fêtes de l'Eglise sont pour tout le monde, comme aussi chacun des saints du calendrier peut servir de modèle à l'enfant chrétien. Néanmoins il y a quelques saints que l'on regarde de préférence comme les modèles et les protecteurs de l'enfance chrétienne. Ce sont ceux qui ont vécu peu d'années ici-bas, ou bien qui se sont signalés de très bonne heure par leurs vertus, leur piété angélique, leur innocence parfaite; d'autres sont restés chers aux enfants, uniquement parce qu'ils se sont occupés d'eux, pour les secourir, les former à la piété, et qu'ils leur ont voué toute la tendresse de leur cœur paternel.

Les fêtes solennelles de l'Eglise sont célébrées également par tous les fidèles, et tous y puisent un renouveau de foi et de ferveur. Le souvenir des mystères de la vie de Notre-Seigneur ou de la sainte Vierge produit dans les âmes des effets conformes à ceux qui ont eu lieu lorsque ce mystère s'est accompli. Néanmoins, pour bien profiter des leçons contenues dans ces fêtes et les vertus proposées à notre imitation, il faut adapter leur enseignement aux conditions d'âge et d'aptitude de ceux qui veulent le recevoir et le mettre en pratique. Une foule d'instructions sont renfermées, par exemple, dans le mystère de la Résurrection du Sauveur ou dans la fête de la Pentecôte. Mais il est évident que l'attention de l'enfant devra être attirée sur d'autres côtés que ceux qui arrêtent l'homme fait ou le vieillard. C'est

à ce point de vue que nous nous plaçons pour offrir à l'enfant pieux quelques considérations, qui nous semblent lui convenir plus spécialement, sur quelques fêtes de l'année chrétienne.

LA PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE

Quand la sainte Vierge eût atteint l'âge de trois ans, ses pieux parents, Joachim et Anne, qui l'avaient consacrée au Seigneur, la portèrent au temple de Jérusalem, et la confièrent aux saintes femmes chargées de l'éducation des enfants qui étaient ainsi élevées à l'ombre des autels.

Ce fut un bien touchant spectacle que celui qu'offrait Marie gravissant, dans un âge si tendre, les degrés du temple pour aller se donner au bon Dieu. Comme le Seigneur dut la regarder avec complaisance! Les anges invisibles devaient s'incliner avec respect sur le passage de celle qui allait devenir leur Reine. Mais voici que Marie est arrivée au pied de l'autel où elle doit définitivement se vouer au Seigneur. Qui pourra dire avec quelle joie et quelle générosité elle fait l'offrande d'elle-même? C'est de grand cœur qu'elle dit adieu à tout ce qui est terrestre, à tout ce qui passe pour s'attacher uniquement au Souverain Bien, au Dieu Eternel.

Jamais, depuis le commencement du monde, Dieu n'avait reçu une offrande aussi pure, aussi sainte. Aussi il bénit la sainte enfant qui prélude ainsi à une offrande plus parfaite qui doit suivre bientôt, l'offrande du Verbe fait chair. Il la comble de ses grâces, met dans son âme une joie que seuls les bienheureux du ciel connaissent, et la dédommage amplement du sacrifice qu'elle a fait, en quittant ses parents.

La voilà donc maintenant toute au bon Dieu, cette aimable enfant! Là, à l'ombre des autels, sous les regards de Jéhovah, elle grandira en âge, en sagesse et en grâce, jusqu'à ce que vienne l'heure marquée par Dieu pour en sortir.

Anges du bon Dieu, vous qui avez été témoins de la vie de cet ange terrestre dans le temple de Jérusalem, dites-nous quelque chose des vertus qu'elle y pratiqua. Ah! mon enfant, les vertus de Marie? mais elle les pratiqua toutes avec une perfection céleste. Elle était humble, douce, obéissante, modeste. Elle faisait l'édification de ses compagnes qui ne pouvaient se lasser de l'admirer. Ses maîtresses se plaisaient à contempler ses progrès rapides dans toutes les vertus et se félicitaient d'avoir sous leur direction une enfant si accomplie.

Cher enfant, la sainte Vierge au temple est pour vous le meilleur modèle que vous puissiez imiter. Comme elle, offrez votre cœur au bon Dieu; offrez-vous tout entier à lui, en le priant de vouloir bien vous accepter et vous bénir, comme il a béni Marie. Il aime beaucoup l'offrande du cœur des enfants. Renouvelez chaque jour, le matin en vous éveillant, cette offrande de votre cœur à Dieu.

Comme Marie, soyez un sujet d'édification pour tous ceux qui vous voient. Efforcez-vous de satisfaire vos maîtres par vos bonnes qualités, par vos progrès dans la science et la vertu.

Prière.

O Vierge Marie, qui avez si bien compris dès votre plus bas âge la nécessité qu'il y a pour tous de servir Dieu et de l'aimer par-dessus tout, délivrez-moi de cet esprit de légèreté qui me fait oublier ces grands devoirs. Faites que je ne passe pas un jour sans offrir au bon Dieu

mon cœur, mon esprit et tout ce que je suis. Puissé-je, comme vous, être un sujet d'édification pour tous ceux qui m'entourent, pour mes frères et sœurs, et mes petits camarades! C'est la grâce que je vous demande au nom des mérites que vous avez acquis dans votre sainte solitude du temple de Jérusalem.

NOËL.

C'est au cœur de l'hiver; la neige le plus souvent recouvre la terre de son blanc manteau et la bise souffle dans les branches nues des arbres desséchés. Tout semble mort. Chacun est retiré dans sa demeure qu'on défend de son mieux contre le froid.

Mais voici que tout à coup les gens oublient pour un moment leurs habitudes. Les enfants eux-mêmes qui d'ordinaire sont plongés dans un profond sommeil devisent avec joie à côté de leurs père et mère devant le foyer où brûle en pétillant la bûche réservée pour cette soirée. C'est la fête de Noël. Tout à l'heure, au beau milieu de la nuit, toute la petite famille va se rendre à l'église pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Jésus, au moment où ce mystère s'est accompli. Déjà les cloches font entendre leurs joyeux carillons. Avez-vous remarqué, mon enfant, le pittoresque contraste que font ces mélodieux concerts avec l'aspect endormi de toute la nature?

Enfin la petite caravane est arrivée à l'église, où la foule se presse, et où les ténèbres sont combattues par des milliers de lumières. Le sanctuaire est paré des plus riches ornements. Mais ce qui attire le plus les regards de l'enfant, c'est la gracieuse petite crèche où repose le divin Enfant, entre Joseph et Marie; le bœuf et l'âne au fond de la grotte considèrent avec

étonnement la merveille qui s'accomplit dans leur demeure, pendant que dans les airs les anges chantent un cantique de louange et que les bergers accourent pour offrir leurs hommages au nouveau-né.

L'office commence; on entonne des chants joyeux; les Noëls succèdent aux Noëls. Tous racontent le grand mystère dont on célèbre l'anniversaire; tous redisent la bonté de Jésus qui a bien voulu quitter les splendeurs du ciel pour venir nous instruire et nous sauver, sa grandeur et sa puissance au milieu de tout cet appareil de faiblesse et d'humilité qui l'environne. Aucune circonstance de cet ineffable événement n'est oubliée, ni la visite de l'ange aux bergers, ni la délibération de ces derniers, ni leur arrivée à l'étable de Bethléem; ils sont plongés dans l'étonnement en voyant le Sauveur couché dans une crèche et enveloppé de langes.

Voilà donc, cher enfant, ce que nous rappelle la fête de ce jour : l'avènement de Dieu parmi nous, le commencement de l'œuvre de notre rédemption. Vous le voyez, c'est avec raison que les chrétiens se réjouissent. Aucune nouvelle plus joyeuse ne pourrait être annoncée à la terre. Réjouissez-vous aussi, mon cher enfant, et allez aux pieds de l'enfant Jésus lui dire toute l'allégresse de votre âme et votre désir de bien profiter de sa venue ici-bas; demandez que votre conduite ne vous rende pas indigne des grâces qu'il a apportées pour vous et qu'il est tout disposé à vous accorder.

En voyant la pauvreté de la crèche et la dureté de la couchette où reposent les membres si délicats, à peine recouverts du saint enfant, apprenez à vous contenter de peu et à souffrir patiemment les privations et les souffrances. Contemplez son bon et aimable sourire, voyez

ces petites mains qu'il tend vers vous, c'est par amour pour les enfants qu'il a voulu se faire enfant. Oh ! demandez-lui surtout de l'aimer de tout votre cœur.

Prière.

O Jésus, merci de votre grande bonté pour nous. Quoi ! vous n'avez pas hésité à quitter votre beau ciel pour descendre dans cette pauvre étable de Bethléem ; vous avez renoncé au bonheur dont vous jouissiez au milieu des anges dans la compagnie du Père et du Saint-Esprit, pour embrasser toutes les misères et les souffrances d'une vie pauvre, commencée par une humble naissance. Oh ! il faut que vous nous ayez aimé d'un amour infini.

Laissez-moi vous donner mon cœur, ô Jésus, et vous dire que je veux vous aimer toujours ; oui, je veux me mettre à votre suite, à votre école, ô saint enfant, le modèle et le guide des enfants. Oui, prosterné devant votre petite crèche, je vous demande la grâce d'être entièrement à vous dans le temps et dans l'éternité.

LE JEUDI-SAINT.

Le jeudi-saint est un jour de triomphe pour Notre-Seigneur, puisqu'il rappelle l'institution du plus grand et du plus beau des sacrements, de la sainte Eucharistie. Aussi, quoique nous soyons en un temps de deuil, quoique les cloches ne se fassent plus entendre à cause de la Passion, l'Eglise met ses plus beaux vêtements de fête ; on orne avec un éclat inaccoutumé l'autel où repose la sainte Eucharistie ; un trône est élevé à la gloire de Jésus-Hostie, et ce trône qu'on appelle un reposoir ou un paradis, est tout éclatant de lumière et de verdure. Les fidèles viennent offrir au bon Dieu,

qui l'habite, leurs hommages d'adoration et d'amour. Pendant toute la journée, il y a dans l'église des âmes pieuses qui tiennent compagnie à l'hôte du tabernacle. Mais il y a aussi une heure réservée aux enfants. Dans l'après-midi, tous les enfants revêtus de leurs plus beaux habits viennent, apportés ou conduits par leur pieuse mère, visiter le gracieux paradis et prier le divin Jésus.

De tous les hommages qu'il reçoit en ce jour, ne peut-on pas dire avec assurance, que celui qui lui vient des enfants est pour lui le plus agréable de tous. Ce sont des âmes pures, innocentes, sans dissimulation.

Autrefois, quand le pain eucharistique était trop abondant et que l'on ne pouvait le conserver, on donnait ce qui était resté des hosties consacrées, aux enfants qui les consommaient. C'est aussi par les enfants qu'on faisait porter les saintes espèces, lorsque les prêtres ne pouvaient paraître au dehors au temps des persécutions. Vous connaissez, cher enfant, l'histoire de saint Tarcisius qui est la gloire des enfants de votre âge. Il portait la sainte Eucharistie, lorsque ses compagnons l'appellent et veulent le forcer à prendre part à leurs jeux. Il meurt plutôt que de livrer son secret et de laisser profaner le précieux dépôt, qui lui avait été confié. Oui, Dieu aime les enfants; il se plaît à entendre le bégaiement de leur prière; c'est une musique à son oreille, c'est un doux murmure qui ressemble à la voix des anges chantant dans le ciel.

Aussi l'Eglise, quand elle fait porter triomphalement le Saint-Sacrement pour la Fête-Dieu, qui n'est qu'une reproduction embellie de la fête du jeudi-saint, c'est aux enfants qu'elle laisse la meilleure place auprès de l'Eucharistie; ce sont eux qui l'encensent, qui jettent des

fleurs sur son passage, et qui évoluent tout autour de lui en de gracieuses cérémonies.

Cette place d'honneur, les enfants l'ont conquise au jour de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem ; elle leur appartient légitimement et Notre-Seigneur les a confirmés par une parole bien remarquable dans la possession de ce droit.

Tout le peuple acclamait le fils de David entrant dans la capitale de son royaume. On coupait des branches d'arbres, qu'on portait dans les mains en signe de réjouissance. On étendait des vêtements sur le passage de Jésus ; la foule s'écriait « Hosana au fils de David ! » Dans cette foule, quelques-uns se distinguaient entre tous par leur entrain et leur zèle, c'étaient les enfants. Les Juifs en étaient scandalisés, et, voulant voir dans les acclamations de ces petits la preuve que l'enthousiasme était sans signification et seulement l'expression d'un mouvement puéril et irréfléchi, ils disaient à Jésus : « Vous voyez quels sont ceux qui vous acclament? Vous entendez ceux qui chantent votre gloire? » Et Notre-Seigneur de leur dire : « N'avez-vous pas lu dans les Psaumes : Dieu a tiré sa louange la plus parfaite de la bouche des enfants? » Beau témoignage en faveur des enfants. J'espère, mon cher enfant, que vous la mériterez par votre zèle à honorer la sainte Eucharistie, en particulier au jour de votre première communion.

Prière.

O Jésus, qui avez institué la veille de votre mort, un sacrement par lequel vous continuez à vivre parmi nous, je vous remercie de votre bonté qui vous a porté ainsi à ne pas nous abandonner. C'est bien la preuve de ce que dit

l'Evangile, que vous nous aimez jusqu'à l'excès. Non content de mourir pour nous sauver, vous voulez encore vous survivre jusqu'à la fin des temps pour nous nourrir. O Jésus, mon bon Sauveur, il est bien juste que l'Eglise célèbre avec éclat cette divine institution de l'Eucharistie et que les hommes se pressent au pied de vos autels pour vous bénir et vous témoigner leur amour. Je ne suis qu'un enfant, et je ne puis que balbutier en votre présence; mais puisque vous aimez les enfants et que vous n'approuvez pas ceux qui les repoussent loin de vous, je viens avec confiance vous prier de vouloir bien recevoir mon cœur et tout mon amour.

Le Vendredi-Saint.

C'est aujourd'hui un jour de deuil. Jésus, venu sur la terre pour nous sauver, est mort par la méchanceté des hommes ingrats qui n'ont pas voulu recevoir la paix qu'il leur offrait.

Vous connaissez, cher enfant, cette page sanglante de la passion du divin Maître. En la lisant, vous aviez les larmes aux yeux et vous sentiez votre cœur s'émouvoir de compassion et d'amour pour cette innocente victime. Vous avez su comment il a été trahi par Judas, et abandonné par les autres apôtres; vous avez assisté aux scènes de son arrestation au jardin des Oliviers, de sa comparution devant les tribunaux, de la flagellation, du couronnement d'epines. Vous l'avez suivi sur la voie douloureuse, depuis le Prétoire jusqu'au sommet du Calvaire, où il est mort dans de grandes souffrances.

Voilà ce qui est rappelé aujourd'hui et qui explique la tristesse qui règne dans le lieu saint. Les autels sont dépouillés; les chants

sont lugubres. Le saint sacrifice de l'autel n'est pas offert. L'Eglise meurt pour ainsi dire avec son Rédempteur, pour ressusciter avec lui au jour de Pâques.

Passez ce jour, cher enfant, dans la pénitence, mais aussi dans la reconnaissance. C'est en ce jour que Jésus meurt pour nos péchés, mais c'est sa mort qui nous a sauvés. Elle nous a rendu l'amitié de Dieu; d'esclaves et d'ennemis que nous étions, nous sommes devenus enfants adoptifs et libres; nous avons été rétablis dans la possession de nos droits à l'héritage éternel. Quand les Hébreux voyageaient dans le désert vers la Terre sainte, Moïse fit élever en l'air un serpent d'airain, et tous ceux qui étaient malades recouvraient la santé en le regardant. Ce serpent d'airain est l'image de Jésus en croix, qui guérit et sauve tous ceux qui ayant été mordus par le serpent infernal, ont recours à lui par une prière confiante.

Prière.

O mon bon Sauveur, je me prosterne au pied de votre croix; j'adore avec un saint respect le sang divin qui coule jusqu'à terre. Ah! Seigneur, pourquoi ces plaies profondes? Pourquoi cette couronne d'épines, ces clous, ce fiel et ce vinaigre, cet abandon? Ah! c'est pour l'expiation de mes péchés, c'est par amour pour moi, que vous avez voulu tant souffrir. Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour un si grand bienfait? Je suis incapable de vous témoigner dignement ma reconnaissance, mais du moins je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir, pour ne pas être un ingrat. Je renonce au péché qui est la cause de votre mort. Si j'étais tenté d'oublier mes

promesses, faites, ô mon Dieu, que je regarde votre croix et que cette vue produise toujours sur moi l'effet que produisait le serpent d'airain sur ceux qui le regardaient avec foi et confiance.

PAQUES.

Ce mot « Pâque » veut dire « passage ». Dans l'ancienne Loi, il désignait la fête qui rappelait le passage de l'ange exterminateur, le passage de la mer Rouge, le passage de la captivité à l'affranchissement, en un mot la délivrance du peuple hébreu.

Chez nous, la fête de Pâques a la même signification avec toutefois quelque chose de plus élevé encore. Elle rappelle le passage de la mort à la vie, de la Résurrection de Notre-Seigneur, et de notre délivrance des mains du démon.

C'est la grande fête des chrétiens. Aussi l'Eglise ne sait quelle expression choisir pour marquer la grandeur de l'événement qu'elle célèbre. Elle l'appelle le jour que le Seigneur a fait, la solennité des solennités ; elle institue le dimanche pour le rappeler jusqu'à la fin des temps.

En ce jour, tout nous invite à la joie ; les chants sont des cris de triomphe et de victoire. « Alleluia, réjouissez-vous, nous dit l'Eglise, car le Sauveur est vraiment ressuscité. Rendez grâces à Dieu, Alleluia ». C'est même la formule de salut des chrétiens de certaines contrées pour le jour de Pâques.

Vous savez, mon enfant, dans quelles circonstances ce grand mystère de la résurrection s'est accompli. Le corps de Notre-Seigneur était renfermé dans le tombeau depuis trois jours. Des gardes en surveillaient l'entrée.

Tout à coup, au moment qu'il avait fixé lui-même à l'avance, Jésus en sort vivant et glorieux. Un ange, éblouissant de clarté, renverse la pierre. A cette vue, les soldats effrayés tombent par terre ; revenus à eux, ils s'enfuient pour annoncer aux Juifs ce qui s'était passé.

Jésus ressuscité se montre successivement à sainte Madeleine, aux saintes femmes, aux apôtres, aux disciples. Plusieurs fois, il renouvelle ses apparitions pour bien confirmer sa résurrection et achever la fondation de son Eglise.

En ce jour, cher enfant, vous louerez Jésus-Christ du glorieux triomphe qu'il a obtenu en ressuscitant ; vous ranimerez votre foi à la divinité de celui qui avait donné à l'avance ce fait comme la grande preuve de sa mission ; vous vous appliquerez désormais à mener une vie de ressuscité ; c'est-à-dire, vous ferez tous vos efforts pour être à l'avenir plus saint, plus obéissant, plus charitable. Peut-être, cher enfant, avez-vous encore beaucoup de défauts, qui vous empêchent de faire des progrès dans la vie surnaturelle. A vous de les combattre et de vous dépouiller peu à peu du vieil homme, que vous devrez laisser dans le tombeau pour revêtir le nouvel homme qui est Jésus-Christ.

Prière.

O Jésus ressuscité, je vous adore dans votre triomphe. Daignez recevoir les hommages de louange que vous offre un pauvre enfant, qui voudrait tant vous aimer. Faites, je vous en prie, que cette fête de Pâques soit pour moi une vraie résurrection. Je suis rempli de défauts ; le vieil homme, avec ses vices et ses convoitises, domine toujours en moi. J'ai de

la peine à obéir, à travailler, à souffrir surtout. Ah ! faites qu'on dise désormais de moi ce que l'ange disait de vous aux saintes femmes, en montrant le tombeau vide : « Il n'est plus là ; il est ressuscité, c'est-à-dire, ne le cherchez plus où il était auparavant, dans le tombeau du vice ou des imperfections, il est changé, il est ressuscité. »

L'Ascension.

Cette fête nous rappelle l'entrée triomphante de Jésus au ciel. Comme vous le savez, c'est quarante jours après sa résurrection que le divin Sauveur résolut de quitter cette terre, où il avait vécu trente-trois ans. Sa mission était finie. Il était venu pour sauver le monde, et le monde avait été sauvé par ses souffrances et sa mort ; il était venu pour montrer aux hommes le chemin du ciel, et il l'avait fait connaître par trois années de prédication ; il était venu pour fonder son Eglise hors de laquelle il n'y a pas de salut, et cette Eglise, il l'a établie sur des bases solides, et a annoncé à saint Pierre qui en devait être le chef, que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Jésus pouvait donc retourner à son Père et aller recevoir la récompense de ses grands travaux et de ses éclatantes victoires. Il réunit ses apôtres et ses disciples sur la montagne des Oliviers ; il leur adresse ses derniers avis, leur fait ses adieux et s'élève en les bénissant. Bientôt une nuée le dérobe aux regards.

Deux anges apparurent alors et dirent aux disciples qui continuaient à regarder le ciel, à l'endroit où Jésus avait disparu derrière la nuée. « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-

vous là à regarder le ciel ? Ce Jésus qui vient de s'y élever avec tant de gloire, en redescendra un jour, comme vous l'y avez vu monter. » Après avoir entendu ces paroles, les disciples retournèrent à Jérusalem, le cœur rempli d'une grande joie.

« Jésus reviendra. » Oui, mon enfant, non plus sous la forme aimable de l'enfance, mais dans tout l'éclat de sa majesté, comme un juge devant qui toutes les nations de la terre auront à comparaître. Ce ne sera plus l'ami débonnaire et indulgent des pécheurs, mais le roi sévère et juste qui rendra à chacun selon ses œuvres.

Songez, mon enfant, à ce second avènement de Jésus, pour le préparer par une vie toute sainte. Il n'aura alors rien de redoutable pour vous.

Que cette fête soit encore pour vous un stimulant pour vous faire supporter patiemment vos peines d'ici-bas. Si Jésus est monté au ciel, c'est pour donner à son humanité la récompense qu'elle avait méritée, mais aussi pour préparer une place aux hommes de bonne volonté, à ses disciples, à ses serviteurs.

De grâce, cher enfant, ne perdez pas cette place par votre faute. Pour cela, restez dévoué à votre bon Sauveur ; marchez toujours dans la voie de ses commandements.

Prière.

O Jésus, vainqueur de l'enfer et du monde, je vous adore dans le dernier triomphe, dont votre humanité jouit sur la terre, en attendant votre avènement au jour du jugement. Faites que la pensée du ciel me soutienne dans mes peines et que la considération du jugement dernier me fasse triompher des obstacles qui

s'opposent à mon salut et à ma sanctification.

Vous avez, en montant au ciel, béni vos disciples ; daignez me bénir aussi du haut du ciel, moi qui désire de tout mon cœur marcher sur vos traces et être au nombre de vos disciples fidèles ; abaissez sur moi vos regards miséricordieux et aidez-moi à mériter la place que vous m'avez préparée près de vous.

La Pentecote.

Avant de monter au ciel, Jésus avait dit à ses apôtres : « Je ne vous laisserai pas orphelin ; restez dans la cité, jusqu'à ce que vous soyez revêtu de la force d'en haut. Il est nécessaire que je m'en aille, pour que je vous envoie mon Paraclet. » Confiants dans ces promesses, les apôtres se retirent au Cénacle, et passent dix jours dans la retraite et la prière, en compagnie de la très sainte Vierge.

Le dixième jour, qui était le cinquantième après Pâques, on entendit comme le bruit d'un grand vent qui ébranla le lieu où ils étaient réunis. Au même instant on vit paraître des langues de feu qui s'arrêtèrent sur la tête des apôtres. C'était le Saint-Esprit qui se manifestait extérieurement et qui descendait dans leurs âmes.

Les effets produits par cette descente du Saint-Esprit ne sont pas moins merveilleux que le fait lui-même. Les apôtres ont eu immédiatement le don des langues, de telle sorte que les auditeurs, qui appartenaient à vingt peuples différents, les entendaient parler dans leur idiome particulier. Les changements intérieurs de leurs âmes sont encore plus étonnants. Ils étaient timides auparavant et se cachaient par crainte des Juifs. Maintenant, ils sont intrépides et bravent les persécutions

et la mort. Ils s'estiment heureux de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Jusque là ils étaient très ignorants ; maintenant leur intelligence s'est ouverte aux rayons de la lumière d'en haut. Le Saint-Esprit leur a appris toute vérité.

C'est de ce jour que date, à proprement parler, le commencement de l'Eglise ; c'est en effet à ce moment qu'elle fut entièrement formée par la réalisation complète des promesses de Jésus. La descente du Saint-Esprit est comme le pendant de la promulgation de l'ancienne loi sur le Sinaï.

Aussi les chrétiens ont-ils toujours regardé cette fête comme la plus grande fête de l'année après celle de Pâques.

Vous êtes tout émerveillé, n'est-ce pas, mon enfant, des prodiges opérés par le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte ; et pour un peu, vous en seriez jaloux. Eh bien, consolez-vous ; un jour viendra, et il n'est pas loin, où vous aurez votre petite Pentecôte. C'est lorsque vous recevrez le sacrement de Confirmation. Il n'y aura plus les mêmes circonstances extraordinaires, ni les effets merveilleux de transformation subite ; mais vous recevrez réellement comme les apôtres, les dons du Saint-Esprit ; la crainte de Dieu qui vous éloignera du péché, la piété qui vous fera aimer la prière, la science qui vous donnera la connaissance de vos devoirs, la force qui vous permettra de vaincre facilement tous les ennemis de votre âme, le conseil qui vous éclairera sur la conduite à tenir dans les circonstances difficiles, l'intelligence par laquelle vous pénétrerez les vérités de la foi ; enfin tous ces dons seront couronnés par celui de sagesse qui fera de vous un enfant accompli en tout.

Ne passez pas cette fête, cher enfant, sans prier le Saint-Esprit de vous accorder dès maintenant quelque chose des grâces qu'il vous réserve pour le jour de votre confirmation.

Prière

Divin Esprit, sanctificateur des âmes, je vous adore comme la troisième personne de la Sainte Trinité ; vous habitez dans le cœur de tout chrétien qui possède la grâce. Nous sommes tous vos temples. Soyez à jamais remercié de la faveur que vous accordez à des créatures telles que moi. Je vous demande de répandre vos dons dans mon âme, comme vous l'avez fait pour les apôtres pour la Pentecôte. Il ne me suffit pas de vivre, il me faut agir ; si votre grâce sanctifiante me communique la vie, ce sont vos dons qui me feront agir. Eclairez donc mon intelligence afin que je comprenne mieux les vérités de la religion ; fortifiez ma volonté, afin que je puisse triompher de mes passions, et vous aimer et vous servir tous les jours de ma vie.

O Esprit Saint, venez en moi et renouvelez mes dispositions ; créez en moi un cœur nouveau, afin qu'il soit digne de devenir la demeure de Jésus, mon Sauveur, vers lequel je soupire.

L'Assomption.

La fête d'aujourd'hui, mon enfant, nous rappelle la mort de la sainte Vierge et son entrée dans le ciel en corps et en âme trois jours après. C'est vraiment un jour de joie pour les chrétiens, puisqu'il est consacré au magnifique triomphe qui a terminé la vie incomparable de leur mère et à la gloire dont elle jouira jusqu'à la fin des temps dans le ciel.

Voici, d'après un pieux auteur ecclésiastique des plus anciens, le récit des derniers moments de Marie : « Les apôtres l'entouraient attentifs et désolés ; la Sainte Vierge leur donnait ses derniers conseils, les bénissait encore une fois, leur promettait de veiller sur eux du haut du ciel. Tout à coup une éblouissante lumière éclaire l'humble demeure ; des anges étaient apparus ; un mystérieux colloque s'échangeait entre eux et la Vierge Marie. Puis celle-ci laissa échapper de son cœur un soupir d'amour plus ardent vers son Dieu. Les liens qui retenaient son âme captive venaient de se briser ; elle s'est envolée vers le ciel, portée par les anges. »

Levez les yeux, mon enfant, et contemplez le glorieux triomphe dont la sainte Mère est l'objet. Les anges et les saints du paradis viennent à sa rencontre. Etonnés de tant de beauté, les anges demandent aux anges qui l'accompagnent, quelle est cette créature qui s'élève avec tant d'éclat et de majesté du désert de la terre. Cette Vierge si pure, c'est la Mère de notre Roi, c'est la Reine du ciel, la femme bénie entre toutes les femmes. Alors des chants de victoire retentissent.

Jésus veut honorer sa sainte mère ; il va la recevoir à la porte du paradis. Après l'avoir félicitée, il la conduit vers le trône qui lui avait été préparé près du sien, et il la couronne Reine des anges et des saints pour l'éternité.

Unissez-vous, mon cher enfant, en ce jour, à toute la cour céleste et à l'église de la terre pour chanter les louanges de Marie et la féliciter des honneurs qu'elle reçoit.

Mais surtout placez en elle votre confiance, car elle est toute puissante, quand elle prie ; son divin Fils continue à lui obéir comme sur

la terre ; il est toujours disposé à lui accorder tout ce qu'elle demande. Mettez-vous sous sa protection, confiez-lui votre enfance, votre jeunesse, votre vie tout entière. Dites-lui de veiller sur vous, de guider vos pas dans le droit sentier de la vertu, afin que vous puissiez un jour aller la voir et la bénir avec les anges dans le ciel. Demandez-lui particulièrement qu'elle prépare votre cœur pour votre première communion, en le rendant plus semblable au sien par la pureté, l'humilité, l'obéissance et la charité. Si Marie a été la plus glorifiée de toutes les créatures, c'est qu'elle a été la plus sainte ; c'est par là qu'elle a plu au Seigneur.

Prière.

O glorieuse Vierge Marie, prosternée à vos pieds, je vous bénis et vous loue avec le ciel et la terre, avec l'église qui vous fête aujourd'hui de son mieux, avec les anges et les saints qui chantent continuellement vos louanges. Ah! de grâce, maintenant que vous êtes toute-puissante sur le cœur de Dieu, intercédez pour moi, afin que j'obtienne ce que je désire le plus, à savoir : la grâce de vivre saintement ici-bas et de vous contempler là-haut pendant toute l'éternité.

La Toussaint.

Il était impossible, mon enfant, d'établir des fêtes en l'honneur de chacun des saints qui sont dans le ciel, parce que le nombre en est trop grand et que nous ne les connaissons pas tous. L'Eglise cependant n'a pas voulu les laisser sans honneur. Voilà pourquoi elle a institué la fête de la Toussaint.

Ah! s'il vous était donné de voir un instant

cette belle assemblée, vous en seriez ravi. Rien ici-bas ne saurait vous en donner une idée ; elle surpasse en magnificence et en noblesse tout ce que notre esprit peut concevoir.

Quittez-donc, mon enfant, pour un instant cette misérable terre, et regardez des yeux de la foi par delà cette vie ; parcourez les rangs de la troupe céleste ; contemplez ces amis du bon Dieu, ce sont vos frères aînés ; comme vous, ils appartiennent à la nature humaine ; comme vous, ils ont été faits membres de la sainte Eglise par le même baptême que vous avez reçu ; ils vous aiment comme leur jeune frère, et leur joie est grande de voir la bonne volonté que vous déployez pour rester sage et aller au ciel où ils vous attendent.

Considérez, mon enfant, par quels moyens ils ont conquis leur couronne et vous saurez employer les mêmes moyens pour arriver à la même gloire. La plupart se sont sanctifiés dans les conditions les plus diverses possible ; les uns occupaient ici-bas des trônes, comme un David, un saint Louis, une sainte Elisabeth ; d'autres, beaucoup plus nombreux ont trouvé dans la pauvreté le chemin qui les a conduits au bonheur éternel. C'est un saint Benoît-Joseph Labre, le mendiant des rues de Rome ; c'est une sainte Blandine, la généreuse esclave ; ce sont d'humbles bergères et une multitude de pieux serviteurs ou de pieuses servantes, inconnus du monde.

Au ciel, il y a des enfants, comme un saint Cyr qui fut martyrisé à trois ans avec sa mère sainte Julitte, comme un saint Barula qui mourut à l'âge de sept ans en confessant le nom de Jésus-Christ, comme un Ignace Fernandez qui, âgé de quatre ans, présenta sa tête au bourreau qui voulait lui faire abandonner

la religion chrétienne. Il y a surtout cette innombrable foule d'enfants baptisés qui ont eu le bonheur de quitter la vie avant d'en connaître l'amertume et les dangers. Dans ce nombre, vous comptez sans doute plusieurs petits frères ou sœurs, que peut-être vous n'avez pas connus ici-bas, mais qui vous connaissent et qui prient pour vous. N'oubliez pas de les honorer et de les invoquer en cette fête de la Toussaint.

Au ciel, il y a des saints qui ont conservé jusqu'à la fin d'une longue vie leur innocence baptismale ; il y en a d'autres qui ont été pécheurs et qui, à force de pénitences, ont purifié et sanctifié leur âme au point de lui donner plus d'éclat et de mérites que s'ils n'avaient jamais péché.

Tous ces saints furent, comme nous tous, sujets à la tentation, et à toutes les misères de la pauvre humanité. Leur nature déchue les inclinait aussi vers la terre ; mais ils ont espéré en Dieu, ils ont combattu généreusement, et ils ont été couronnés. A vous aussi, mon enfant, d'espérer en Dieu, mettant toute votre confiance dans la vertu de sa grâce ; à vous de lutter courageusement contre les obstacles de tout genre que vous rencontrerez dans la voie du ciel, et vous verrez aussi vos efforts couronnés de gloire. Oui, ce qu'ils ont pu, vous le pouvez aussi ; ce qu'ils sont maintenant, vous pouvez le devenir. Quelles que soient les épreuves que vous ayez à subir, croyez bien que jamais elles ne seront au-dessus de vos forces aidées de la prière, et que la grâce de Dieu suffit à tous.

Courage, cher enfant, priez les saints du ciel, vos frères et vos protecteurs, de vous aider de leur intercession puissante auprès de Dieu, et de vous obtenir la grâce de les suivre ici-

bas et dans l'éternité, d'imiter leurs vertus et de partager leur gloire.

Prière.

Saints et Saintes du paradis, je viens avec joie, en ce jour si glorieux pour vous, vous offrir mes hommages et vous féliciter de votre triomphe ; je viens aussi vous demander votre protection. Vous connaissez combien nombreux sont les dangers auxquels je suis exposé; venez à mon aide, défendez-moi contre les embûches du démon et les séductions du monde ; faites que je sache comme vous surmonter les passions que parfois je sens bouillonner au fond de mon âme. Donnez-moi plus de générosité dans l'accomplissement de mes devoirs, en particulier une obéissance plus prompte et un cœur plus pur, pour me préparer à ma première communion. Ne permettez pas que mes négligences et mes fautes me ferment à jamais les portes de ce beau paradis, où je désire aller jouir du bonheur de voir et d'aimer Dieu en votre douce et sainte compagnie. Ainsi soit-il.

SAINT-NICOLAS.

Vous vous êtes peut-être demandé, mon enfant, pourquoi on a choisi pour patron des enfants saint Nicolas, qui fut un évêque et qui vécut très vieux. La raison, la voici : Ce bon saint fut, dès ses premières années, un modèle de vertu; plus tard il devint le protecteur des enfants et fit plusieurs miracles en leur faveur.

Ecoutez plutôt le récit de sa vie qui vous instruira mieux que tout ce que je pourrais dire.

Saint Nicolas naquit au troisième siècle à Patare en Lydie, province d'Asie. Ses parents

étaient pauvres des biens de la fortune, mais riches de ceux du ciel. Fervents chrétiens, ils élevèrent leur enfant dans la pratique de toutes les vertus. Très docile, le jeune enfant faisait de rapides progrès dans la science des saints. Sa bonté et sa patience étaient passées en proverbe parmi ceux qui le connaissaient. Dès l'âge de quatre ans il voulut observer le jeûne du vendredi et du mercredi qui était alors ordonné par l'Eglise. Les jeux le laissaient indifférent; les exercices de piété étaient ses meilleurs délassements. Toutefois il ne négligeait pas de prendre ses récréations, quand la volonté de ses parents ou de ses maîtres la lui prescrivait. Mais alors il sanctifiait encore ce temps par des élévations d'âme vers Dieu et par une conduite toute de charité. Il allait de préférence avec les enfants plus pauvres ou moins intelligents ou avec ceux qui paraissaient souffrir, et il trouvait dans son cœur des paroles qui leur faisaient du bien.

Devenu prêtre et évêque, saint Nicolas n'oublia pas les enfants; il se plaisait à les former à la piété; souvent il les convoquait à l'Eglise et leur apprenait leur catéchisme. Un jour une mère étant venue le supplier de ressusciter son pauvre enfant qui était mort, saint Nicolas, ému de pitié, pria tant qu'il obtint le miracle demandé par la mère : l'histoire de sa vie raconte plusieurs faits du même genre.

Un accident terrible arriva un jour au bord du vaisseau sur lequel il était. Un jeune mousse était tombé du grand mât. A la vue du corps inanimé de cet enfant, le bon saint sentit son cœur tressaillir d'émotion; il invita tous les passagers à se mettre en prière; lui-même, se prosternant, adressa à Dieu de ferventes supplications. Puis s'approchant de

l'enfant, et élevant la voix, il lui dit : « Au nom du Seigneur, lève-toi. » Aussitôt l'enfant se leva; il était ressuscité.

Une autre fois, il arracha à une mort certaine trois jeunes seigneurs de Myre, qui avaient été indignement calomniés. Déjà l'heure de l'exécution approchait; soudain pendant la nuit, saint Nicolas apparaît en songe à Constantin et à son premier ministre et les menace de grands châtiments de la part de Dieu, s'ils ne révoquaient pas leur injuste arrêt de mort. L'arrêt fut révoqué et les trois adolescents furent rendus à leur famille.

Il sauva, par son incomparable charité, la vertu de trois jeunes filles qui étaient sur le point de se perdre.

Quand vint pour lui le moment de se préparer à paraître devant Dieu, il se retira dans un monastère et mourut peu après, assisté visiblement des anges et en prononçant ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

Repassez quelquefois, cher enfant, dans votre cœur, ces quelques traits de sa vie; ils vous rappelleront ses vertus et aussi sa grande bonté pour les enfants; vous vous sentirez porté à l'invoquer, à le prier de vous protéger. Ne passez jamais le jour de sa fête, qui est, comme vous le savez, fixée au 6 décembre, sans vous recommander tout spécialement à lui, puisqu'il est le patron des enfants.

Ah! s'il a été assez puissant pour ressusciter des enfants morts, et pour les défendre contre les embûches de leurs ennemis terrestres, il n'aura pas moins de zèle ni de crédit pour soustraire votre âme à la mort du péché et aux pièges du démon, et pour la conduire au ciel.

Appliquez-vous à imiter ses vertus, sa piété, sa charité, sa pureté; c'est par là que vous vous concilierez le mieux son affection et sa protection.

Prière.

O glorieux saint Nicolas, patron de l'enfance, je viens avec confiance, sachant votre bonté pour les petits, vous prier de me prendre sous votre protection. Je suis rempli de tous les défauts du jeune âge, léger, désobéissant, ignorant, paresseux. Ayez la bonté de débarrasser mon âme de toutes ces mauvaises herbes qui poussent si vite dans le champ de mon pauvre cœur. Avec votre secours, je parviendrai à devenir pieux, docile, charitable; car je sens en moi de la bonne volonté. Rendez-la encore plus parfaite. Obtenez-moi un peu de la bonté de votre cœur, pour que je sache compatir aux souffrances de mon prochain, et le désir d'une toujours plus grande pureté de cœur, afin que je devienne digne de recevoir Jésus au jour de ma première communion. Ainsi soit-il.

SAINTE-AGNÈS.

Agnès naquit à Rome à la fin du III^e^ siècle de parents chrétiens. Dès l'âge le plus tendre, elle jura au bon Dieu de n'appartenir qu'à lui. Cependant Dieu permit que Procope, le fils du gouverneur, éprouvât la fermeté de sa pieuse servante, en essayant de la détourner du chaste dessein qu'elle avait formé de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Toutes les instances du jeune prétendant furent vaines. Furieux de cette résistance, il recourt aux menaces; les menaces ne réussirent pas mieux que les promesses et les prières; ou plutôt elles la confirmèrent davantage dans sa résolution.

A l'âge de treize ans, elle est conduite devant l'autel des faux dieux, et sommée de leur offrir un sacrilège encens. La chère enfant ne lève la main que pour faire le signe de la croix; sa bouche ne s'ouvrit que pour rendre gloire à Jésus-Christ, le seul vrai Dieu.

Le gouverneur, au comble de la colère, tente alors un dernier effort ; mais Dieu veillait sur Agnès et la protégea visiblement contre ses persécuteurs. Un seul pourtant veut braver le saint respect qu'elle inspire à tous ; il est aussitôt frappé par l'éclat d'un feu céleste qui l'aveugle.

Le tyran fit jeter la sainte dans un brasier ardent ; mais, ô miracle ! les flammes respectent cette tendre victime. Enfin, on ordonna de lui trancher la tête. Le bourreau, chargé d'exécuter la sentence, pâlit d'horreur et ne se sentit pas la force de frapper cette jeune enfant. Sainte Agnès l'encouragea par ces paroles : « Détruis vite ce corps qui pourrait devenir une occasion de péché ; que tardes-tu? Ne crains pas de me donner la mort, puisqu'elle me conduira à la vie éternelle. » Le bourreau obéit, et l'âme d'Agnès alla rejoindre son doux Jésus, qu'elle préférait à toutes les richesses d'ici-bas.

Voilà un bien bel exemple, mon enfant ; c'est une petite fille de treize ans qui vous le donne. Sachez l'imiter à l'occasion ; ce n'est pas probable que vous ayez à lutter contre un tyran qui vous mette dans l'alternative d'apostasier ou de mourir. Mais il y a d'autres tyrans à craindre : ce sont les passions ; elles vous solliciteront perfidement, et vous inviteront à jouir des plaisirs de la vie et des avantages de l'indépendance. Prenez garde, cher enfant, et ne vous laissez pas tromper.

Ces tentateurs en veulent à votre âme, et vous la perdriez, si vous cédiez. Dans ces moments, souvenez-vous de sainte Agnès, votre petite sœur aînée, qui a préféré mourir plutôt que de trahir sa foi et de perdre l'amitié du bon Dieu.

Prière.

O sainte Agnès, aimable vierge, qui avez sacrifié à Dieu tout ce que vous possédiez sur la terre, vos biens, votre vie, et qui jouissez maintenant du bonheur éternel, récompense de votre victoire, ayez compassion de moi qui combats encore au milieu de ce monde mauvais. Obtenez-moi de Jésus, que vous avez tant aimé ici-bas, et pour lequel vous avez versé votre sang, un tel amour pour lui que, à votre exemple, je ne recule devant aucun sacrifice pour lui rester fidèle jusqu'à mon dernier soupir.

SAINT-LOUIS DE GONZAGUE.

Saint Louis de Gonzague descendait d'une des plus nobles familles d'Italie. Cependant toute cette magnificence, toutes ces richesses et grandeurs, dont il était témoin à la maison paternelle, n'avaient rien qui pût captiver son cœur. Il n'avait d'attrait que pour les biens plus précieux de l'âme. Aussi renonça-t-il volontiers, en faveur de son frère, aux privilèges, auxquels lui donnait droit son titre d'aîné. La profonde conviction qu'il avait de la vanité de tous les biens périssables de cette vie, lui faisait traiter durement son corps dès la plus tendre enfance. A huit ans, il veut déjà l'astreindre aux lois de l'Eglise prescrivant le jeûne. Pour reposer ses membres si délicats, il quitte le lit moëlleux, préparé par

sa mère, pour un méchant grabat. Jamais il ne voulut se chauffer ; il ne prenait de nourriture que ce qu'il lui en fallait pour soutenir ses forces. Les beaux éperons, qu'on lui avait donnés, ne lui servaient qu'à macérer son petit corps.

De telles mortifications ne pouvaient moins faire que d'attirer sur lui les grâces du bon Dieu, et elles étaient en même temps les plus sûres gardiennes de son innocence. Ah ! qui pourrait parler assez dignement de l'amour de Louis pour cette belle vertu de pureté ? Il redoutait comme le feu tout ce qui aurait pu lui porter la moindre atteinte. Une simple parole, qui n'était pas très convenable, le faisait s'évanouir. A neuf ans, il fit le vœu de virginité au pied de l'autel de Marie-Immaculée. Ah ! qu'il est aimable, ce petit enfant prédestiné, prosterné devant l'image de la sainte Vierge, à qui il fait si sincèrement et si naïvement le sacrifice de son cœur et de son corps, afin que cette bonne Mère les garde toujours saints et purs.

A mesure qu'il grandissait, il comprenait de plus en plus combien cette belle vertu est exposée à perdre de son éclat et de sa fraîcheur dans le monde. Pour la conserver intacte, il résolut d'entrer dans la vie religieuse. Ses parents, qui fondaient sur lui de grandes espérances, lui refusèrent d'abord l'autorisation de suivre son attrait ; puis ils cédèrent aux instances respectueuses de sa piété.

Louis alla à Rome afin de faire son noviciat dans la Compagnie de Jésus. Sa joie fut vive, quand il se vit enfin loin du monde où son âme angélique était mal à l'aise. En communauté, sa piété, sa régularité, sa parfaite modestie ne tardèrent pas à lui gagner l'estime

et l'affection de tous, maîtres et condisciples.

Mais la terre n'était pas digne de posséder plus longtemps une fleur si belle. Désigné par ses supérieurs, sur l'indication d'un de ses désirs, pour soigner les pestiférés, il contracta la maladie qui le mena bien vite au tombeau. C'est le 21 juin que ce pieux jeune homme, âgé seulement de vingt deux ans, quitta cette terre pour aller vivre au milieu des anges, dont il paraissait être le frère, montré aux hommes pendant quelque temps, afin de leur servir d'exemple.

Sainte Madeleine de Pazzi vit, le jour de sa mort, son âme environnée d'une telle gloire qu'elle s'écria tout à coup : « Quelle gloire que celle de Louis, fils d'Ignace ! »

Prière.

O angélique Louis de Gonzague, qui avez fait voir dans un corps mortel jusqu'où peut aller l'amour de la pureté, je vous recommande particulièrement la chasteté de mon âme et de mon corps. Ne permettez pas que je me souille jamais de ces fautes qui déplaisent tant aux regards si purs de Jésus, l'Agneau immaculé, et de Marie, la Reine des vierges. Quand vous me verrez dans la tentation ou dans le danger de pécher, éloignez de mon cœur toutes les pensées et affections, capables d'attirer le feu de la concupiscence, et réveillant en moi le souvenir de l'éternité et de Jésus crucifié, imprimez profondément dans mon âme le sentiment de la crainte de Dieu. Enflammez-moi du divin amour et faites qu'en vous imitant sur la terre, je mérite de jouir de Dieu avec vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

PRIÈRES

PENDANT LA SAINTE MESSE

PRIÈRE AVANT LA MESSE

Pour se disposer à la bien entendre.

Je me présente, ô mon Sauveur, devant les saints autels pour assister à votre divin sacrifice. Daignez, mon Dieu, m'en appliquer tout le fruit que vous souhaitez que j'en retire, et suppléez aux dispositions qui me manquent.

Disposez mon cœur aux doux effets de votre bonté, fixez mes sens, réglez mon esprit, purifiez mon âme, effacez par votre sang tous les péchés dont vous voyez que je suis coupable. Oubliez-les tous, ô Dieu de miséricorde, je les déteste pour l'amour de vous; je vous en demande très humblement pardon, pardonnant moi-même de bon cœur à tous ceux qui auraient pu m'offenser. Faites, ô mon Jésus, qu'unissant mes intentions aux vôtres, je me sacrifie tout à vous, comme vous vous sacrifiez pour moi. Ainsi soit-il.

COMMENCEMENT DE LA MESSE

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

C'est en votre nom, adorable Trinité, c'est pour vous rendre l'honneur et les hommages qui vous sont dus, que j'assiste au très saint et très auguste sacrifice.

Permettez-moi, divin Sauveur, de m'unir d'intention au ministre de vos autels, pour offrir la précieuse victime de mon salut, et donnez-moi les sentiments que j'aurais dû avoir

sur le Calvaire, si j'avais assisté au sacrifice sanglant de votre Passion.

CONFITEOR

Je m'accuse devant vous, mon Dieu, de tous les péchés dont je suis coupable. Je m'en accuse en présence de Marie, la plus pure des vierges, de tous les Saints et de tous les fidèles, parce que j'ai péché en pensées, en paroles, en actions, en omissions : par ma faute, oui, par ma faute, et par ma très grande faute. C'est pourquoi je conjure la très sainte Vierge et tous les Saints de vouloir bien intercéder pour moi.

Seigneur, écoutez favorablement ma prière, et accordez-moi l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous mes péchés.

KYRIE, ELEISON

Divin Créateur de nos âmes, ayez pitié de l'ouvrage de vos mains ; Père miséricordieux, faites miséricorde à vos enfants.

Auteur de notre salut, immolé pour nous, appliquez-nous les mérites de votre mort et de votre précieux sang.

Aimable Sauveur, doux Jésus, ayez compassion de nos misères, pardonnez-nous nos péchés.

GLORIA IN EXCELSIS

Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons, Seigneur, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions ; nous vous rendons de très humbles actions de grâces dans la vue de votre grande gloire, vous qui êtes le Seigneur, le souverain Monarque, le Très-Haut, le seul vrai Dieu, le Père tout puissant.

Adorable Jésus, Fils unique du Père, Dieu et Seigneur de toutes choses ; Agneau envoyé de Dieu pour effacer les péchés du monde, ayez pitié de nous, et du haut du ciel où vous régnez avec votre Père, jetez un regard de compassion sur nous. Sauvez-nous, vous êtes le seul qui le puissiez, Seigneur Jésus, parce que vous êtes le seul infiniment saint, infiniment puissant, infiniment adorable, avec le Saint-Esprit dans la gloire du Père. Ainsi soit-il.

ORAISON

ACCORDEZ-NOUS, Seigneur, par l'intercession de la sainte Vierge et des Saints que nous honorons, toutes les grâces que votre ministre vous demande pour lui et pour nous. M'unissant à lui, je vous fais la même prière pour ceux et pour celles pour qui je suis obligé de prier, et je vous demande, Seigneur, pour eux et pour moi, tous les secours que vous savez nous être nécessaires, afin d'obtenir la vie éternelle au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

ÉPÎTRE

MON Dieu, vous m'avez appelé à la connaissance de votre sainte loi, préférablement à tant d'autres peuples qui vivent dans l'ignorance de vos mystères. Je l'accepte de tout cœur, cette divine loi, j'écoute avec respect les oracles sacrés que vous avez prononcés par la bouche de vos Prophètes. Je les révère avec toute la soumission qui est due à la parole de Dieu, et j'en vois l'accomplissement avec toute la joie de mon âme.

Que n'ai-je pour vous, ô mon Dieu, un cœur semblable à celui des saints de votre ancien Testament! Que ne puis-je vous désirer avec

l'ardeur des Patriarches, vous connaître et vous révérer comme les Prophètes, vous aimer et m'attacher uniquement à vous comme les Apôtres!

ÉVANGILE

Ce ne sont plus, ô mon Dieu, les Prophètes ni les Apôtres qui vont m'instruire de mes devoirs: c'est votre Fils unique, c'est sa parole que je vais entendre. Mais hélas! que me servira d'avoir cru que c'est votre parole, Seigneur Jésus, si je n'agis pas conformément à ma croyance? Que me servira, lorsque je paraîtrai devant vous, d'avoir eu la foi sans le mérite de la charité et des bonnes œuvres?

Je crois et je vis comme si je ne croyais pas, ou comme si je croyais un évangile contraire au vôtre. Ne me jugez pas, mon Dieu, sur cette opposition perpétuelle que je mets entre vos maximes et ma conduite. Je crois, mais inspirez-moi le courage et la force de pratiquer ce que je crois. A vous, Seigneur, en reviendra toute gloire.

CREDO

Je crois en seul Dieu, le Père tout puissant, qui a fait le ciel et la terre, les choses visibles et invisibles; et en un Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né de Dieu son Père avant tous les siècles: Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non créé, consubstantiel à son Père, et par qui tout a été fait. Qui est descendu du ciel pour l'amour de nous et pour notre salut; qui s'est incarné, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie, et qui s'est fait homme. Je crois aussi que Jésus-Christ a été crucifié pour l'amour de nous sous Ponce-Pilate, qu'il a souffert la

mort, et qu'il a été enseveli; qu'il est ressuscité le troisième jour, suivant les Ecritures; qu'il est monté au ciel, et qu'il y est assis à la droite de son Père; qu'il viendra encore une fois sur la terre, avec gloire, pour juger les vivants et les morts, et que son règne n'aura point de fin.

Je crois au Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, et qui a parlé par les Prophètes. Je crois que l'Eglise est une, sainte, catholique et apostolique; je confesse qu'il y a un baptême pour la rémission des péchés, j'attends la résurrection des morts, et la vie du siècle à venir. Ainsi soit-il.

OFFERTOIRE

PÈRE infiniment saint, Dieu tout puissant et éternel, quelque indigne que je sois de paraître devant vous, j'ose vous présenter cette hostie par les mains du Prêtre, avec l'intention qu'a eue Jésus-Christ mon Sauveur lorsqu'il institua ce sacrifice, et qu'il a encore au moment où il s'immole ici pour moi. Je vous l'offre pour reconnaître votre souverain domaine sur moi et sur toutes les créatures. Je vous l'offre pour l'expiation de mes péchés et en action de grâces de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé.

Je vous l'offre enfin, mon Dieu, cet auguste sacrifice, afin d'obtenir de votre infinie bonté, pour moi, pour mes parents, pour mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis, ces grâces précieuses du salut qui ne peuvent être accordées à un pécheur qu'en vue des mérites de Celui qui est le Juste par excellence, et qui s'est fait victime de propitiation pour tous.

Mais, en vous offrant cette adorable Victime,

je vous recommande, mon Dieu, toute l'Eglise catholique, notre saint Père le Pape, notre Evêque, les Pasteurs des âmes, nos supérieurs spirituels et temporels, et tous les peuples qui croient en vous.

Souvenez-vous aussi, Seigneur, des fidèles trépassés, et, en considération des mérites de votre Fils, donnez-leur un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

N'oubliez pas, mon Dieu, vos ennemis et les miens; ayez pitié des infidèles, des hérétiques et de tous les pécheurs. Comblez de bénédictions ceux qui me persécutent, et pardonnez-moi mes péchés, comme je leur pardonne tout le mal qu'ils me font ou qu'ils voudraient me faire.

PREFACE

VOICI l'heureux moment où le Roi des Anges et des hommes va paraître. Seigneur, remplissez-moi de votre esprit; que mon cœur, dégagé de la terre ne pense qu'à vous. Quelle obligation n'ai-je pas de vous bénir et de vous louer en tout temps et en tout lieu, Dieu du ciel et de la terre, Maître infiniment grand, Père tout-puissant et éternel !

Rien n'est plus juste, rien n'est plus avantageux que de nous unir à Jésus-Christ pour vous adorer continuellement. C'est par lui que tous les esprits bienheureux rendent leurs hommages à votre Majesté; c'est par lui que toutes les Vertus du ciel, saisies d'une frayeur respectueuse, s'unissent pour vous glorifier. Souffrez, Seigneur, que nous joignons nos faibles louanges à celles de ces saintes intelligences, et que, de concert avec elles, nous disions dans un transport de joie et d'admiration :

SANCTUS

SAINT, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! Tout l'univers est rempli de sa gloire. Que les bienheureux le bénissent dans le ciel. Béni soit celui qui nous vient sur la terre, Dieu et Seigneur comme celui qui l'envoie.

CANON

NOUS vous conjurons au nom de Jésus-Christ votre Fils et notre Seigneur, ô Père infiniment miséricordieux, d'avoir pour agréable et de bénir l'offrande que nous vous présentons, afin qu'il vous plaise de conserver, de défendre et de gouverner votre sainte Eglise catholique avec tous les membres qui la composent : le Pape, notre Evêque et généralement tous ceux qui font profession de votre sainte foi.

Nous vous recommandons en particulier, Seigneur, ceux pour qui la justice, la reconnaissance et la charité nous obligent de prier, tous ceux qui sont présents à cet adorable sacrifice, et singulièrement *N.* et *N.* Et afin, grand Dieu que nos hommages vous soient plus agréables, nous nous unissons à la glorieuse Marie toujours vierge, mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, à tous les Apôtres, à tous les bienheureux Martyrs et à tous les Saints, qui composent avec nous une même Eglise.

Que n'ai-je en ce moment, ô mon Dieu, les désirs enflammés avec lesquels les saints Patriarches souhaitaient la venue du Messie ! Que n'ai-je leur foi et leur amour ! Venez, Seigneur Jésus, venez, aimable réparateur du monde, venez accomplir un mystère qui est l'abrégé de toutes vos merveilles. Il vient cet Agneau de Dieu, voici l'adorable Victime par qui tous les péchés du monde sont effacés.

ÉLÉVATION

VERBE incarné, divin Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je crois que vous êtes ici présent ; je vous y adore avec humilité, je vous aime de tout mon cœur, et comme vous y venez pour l'amour de moi, je me consacre entièrement à vous.

J'adore ce sang précieux que vous avez répandu pour tous les hommes, et j'espère, ô mon Dieu, que vous ne l'aurez pas versé inutilement pour moi. Faites-moi la grâce de m'en appliquer les mérites. Je vous offre le mien, aimable Jésus, en reconnaissance de cette charité infinie, que vous avez eue de donner le vôtre pour l'amour de moi.

SUITE DU CANON

QUELLES seraient donc désormais ma malice et mon ingratitude, si, après avoir vu ce que je vois, je consentais à vous offenser ! Non, mon Dieu, je n'oublierai jamais ce que vous me représentez par cette auguste cérémonie : les souffrances de votre Passion, la gloire de votre Résurrection, votre corps tout déchiré, votre sang répandu pour nous, réellement présent à mes yeux sur cet autel.

C'est maintenant, éternelle majesté, que nous vous offrons de votre grâce véritablement et proprement, la Victime pure, sainte et sans tache, qu'il vous a plu de nous donner vous-même, et dont toutes les autres n'étaient que la figure. Oui, grand Dieu, nous osons vous le dire, il y a ici plus que tous les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech, la seule victime digne de votre autel, Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, l'unique objet de vos éternelles complaisances.

Que tous ceux qui participent ici de la bouche ou du cœur à cette victime sacrée soient remplis de sa bénédiction. Que cette bénédiction se répande, mon Dieu, sur les âmes des fidèles qui sont morts dans la paix de l'Eglise, et particulièrement sur l'âme de *N.* et de *N.* Accordez-leur, Seigneur, en vertu de ce sacrifice, la délivrance entière de leurs peines.

Daignez nous accorder aussi un jour cette grâce à nous-mêmes, Père infiniment bon, et faites-nous entrer en société avec les saints Apôtres, les saints Martyrs et tous les Saints, afin que nous puissions vous aimer et vous glorifier éternellement avec eux.

Ainsi soit-il.

PATER NOSTER

QUE je suis heureux, ô mon Dieu, de vous avoir pour Père! que j'ai de joie de songer que le ciel, où vous êtes, doit être un jour ma demeure! Que votre saint nom soit glorifié par toute la terre. Régnez absolument sur tous les cœurs et sur toutes les volontés. Ne refusez pas à vos enfants la nourriture spirituelle et corporelle. Nous pardonnons de bon cœur, pardonnez-nous. Soutenez-nous dans les tentations et dans les maux de cette misérable vie ; mais préservez-nous du péché, le plus grand de tous les maux.

Ainsi soit-il.

AGNUS DEI

AGNEAU de Dieu, immolé pour moi, ayez pitié de moi. Victime adorable de mon salut, sauvez-moi. Divin Médiateur, obtenez-moi ma grâce auprès de votre Père, donnez-moi votre paix.

COMMUNION

Qu'il me serait doux, ô mon aimable Sauveur, d'être du nombre de ces heureux chrétiens à qui la pureté de conscience et une tendre piété permettent d'approcher tous les jours de votre sainte table!

Quel avantage pour moi, si je pouvais en ce moment vous posséder dans mon cœur, vous y rendre mes hommages, vous y exposer mes besoins, et participer aux grâces que vous faites à ceux qui vous reçoivent réellement! Mais puisque j'en suis très indigne, suppléez, ô mon Dieu, à l'indisposition de mon âme. Pardonnez-moi tous mes péchés; je les déteste de tout mon cœur, parce qu'ils vous déplaisent. Recevez le désir sincère que j'ai de m'unir à vous. Purifiez-moi d'un seul de vos regards, et mettez-moi en état de vous bien recevoir au plus tôt.

En attendant cet heureux jour, je vous conjure, Seigneur, de me faire participer aux fruits que la communion du Prêtre doit produire en tout le peuple fidèle qui est présent à ce sacrifice. Augmentez ma foi par la vertu de ce divin sacrement, fortifier mon espérance, épurez en moi la charité, remplissez mon cœur de votre amour, afin qu'il ne respire plus que vous, et qu'il ne vive plus que pour vous. Ainsi soit-il.

DERNIÈRES ORAISONS

Vous venez, ô mon Dieu, de vous immoler pour mon salut, je veux me sacrifier pour votre gloire. Je suis votre victime, ne m'épargnez point. J'accepte de bon cœur toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer; je les bénis, je les reçois de votre main, et je les unis à la vôtre.

Me voici purifié par vos saints mystères: je

fuirai avec horreur les moindres taches du péché, surtout de celui où mon penchant m'entraîne avec le plus de violence. Je serai fidèle à votre loi, et je suis résolu de tout perdre et de tout souffrir plutôt que de la violer.

BÉNÉDICTION

BÉNISSEZ, ô mon Dieu, ces saintes résolutions; bénissez-nous tous par la main de votre ministre, et que les effets de votre bénédiction demeurent éternellement sur nous. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DERNIER ÉVANGILE

VERBE divin, Fils unique du Père, lumière du monde venue du ciel pour nous en montrer le chemin, ne permettez pas que je ressemble à ce peuple infidèle qui a refusé de vous reconnaître pour le Messie. Ne souffrez pas que je tombe dans le même aveuglement que ces malheureux qui ont mieux aimé devenir esclaves de Satan que d'avoir part à la glorieuse adoption d'enfants de Dieu, que vous veniez leur procurer.

Verbe fait chair, je vous adore avec le respect le plus profond; je mets toute ma confiance en vous seul, espérant fermement que, puisque vous êtes mon Dieu, et un Dieu qui s'est fait homme afin de sauver les hommes, vous m'accorderez les grâces nécessaires pour me sanctifier et vous posséder éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

— —

PRIÈRES APRÈS LA MESSE

PRESCRITES PAR S. S. LÉON XIII ET ENRICHIES DE 300 JOURS D'INDULGENCE.

(Décret pontifical du 27 août 1886.)

Ave Maria (3 fois)

L'ANTIENNE

SALUT, ô Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance, salut. Enfants d'Eve, exilés, nous poussons vers vous nos cris de détresse. Vers vous, nous soupirons dans cette vallée de larmes. Oh de grâce, ô notre avocate, tournez donc vers nous les regards miséricordieux, et, après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô charitable, ô douce Vierge Marie.

℣. Priez pour nous, Sainte Mère de Dieu,

℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS

DIEU, notre refuge et notre force, regardez favorablement le peuple qui crie vers vous, et par l'intercession de la glorieuse et immaculée Marie, Mère de Dieu, du bienheureux Joseph, son Epoux, de vos bienheureux Apôtres Pierre et Paul et de tous les Saints, exaucez dans votre miséricorde et votre bonté les prières que nous répandons à vos pieds pour la conversion des pécheurs, pour la liberté et l'exaltation de la sainte Eglise, nctre Mère. Par le Christ, Notre Seigneur.

℟. Ainsi soit-il.

Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat, soyez notre soutien contre la perfi-

die et les embûches du démon. Que Dieu le domine, telle est notre humble prière; et vous, Prince de la milice céleste, par la vertu divine, rejetez en enfer Satan et les autres esprits malins qui vaguent dans le monde pour la perdition des âmes. Ainsi soit-il.

VÊPRES DU DIMANCHE

DEUS, in adjutorium meum intende. ℟. Domine, ad adjuvandum me festina.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto; Sicut erat in principio et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum. Amen. Alleluia.

Depuis la Septuagésime jusqu'au Jeudi saint, au lieu de l'Alleluia, *on dit :*

Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ.

Ant. Dixit Dominus.

PSAUME 109

DIXIT Dominus Domino meo : * Sede a dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos : * scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : * dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ in splendoribus Sanctorum : * ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : * Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.

Dominus a dextris tuis ; * confregit in die iræe suæ reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas ; * conquassabit capita in terra multorum.

De torrente in via bibet ; * propterea exaltabit caput.

Gloria Patri *et* Sicut erat.

(*On termine ainsi tous les Psaumes par* Gloria Patri, *à moins d'indication contraire*).

Ant. Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis.

Ant. Fidelia.

PSAUME 110

CONFITEBOR tibi, Domine, in toto corde meo, * in consilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini, * exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus, * et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : * escam dedit timentibus se.

Memor erit in sæculum testamenti sui : * virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : * opera manuum ejus veritas et judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi, * facta in veritate et æquitate.

Redemptionem misit populo suo, * mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus : * initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : * laudatio ejus manet in sæculum sæculi.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi.

Ant. In mandatis.

PSAUME 111

BEATUS vir qui timet Dominum, * in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terra erit semen ejus ; * generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus : * et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis, * misericors, et miserator, et justus.

Jucundus homo qui miseretur et commodat ; disponet sermones suos in judicio, * quia in æternum non commovebitur.

In memoria æterna erit justus : * ab audi-

tione mala non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus:* non commovebitur, donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus: justitia ejus manet in sæculum sæculi: * cornu ejus exaltabitur in gloria.

Peccator videbit et irascetur; dentibus suis fremet, et tabescet: * desiderium peccatorum peribit.

Ant. In mandatis ejus cupit nimis.

Ant. Sit nomen Domini

PSAUME 112

LAUDATE, pueri, Dominum;* laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum,* ex hoc nunc, et usque in sæculum.

A solis ortu usque ad occasum, * laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus, * et super cœlos gloria ejus.

Qui sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat, * et humilia respicit in cœlo et in terra?

Suscitans a terra inopem, * et de stercore erigens pauperem;

Ut collocet eum cum principibus,*cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo,* matrem filiorum lætantem.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in sæcula.

Ant. Nos qui vivimus.

PSAUME 113

IN exitu Israel de Egypto,* domus Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus, *Israel potestas ejus.

Mare vidit, et fugit:* Jordanis conversus est retrorsum.

Montes exsultaverunt ut arietes, * et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quod fugisti? * et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum?

Montes, exultatis sicut arietes?*et, colles, sicut agni ovium?

A facie Domini mota

est terra, * a facie Dei Jacob,

Qui convertit petram in stagna aquarum, * et rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis, * sed nomini tuo da gloriam.

Super misericordia tua et veritate tua ; * nequando dicant gentes: Ubi est Deus eorum ?

Deus autem noster in cœlo ; * omnia quæcumque voluit, fecit.

Simulacra gentium argentum et aurum, * opera manuum hominum.

Os habent, et non loquentur ; * oculos habent, et non videbunt.

Aures habent, et non audient ; * nares habent, et non odorabunt.

Manus habent, et non palpabunt ; pedes habent, et non ambulabunt ; * non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea, * et ommes qui confidunt in eis.

Domus Israel speravit in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est

Domus Aaron speravit in Domino ; * adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum speraverunt in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostri, * et benedixit nobis.

Benedixit domui Israel, * benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum, * pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos, * super vos et super filios vestros.

Benedicti vos a Domino, * qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino, * terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine, * neque ommes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino, * ex hoc nunc, et usque in sæculum

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino.

Capitule. Béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui daigne nous consoler dans toutes nos afflictions et nos épreuves.

℟. Rendons grâces à Dieu.

Hymne

Lucis Creator optime, Lucem dierum proferens.
Primordiis lucis novæ
Mundi parans originem;
Qui mane junctum vesperi.
Diem vocari præcipis,
Illabitur tetrum chaos;
Audi preces cum fletibus.
Ne mens gravata crimine
Vitæ sit exsul munere,
Dum nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.
Cœleste pulset ostium:
Vitale tollat præmium:
Vitemus omne noxium:
Purgemus omne pessimum.
Præsta Pater piissime,
Patriquecompar Unice.
Cum Spiritu Paraclito
Regnans per omne sæculum.
Amen.

℣. Dirigatur, Domine, oratio mea.
℟. Sicut incensum in conspectu tuo.

CANTIQUE DE LA SAINTE VIERGE

MAGNIFICAT * anima mea Dominum.

Et exultavit spiritus meus* in Deo salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ :* ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est, * et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus a progenie in progenies * timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : * dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede, * et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis, * et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum, * recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad patres nostros, * Abraham, et semini ejus in sæcula.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

Ire PARTIE

FORMATION DE L'ENFANT A LA PIÉTÉ

Avant-propos . . . . . .

CHAPITRE Ier

Enfance de Jésus, modèle de l'enfance chrétienne.

I. Le mystère de l'Incarnation . . 9
II. La Naissance de l'Enfant-Jésus . 13
III. L'Adoration des Bergers . . . 15
IV. L'Adoration des Mages 17
V. Les larmes de Jésus à Bethléem. 21
VI. La Présentation de l'Enfant-Jésus au temple 23
VII. La fuite en Egypte 25
VIII. L'Enfant-Jésus à Nazareth . . 28
IX. L'Enfant-Jésus à douze ans . . 34

CHAPITRE II

Ennemis à combattre.

§ I. Des tentations 37
I. Les trois grands tentateurs . . 37
Le démon 39
Le monde 40
La concupiscence 41
II. Comment peut-on triompher de la tentation ? 42

1° La fuite des occasions 44
Les mauvaises compagnies 47
Les mauvaises lectures 48
2° Le recours à la prière 50
III. Une pensée consolante 53
§ II. Du péché 55
1° Les deux blessures 55
2° Le péché mortel 56
3° Le péché véniel 64
4° Principales sources des péchés . . . 71
L'orgueil 72
La sensualité 75
La gourmandise 78
La paresse 81
La légèreté 85

CHAPITRE III

Vertus à pratiquer.

1° La foi. 89
2° L'espérance. 92
3° La charité envers Dieu 95
4° La charité envers le prochain . . . 97
5° Le zèle 101
6° La piété 104
7° L'obéissance 107
8° L'amour des parents 109
9° La franchise 112
10° La douceur 115
11° La mortification 118
12° Soyez un ange 120

II^e PARTIE

RÈGLEMENT DE VIE POUR LA JOURNÉE DE L'ENFANT CHRÉTIEN

Avant-propos 125
§ I. Le Lever 126

§ II. La prière du matin 127
§ III. La méditation 129
§ IV. Quelques sujets de méditations. . 132
1° Pourquoi Dieu m'a-t-il créé? . 133
2° La seule chose absolument nécessaire 134
3° Je mourrai un jour. 136
4° Comment mourrai-je ?. . . . 138
5° Les deux livres 140
6° La sentence de condamnation . 142
7° La sentence favorable. . . . 143
8° Les deux routes 144
§ V. La Sainte Messe 147
I. La Messe et le Sacrifice du Calvaire 147
II. La Messe est un trésor pour les âmes 150
1° Le devoir de l'adoration. . . 150
2° Le devoir de l'action de grâces. 151
3° Le devoir de l'expiation. . . 151
4° Le devoir de la demande . . 152
III. Comment faut-il assister à la messe ? 153
§ VI. Le devoir d'état 156
§ VII. Le catéchisme 160
§ VIII. Les repas 164
§ IX. Les récréations 166
§ X. Prière du soir et examen de conscience 169

III^e PARTIE

Moyens à employer pour se préparer à la première Communion.

Avant-propos 173

§ I. La Dévotion à la Sainte Vierge . 173
I. Fondement de la dévotion à la Sainte Vierge 173

II. Pieuses pratiques en l'honneur de la sainte Vierge 175
1° Le Chapelet 176
2° Médailles et Images 178
3° Le Scapulaire 178
Consécration à Marie 180
§ II. La Dévotion à Saint Joseph . . 180
§ III. La Dévotion à l'ange gardien . . 183
I. Bienfaits de l'ange gardien . 183
II. Devoirs à l'égard de l'ange gardien 184
§ IV. Exercice de la présence de Dieu . 186
I. Avantages de cet exercice . . . 186
II. Pratique de cet exercice . . . 187
§ V. Le sacrement de pénitence . . . 189
I Considérations sur l'excellence de ce bienfait 189
II. Ce qu'il faut faire avant de se confesser 192
1° Examen de conscience . . . 192
2° Il faut s'exciter à la contrition 196
III. La confession proprement dite . 199
IV. Ce qu'il faut faire après la confession 201
§ VI. Visite au Saint-Sacrement . . . 203
I. Pourquoi faire la visite au Saint-Sacrement ?. 203
II. Pratique de la visite au Saint-Sacrement 205
§ VIII. La Première Communion 206

IVe PARTIE

Fêtes et Protecteurs de l'Enfant chrétien.

Avant-propos 210
La Présentation de Marie au Temple . 211
Noël 213
Le Jeudi-Saint 215

Le Vendredi-Saint 218
Pâques 220
L'Ascension 222
La Pentecôte. 224
L'Assomption 226
La Toussaint 228
Saint-Nicolas 231
Sainte-Agnès 234
Saint-Louis de Gonzague 236
La Sainte Messe 239
Les Vêpres du dimanche 252
Table 258

Turnhout. — Impr. Brepols & Dierckx zoon.

218
220
222
224
226
228
231
234
236
239
252
258

n.